

Chapitre Un

Lundi 13 juillet 2006, 8h41 et des poussières...

Au moins, il faisait beau pour cette journée de repos. La veille, j'avais pris la peine de noircir sur mon planning une case auparavant toute blanche. J'avais écrit tant et tant de fois en son centre, presque par instinct : « Joli Rouge », que l'emplacement, le casier du calendrier, était devenu totalement illisible ; une tâche sur la carte blanche de mon temps. Ces mots, perdus parmi tous les autres tiroirs où l'on m'avait appris à ranger les jours qui passent, dénotaient fortement. Entre gribouillages, horaires, rendez-vous manqués et ratures, ce compartiment rectangulaire flottait tel un drapeau noir sur les territoires surpeuplés de mon agenda.

Je ne savais d'ailleurs pas pourquoi je m'étais octroyé ce jour de repos (pas plus fatigué qu'à l'accoutumée).

« Repose-toi fils ! A ce rythme tu n'iras pas jusqu'à la quarantaine ! »

Les mots de mon patron m'avaient fait prendre conscience certainement d'une fatigue évidente. Mais savait-il seulement, lui, où j'allais ? Moi, oui ! Toutefois, j'y allais vite ! trop vite à mon goût, croisant quelquefois sur ma route des regards étonnés, des gens surpris d'apercevoir une silhouette fluide ne courant après rien de très précis et à la recherche de rien de plus. J'allais droit au but, face à moi, sans me poser trop de questions. J'étais devenu, contre toute attente, une belle machine aux rouages convenablement huilés avec peu d'hésitations. Cet engin, assemblage de clic et de machin, aurait pu fonctionner ainsi je crois jusqu'à l'éternité, si ce jour je n'avais fait cette découverte.

8h50

Quittant mon job, je marchais nonchalamment sur le grand parking poussiéreux perdu dans ce centre ville commun à tant d'autres. Je dois signaler ici que je n'avais pu m'empêcher d'aller faire une ultime mise au point avec mon subalterne, J.Blanchard, pour lui préciser la conduite à tenir pour le bon déroulement de ce jour sans moi, m'imaginant être devenu totalement indispensable. Lors d'une petite réunion informelle, il m'écouta attentivement pour ne pas me contrarier :

« Fais ci et ça aussi...Sois toujours aimable... N'oublie pas de bien fermer la caisse et sors les poubelles avant qu'elles ne soient pleines. Et puis appelle-moi, s'il y a un coup de bourre ! »

J'avais terminé les derniers travaux de la veille, fait place nette sur l'immensité de mon plan de travail, et avais saisi mon « Mont Blanc », ce stylo griffé qui jusque-là ne m'avait, d'ailleurs, jamais mené sur aucun sommet enneigé ! L'avais glissé dans le revers de ma veste, avais fermé à clefs les tiroirs aux secrets de papier et m'étais retiré en laissant derrière moi ce que je croyais être ma vie, ce « travail ! »

J'étais barman.

Mon métier consistait à mettre les formes pour faire admettre aux clients, généralement mécontents, les carences de la vie et la réalité évidente de la boisson : elle arrange fréquemment bien les choses... Le plus souvent, je devais trouver les bons breuvages et les justes doses pour leur faire oublier un peu du morose de leurs journées sans jamais les faire basculer de l'autre côté. J'étais évidemment payé au rendement. Au bout de leur argent, les écoutant, les réconfortant, les convainquant, les accompagnant, je les orientais sans fracas vers la porte de sortie. Au mieux, les plus dociles, convaincus de mon bon savoir, reviendraient demain près de l'abreuvoir. Désormais en confiance, le cuir du portemonnaie mieux attendri s'ouvrirait plus amplement à mes dents affûtées. Les autres, un pourcentage que j'essayais de garder faible, iraient tenter de résoudre chez la concurrence cette équation sans solution :

« Tu ne paies pas, eh bien tu ne consommes pas ! »

Et là, adroitement, je me débarrassais des candides égarés comme j'aimais gentiment à les nommer.

Pierre aimait bien son métier, non par disposition je crois, mais parce qu'à tant écouter les gens, il apprenait nombre de choses sur la nature humaine. Parlez-lui de vos soucis et de vos attentes et je suis sûr qu'il arrivera à vous entendre et à vous comprendre ! Et puis à vous convaincre ! De quoi ? Eh bien ! D'en reprendre un !

Il était d'ailleurs formé et rétribué pour cela. Alors, de son mieux, Pierre accomplissait sa tâche, une sorte de combat de chaque instant où il devint sans le savoir, expert. Sans répit, sans faiblesse, et sans s'en rendre vraiment compte, il amenait habilement ses convives vers le toujours soif : « Monsieur ! Ou madame ! Satiété ! »

Et au plaisir de vous revoir demain, tout cela enveloppé dans un large sourire réconfortant. L'expérience aidant, Pierre était devenu très efficace et sans plus aucun état d'âme.

9h13

C'était une belle matinée d'été où Pierre marchait gauchement. Souhaitons que cela lui porte au moins bonheur pour la suite de cette histoire ! Le ciel était bleu blanchâtre, l'air était doux et tiède, le souffle du vent était presque rafraîchissant, les oiseaux chantaient un air oublié, et

s'il avait eu un instant à lui, le temps en sorte, il aurait pu l'apprécier et avec vous entonner ce refrain : « Laisser le parfum du temps faire son propre chemin et apprécier l'instant pour un rien, parfum du temps un chemin et puis plus rien ».

Toutes les ambiances de ce jour invitaient le spectateur à la flânerie de la pensée. Mais Pierre, depuis bien longtemps, avait d'autres tracasseries en tête, des problèmes biens palpables qui occultaient sans cesse son goût pour la rêverie. Et, je me demandais, couché et immobile sur le capot chaud de sa belle auto, le regard délaissant le ciel et retombant sur la petite enseigne jaune du bel établissement «La Vie », comment il allait pouvoir occuper ce jour qui à peine commencé lui semblait déjà presque interminable ?

9h15

Calé dans le cuir de mon auto, je rentrais à vive allure chez moi, vieille demeure de campagne reçue en héritage d'un parent. Paix à son âme. J'esquissais au passage les clins d'œil incessants de ce satané soleil. J'ouvris la boîte à gants et entre paquet de cigarettes, virages, téléphone portable, vitesse, je saisis mes «Ray ban », (toujours chez lui le luxe comme une apparence), décapotais l'engin, les mis sur la chute de mon nez pour tenter d'oublier cette lumière oppressante.

Pierre aimait, sans le dire, la vieille monture en acier usé de ces lunettes. Elle lui venait de son père qui la détenait de son grand-père. Enfin un véritable bijou de famille ! Un objet qui modestement avait traversé les années pour atterrir tel un papillon sur le bout de son nez. Cet insecte gris métal lui donnait une vision différente du monde, pas tout à fait bleu ni tout à fait verte, mais juste comme il aurait souhaité qu'il soit, avec un peu plus de nuances et de couleurs. Les verres n'étaient plus très jeunes, apparence d'un regard accrocheur et sans éclat, rayés et usés. Il avait ainsi l'impression de voir par les yeux de ses aïeux. Une illusion d'enfant en quelque sorte !

Sur cette route sinueuse qu'il appréhendait sans méfiance, Pierre fit dans un premier temps l'inventaire des pensées qui l'entouraient...

Je trouvais un vaste labyrinthe de rêverie plein de sentiments irréalistes, de saveurs subtilement savoureuses et très goûteuses, là où jadis il y avait calculs et pronostiques. La totalité de mes idées avaient l'odeur des effluves de son corps et l'écho de ses regards. Cet endroit était devenu mystérieux et flou avec de perpétuelles couleurs. Le souvenir de son apparence avait élu domicile en mon esprit et traquait chacune de mes certitudes dans les moindres recoins, les acculait contre rien de tangible, et les mettait à mort avec rien de plus et se nourrissait d'elles. Je ne

reconnaissais plus l'endroit et n'avais tout simplement plus les deux pieds sur terre !

10h00

Arrivé chez moi, sans toujours aucune idée sur le devenir de cette journée sans elle, je garais l'engin, saisisais mon portable, reposais mes lunettes, éteignais l'ordinateur de bord, ôtais l'oreillette, coupais la musique, débranchais le transmetteur fax temporel, tournais le contact et m'extirpais de ce véhicule futuriste qui ne m'avait jamais mené nulle part ! Je refermais la porte magnétique du garage après avoir claqué fortement celle de ce beau vaisseau de brique, de bras et de tôle.

Le bruit sonore et puissant de la portière rassurait Pierre dans ce monde sans trop d'écho. Entendre la voix du matériel s'exprimer et lui dire : « Cela est à toi, Pierre ! » était devenu pour lui un repère certain dans la vie. Un bruit familier qu'on lui avait fait entendre et puis apprendre, très tôt, dès le crépuscule de son existence. Cet « ordre » était devenu un son sans appel qu'il aimait ouïr, une voix à laquelle il obéissait désormais sans plus se poser de question. Mais en lui ce commandement peu à peu semblait s'étouffer.

Puis, je tournais le dos à cette ancienne écurie devenue garage, laissant un instant de répit aux centaines de chevaux sous le capot de l'engin onéreux, et m'orientais sans encore le savoir vers une toute autre direction.

Dans son étrange démarche en cette vie qui 'était devenue la sienne, de temps à autre, Pierre avait la visite des chiffres : un plus ou moins un, l'un divisant l'autre et celui là multipliant celui-ci ; un égal un, il retient ceux-ci et pose ceux-là. Rien de neuf en somme ! De calculs en résultats, ils étaient là pour le rassurer, devenus les gens d'armes de son mental retranché. Une à une, les virgules, les retenues, les règles commençaient à s'effacer pour laisser peu à peu place à l'hypothèse d'une exception.

10h05

Clefs en main, j'ouvris la porte côté cour de ma maison. J'entrais et machinalement allais à la cuisine pour me préparer un énième café en songeant à une désuète occupation. Entre les gloussements de l'eau s'écoulant dans le vase en verre sous la cafetière, je regardais par la fenêtre cette propriété qui était mienne. L'endroit était beau, il était resté intact depuis la mort de Papa. Souvent les gens de passage me disaient :

- Pierre ! Pourquoi laisses-tu tout ce désordre s'installer ?

Je répondais qu'il n'y avait plus beaucoup de place en ce monde pour les mauvaises herbes et que chez moi elles avaient trouvé un refuge ! Ils riaient ! Et bassement songeaient que j'étais un fainéant...

Pierre laissait ainsi les décors de l'endroit, libres d'expression, tels qu'il les aimait. Cela lui donnait l'impression qu'ici le temps des hommes ne pouvait élire demeure. Juste le bruit des saisons s'invitait chaque année sans son consentement, donnant quelquefois en plein été une multitude de couleurs et de saveurs subtiles ou d'autres fois d'étranges reliefs aux bosquets mal taillés sous l'épaisse couche de neige.

Le chat, de retour de sa nuit, ayant profité de l'ouverture de la porte, se faufila et se frotta de tout son corps contre mes jambes. Je ne crois pas qu'il faisait cela par affection. Sentant la faim, il réclamait comme à son habitude sa nourriture. Je le regardais, et pour un instant je l'enviais. Avoir comme lui, une vie faite de plaisirs, de repos et de jeux, feindre la soumission par instant en échange d'un bon repas et, une fois servi, reprendre la fierté qui le définit si bien. Cela semblait si simple ! Mais je n'étais pas un gros matou, juste un homme. En guise de repas, c'est ma main que l'animal rencontra, mes caresses valaient bien quelques croquettes !

« T'as qu'à chasser, mon ami ! »

La tasse de café entre mes mains, je déambulais chez moi. Au passage, j'allumai la télé, appuyai sur la touche «mute» de la télécommande, ouvris le tiroir du lecteur «CD», y insérai la galette circulaire, «Seal», une voix fluide pour mon esprit liquide, poussai le volume du bel ampli et m'affalai par mimétisme tel un félin sur le rebord du sofa. Les visages se mélangeant et s'associant aux parfums de cette boisson âpre et à cette musique paisible, je regardais, sans l'écouter, cette marionnette aux fils visibles s'émouvoir sur l'écran sans relief. Le temps passait et le chat vint à nouveau troubler mon action inféconde en grattant à la porte d'entrée réclamant son ouverture. J'aurais pu, une fois encore, négliger sa demande mais je n'avais pas envie de supporter ses excès d'humeur dans la maison, griffes sur les meubles et dérapages sur les fauteuils !

« We'sa ! Aller on bouge ! »

We'sa, c'était son nom et cet animal n'était qu'un être sans compassion. Souvent, tard le soir, je lui parlais. Il feignait l'écoute et jamais ne me répondait... J'étais heureux, contrairement à ma première idée, de ne pas lui ressembler ! Moi, au moins, j'avais de la conversation ! La porte ouverte, sans le vouloir, mécaniquement je me retrouvais dehors. J'eus l'étrange impression d'avoir obéi sans conscience aux commandements de mon petit compagnon et d'être ici par sa seule volonté. Mais, là où ailleurs, cela n'était pas très grave ! J'allais donc l'emmener faire une petite promenade dans les dédales de mon domaine. Ainsi en sa compagnie, j'allais poursuivre ma dérive inutile dans l'immensité de mon terrain, abandonnant les êtres de pixel à leur destinée préconçue.

Nous étions ce jour en juin. Mais ne mettez pas de soleil, je vous prie, à cette heure malgré sa présence apparente. Ajoutez seulement le vent du

doute qui avait une force et une puissance que je ne lui connaissais pas encore. En Pierre, je sentais un feu s'attiser. Je pressentais quelque chose, quelque chose de différent et la chaleur en lui semblait sentir son heure.

11h01

Le long de ma progression, je regardais l'immense chantier dorénavant permanent qu'avait engendré ma vie professionnelle. Moi qui aimais tant l'ordre, plus rien ne semblait être ici à sa place, ni même moi, chez moi ! J'eus un instant l'idée de retourner à mon travail, feindre un quelconque oubli pour reprendre ma place confortable. Mais l'idée fut vite délaissée. Un excès de zèle pouvait être mal interprété par mon plus proche collaborateur. En effet, revenir pour lui voler une partie de son chiffre d'affaire n'était pas dans mes intentions ! Jason était un ami, je l'avais d'ailleurs recruté pour cette qualité principale. Alors, sans motivation, je poursuivis en compagnie du chat mon ennui pour voir par curiosité jusqu'où il me mènerait.

Il y avait de-ci, de-là, des outils abandonnés dans tous les coins, souvenirs de travaux inachevés. J'en avais même remplacé certains par d'autres plus sophistiqués dont je n'avais pas encore la maîtrise, les croyant à tout jamais perdus. Je retrouvais ainsi de vieilles choses encore bien utiles pour d'éventuels travaux, et l'endroit en avait grand besoin, à mon humble avis, tout était ici à l'abandon ! Alors un peu plus libre ce jour que les autres jours, j'entrepris, pour une fois, de mettre un peu d'ordre dans cette ancienne demeure devenue capharnaüm, même si après tout, je n'avais qu'une seule journée devant moi !

Il y avait tant de choses à faire : ce mur écroulé, je le relèverai, (une journée ne suffira pas), et cette façade jaunie, je lui redonnerai l'apparence blanchâtre d'antan (une année ne suffira pas). Tant de choses à commencer ! Et puis je rajeunirai ce mur de pierres, (à tenter qu'il trouve le courage de le faire), et puis je terminerai enfin (sa vie ne suffira pas). Et j'agrandirai demain...

Au travail, c'était tout autre. Pierre excellait dans l'excès, la précision poussée à son paroxysme ! Cela lui permettait de gagner de nombreux bons points pour de belles images, toujours les mêmes d'ailleurs, celles de l'argent ! Pierre croyait avoir ainsi trouvé le juste équilibre. Pourtant, il lui fallait admettre qu'ici, depuis elle, tout semblait sur le point de s'écrouler !

11h23

Naturellement, à temps de flânerie, j'arrivais dans le verger. Déjà enfant j'aimais cet endroit, j'y venais pour m'y ressourcer. Sur l'écorce du vieux

chêne que j'appelais «Henri » (je sais ce n'est pas courant de nommer ainsi le végétal) je passais doucement ma main, quand je n'y comprenais plus rien ! Mes questions voyageaient dans sa sève, elles partaient de son tronc à ses branches jusqu'à la réminiscence de ses feuilles et de là, en haut, mes yeux regardaient le ciel. Puis elles redescendaient vers ses racines et dans la terre souvent je puisais le courage de me remettre en quête.

Mais, ce jour ! Allez savoir pourquoi ? Il n'alla pas saluer son ami Henri, le chêne, de sa petite caresse. Enfin verger... Je reste gentil et poli à l'égard du dit jardinier, car en toute honnêteté, cela ressemblait plutôt à un immense terrain vague parsemé d'herbes folles ! Songeant, Pierre regardait le soleil qui lui chauffait le crâne depuis un bon moment, et il lui demanda s'il avait une idée sur ce qu'il pouvait bien faire de tout ce désordre ? Il avait dû lui taper un peu trop sur la tête. L'astre ne répondit évidemment pas. Par contre, un arbre oublié depuis le printemps, dans un pot en plein milieu de son passage, lui, se fit entendre !!? Le gadin fut sans conséquence, mais Pierre apprit, une nouvelle fois, qu'il valait mieux regarder devant soi lorsque l'on songe...

Le cul par terre, les yeux face au morceau de bois orné encore de quelques feuilles tenaces, ma première colère passée, j'eus un soupçon de pitié à son égard. L'arbrisseau auteur de ma chute était un olivier. Un « Olivier Rouge ». Les insultes ravalées, je me relevais, frottais méthodiquement mes mains sur mes cuisses tout en regardant autour de moi si personne n'était témoin de mon ridicule et certainement risible «trébuchement ». Il n'y avait personne. Bien qu'au loin j'aperçus encore We'sa m'observant ! Mais malgré notre précédent différent, je doutais qu'il ait pris un quelconque plaisir à me voir choir. Rassuré, j'entrepris de me rendre enfin utile à quelqu'un. « Creuser un trou pour obtenir les quatre-vingt centimètres exigés pour le bon développement de votre arbre... puis arrosez abondamment... » Balayant d'un œil amusé les instructions sur l'étiquette, je cherchais du regard le bout de terre encore libre, l'île perdue sur cet océan de désordre, l'endroit pour permettre à mon arbre d'insinuer ses racines dans les profondeurs de la terre. Je saisis une bêche couchée depuis l'hiver à même le sol aux rebords rouillés et aux extrémités tranchantes. Je sondais comme un mineur d'un autre temps cette terre vierge et sauvage. J'évitais soigneusement les coins trop ombragés sachant la lumière importante pour ce genre d'oléacées. Il ne faisait pas encore très chaud, pourtant je sentis une goutte de sueur prendre naissance et glisser sur la pente abrupte de mon front. Machinalement, d'un revers de main j'y mis fin. N'ayant ressenti aucune douleur, je fus surpris de constater que ce qui aurait dû être transparent, en réalité, était d'un rouge pourpre. Le bout des doigts parcourant ma tête, je constatais, en effet, être à nouveau riche d'une future cicatrice. Je ne pris pas la peine de soigner

cette petite blessure et laissais à la chaleur le soin de sécher la plaie. De mon mouchoir, je fis néanmoins le tour de ma tête pour éviter d'être à nouveau gêné par les dégoulinements de mon sang.

Je me remettais en quête :

- Pas là !

Cherche !

- Encore moins ici !

Peut-être par-là !

- Ou bien pourquoi pas là ?

Retrouve !

- Revenir !

Trouve !

- Là !

Bien !

Le terrain était différent, moins dur qu'à l'accoutumée. Je grattais la première surface du plat de ma bêche dégageant une mince pellicule de gazon. Dessous, le sol était effectivement moins tassé et rempli de sable. Exactement comme si quelqu'un avait pris la peine de le mettre là ? ! Du pied, je cognais le sol pour bien confirmer le premier écho perçu. Et ce que je ne pouvais imaginer se produisit : le choc de mon talon s'échappa ! Et ne me revint pas aussitôt. Il y avait là quelque chose !

Pierre disposait, comme vous le savez, d'un peu de temps devant lui. Alors, armé de curiosité et de son sempiternel courage, il décida d'extraire les grains salins afin de voir de quoi il en retournait plus loin. Au bout d'une heure de profondeur et d'un bon tas de poudre de plage sur le côté de ce qui commençait à ressembler à un petit puits, sa bêche fit la connaissance d'une grosse pierre. Je dis grosse pour ne pas dire énorme ; car à cet instant, Pierre n'avait pas encore totalement connaissance de la taille de ce détail. Il alla chercher un autre outil, mieux adapté, pour venir à bout de ce rocher de calcaire qui avait pris demeure dans son terrain à l'apparence d'une carrière à ciel ouvert.

Allant vers mon atelier, je réfléchissais à l'instrument que j'allais utiliser. J'avais bien un peu de poudre noire laissée par mon feu père, mais l'idée d'une déflagration en pleine campagne ne me sembla pas judicieuse et un peu hasardeuse. Je risquais, par une profusion intempestive de bruit, d'avertir d'éventuels curieux. J'optais donc pour quelque chose de plus conventionnel, un truc long et dur. Tant pis pour elle ! Fallait pas me chercher !

11h54

J'étais en appui sur l'extrémité de la barre à mine, pesant de tout mon corps pour soulever cette petite montagne, mais mes soixante-dix kilos

suffirent juste à lui arracher un prime éclat. Le séant de nouveau à la hauteur de mes pas, je compris qu'entre elle et moi le combat devait s'engager. Il me fallait mettre en place un plan de bataille digne d'un grand général.

- Dégager toute la terre la recouvrant, de sa face à ses champs, pour apprécier de son volume la totalité.

J'empoignais à nouveau la bêche et exécutais mes ordres.

- Apprécier maintenant sa masse pour adopter la solution la plus adéquate.

A vue d'œil, je l'estimais à mon poids. Cela devrait marcher...

13h35

Pierre revenu, creusa un petit logement, sorte d'emplacement, entre la roche et la terre, et à quelques centimètres du tas de poudre noire ainsi érigé, il glissa pour un second essai sa perche métallique sous le dur. Du frottement d'une allumette, Pierre alluma la mèche. Assis et bien calé, il tira de tout le restant de ses forces sur la réminiscence du manche ainsi dépassant. Pierre rentra la tête dans ses épaules estimant qu'une éventuelle avalanche des parois de la roche squameuse était encore tangible. Et il pria fortement le ciel pour que les débris ne lui retombent pas sur la tête.

Le «boum ! » fut peu conséquent, presque décevant, certainement un dosage trop prudent mais suffisamment puissant pour la diviser en deux morceaux quasi identiques.

La première moitié extirpée, je n'en croyais déjà pas mes yeux ! Je n'osais poser un nom et encore moins un sens sur ce que je voyais. J'étais pris d'une panique frénétique et dus attendre un instant que mon cœur se calme. J'avais oublié, en effet, être possesseur aussi d'un tel organe, il s'emballait de plus en plus m'interdisant toute poursuite. Il fallait le rassurer :

- Calme-toi mon cœur.

Ses battements redevinrent acceptables pour me permettre l'effort suivant. Je mis les pieds en appui sur les bords de cet objet à demi visible et, à la force des bras, je fis voir le jour à l'autre moitié de ce caillou. Sortie de mon trou, je regardais de toute ma grandeur ma victime coupée en deux gisante à mes pieds. « Je t'avais pourtant prévenue, il ne fallait pas me chercher ! ». Mon estimation était un peu juste ; elle devait faire plus d'un quintal. J'envisageais par la suite d'en faire un trophée. Je me demandais si cela ne ferait pas un peu grossier au-dessus de ma cheminée. Non ! Je l'offrirai à un ami sculpteur ! Lui, l'artiste saurait extraire d'elle tous les efforts consacrés à sa mise à mort...

Pierre sortit de sa poche revolver son paquet de tabac «caporal », déplia les plis, et de deux doigts saisit une pincée d'un brin épais le déposant

dans l'écartement d'une feuille, roula le tout, porta l'assemblage à sa bouche, lécha du bout de la langue le collant de ses jambes, plaça la cigarette en ses lèvres. Le souffre s'enflamma à nouveau, la braise apparut. Mouvement des poumons, la fumée fit son entrée. Lui qui avait dit qu'il ne fumerait plus jamais ! ...

Mes yeux revinrent se poser sur le fond de la cavité. Un rectangle grand comme ça ! ? Environ un mètre soixante-dix-huit sur cent-treize. En bois. Du chêne à première vue, avec une poignée demi-ronde, du bronze je crois, rivée à sa droite, encerclée d'un chambranle tout en fer. Je m'assis, simplement, digne, les pieds pendouillant dans le vide de mes certitudes à l'allure de ce trou, incapable d'envisager le derrière de cette ouverture. Je commençais à voir rouge, non de colère, mais la blessure sur mon crâne débordait du mouchoir et la chaleur aidant, donnait à cette situation un aspect que je n'avais pas envisagé : aventureux ! Je ramassais sur le sable mes certitudes en vrac. Cela pouvait toujours me servir !

- Quelle idée d'avoir mis cet objet là ?

Habituellement, les portes ouvrent les maisons, referment les prisons. Mais, jamais, au grand jamais comme cela, là où il n'y a pas d'issue. Cette entrée faisait naître en moi une douloureuse sensation de déjà vu.

Je regarde ma montre :

« Pas pour savoir l'heure mon amour, non ! Je sais qu'il est l'heure ! Mais j'aime plus que tout le pas léger de la petite aiguille à la recherche de la plus grande. Elle est un peu comme moi, elle cherche sans cesse l'autre et ne le rencontre pas plus d'une seconde à chaque détour. Si seulement je pouvais arrêter tout cela ! »

Pierre prit un peu de terre fraîchement retournée à ses pieds. Il l'égraina, puis entre son pouce et son index l'écrasa. Il porta ses doigts remuant à son nez. Je ne sais pas si vous avez déjà senti la terre mais c'est mieux qu'un grand et vieux vin ! Il y a en elle des odeurs de bois, de musc, d'herbe moisie, et puis si vous fermez les yeux, des images de nature apparaissent comme par enchantement ; on voit montagnes, pâtures, vert, jaune, vent ! C'est un monde profond et vivant qui loge dans les parfums de cette matière. Pierre rouvrit les yeux et la jeta !

« Stoïque, mes pensées se tournaient une dernière fois vers toi. Je te regardais dans le vague de mon âme, tu t'y plaisais, et nue dans le flou du large te baignais... »

Et moi, calme, serein et tranquille, du haut de notre ami «Henri » je regardais mon Maître assis à l'ombre de la pierre...

Chapitre Deux Le conteur

Dans le sable entre jour et nuit, les mots feutrés d'un conteur. Il exerçait son art en place d'un petit bourg de bord de mer. Si ma mémoire est sincère, ce village devenu ville avec les beaux jours se situait plus précisément aux abords de l'océan Atlantique. Les habituels et modestes commerces commençaient, en cette fin de matinée gorgée d'un plein soleil, à étouffer sous l'affluence des disparates touristes. Les boutiques étriquées suaient le flot grandissant de cette foule désordonnée. L'abondance des corps s'entrechoquait, ils se touchaient presque à se confondre les uns aux autres et se répandaient dans les rues étroites emportant tout sur leur passage. La horde des barbares des villes pillait à coup de monnaies sonnantes et trébuchantes toutes les richesses présumées du petit village.

C'était jour de marché...

Tout ce qui était d'ici prenait, pour un seul jour, une valeur exceptionnelle. Chacun et chacune tentaient d'obtenir l'unique, l'authentique de ce lieu ; une certaine manière de ramener au fond de sa valise un morceau palpable de vacances agréables.

Moi, bien qu'emporté et chahuté, j'aimais cet étrange patchwork, ce semblant de totale folie... J'étais à la suite d'un gamin, un revolver en alu à sa ceinture. Devait avoir sept ou huit ans. Il avait une main attachée à celle d'un homme, certainement son père, et avec l'autre faisait semblant de filmer les sujets l'entourant. Je suivais cet enfant différent qu'on m'avait désigné pour un instant comme mon maître, sans vraiment comprendre son attitude pour le moins étrange. L'homme semblait être agacé par les jeux incessants de son rejeton.

« Raymond ! Cesse tes jeux idiots ! » Lui répétait-il sans arrêt.

Mais il n'arrêtait pas pour autant.

« Les gens te regardent d'une drôle de façon et tu bouscules les passantes ! »

Le vaurien persista et en guise de baffe prévisible reçut de son père exaspéré une pièce de monnaie.

Alors il cessa et tenta lui aussi de trouver une part de ce bonheur collectif. Je dois avouer qu'il semblait totalement déplacé en cet endroit, de lui un ennui grandissant se devinait aisément. Pour lors, un peu plus calme, il arpentait de son regard les sommets des étalages à la recherche d'une prise de vue exceptionnelle... Mais Ray ne pouvait accéder à rien de bien grand. Sa petite taille lui permettait uniquement de contempler les derrières généreux de ces pressantes géantes devant lui. De là, sans grande

conviction, il regardait par dépit les plis du tissu formés lors de la marche par leurs fesses en haut du pantalon. Il croyait y voir des sortes de bouches aimables lui souriant à chacun de leurs pas ! J'avoue qu'il avait beaucoup d'imagination !

« Regarde devant toi quand tu marches ! Ou tu finiras par tomber sur quelqu'un... »

Le papa s'interrompit au moment où je les dépassai. Ma présence lui sembla pour le moins insolite. Je me faufilais entre les jambes d'une femme juste devant eux. Ray la regardait (devait avoir vingt-trois ou vingt-quatre ans). Quand son père délogea lui aussi ses yeux du derrière de la belle demoiselle, il constata sa main définitivement vide... L'enfant, lui, bousculant, se faufilant tentait de suivre la route de mon ombre en partance entre les jambes douces des dames en vacances.

J'étais le chat de la maison.

A cet âge, j'étais pour le moins bondissant, ivre d'aventures et sans aucun discernement, je griffais et mordais à tout vent en toute insouciance. Je m'entendais bien avec mon petit maître. Il tentait à l'époque, je m'en souviens, de m'apprendre à parler. En échange, je lui montrais comment je tuais sans complaisance ! Accompagné de sa petite famille, trois sœurs, une mère, le père, la bonne et moi, Ray venait de séjourner quatorze jours ici, et aussi treize nuits ! Il me semble important de comptabiliser également l'envers des jours car les pensées engendrées dans l'obscurité chez cet enfant étaient immuables, à l'inverse de la réalité qui, elle, changeait sans cesse ; un perpétuel mouvement dans lequel Raymond se sentait totalement étranger, entraîné, bousculé, sans avoir un seul mot à dire. Il se rendait bien compte que tous les adultes sur son chemin pensaient être les propriétaires du monde sur lequel ses pieds reposaient ! Ils avaient même à ses yeux instauré leurs propres règles, leurs lois, avaient calibré le temps et institué une monnaie, une valeur pour toutes choses. Et à les entendre, tout semblait ici être à vendre : « For Sale » sur tout leur visage. Dans tous les yeux, une même et unique question : « Eh ! Toi, le mioche, ton chat qui parle ! Tu me le vends combien ? ». Et des rires absurdes en partir... L'enfant avait l'impression de ne rien valoir en ce monde, sur cette terre ! A part un mince sourire ou ses rêves, il n'avait rien d'autre à offrir. Si ! Cette fameuse pièce. Mais Raymond la glissa dans sa poche et à sa place en saisit une autre plus lourde trouvée dans le sac de sa maman. Il la jeta de toutes ses forces vers moi tentant de mettre fin à ma course folle. Mais le brillant de l'or fit un flop dans les remous d'un caniveau gris égout, et juste m'éclaboussa.

D'un bond je passais par le couvercle d'une poubelle et atterris plus avant sur le rebord d'une fenêtre. Elle était ouverte... Je regardais Ray. Il me

regardait. Je pris néanmoins le temps de la toilette car j'aime plus que tout le paraître.

Aujourd'hui, cette petite famille devait rentrer chez elle, dans un coin de ciel gris logé au-dessus d'une grande ville du Nord. Et il était impératif d'emporter un souvenir, pour plus tard, se souvenir... Un objet que l'enfant placerait pour un temps, sur le bord d'une étagère et puis qui dépoussiéré rejoindrait le fond d'un carton. Plus tard, au hasard de la vie, Ray le retrouverait, et se souviendrait... Mais le bleu de la mer ne tiendrait jamais sur son étagère ! Et le sable ne rentrerait pas dans ses cartons ! Et les vagues déborderaient de ses bagages ! Alors, Ray sortit du courant mouvant de la foule et dans un renforcement en bas de mon perchoir se mit à l'écart de toute cette cohue. Un peu plus loin, un peu plus de calme et de recul, en marge du groupe, il reprit sa caméra.

Plan large.

Libre un instant, Ray observait avec curiosité tout ce monde pourtant en inactivité, qui s'évertuait, malgré tout, à courir dans tous les sens. Allant là et revenant d'ici sans jamais aucun répit. Ils allaient ! Où ? Il ne le savait pas ! Ses parents, se disputant, le dépassant, composaient l'ensemble. Ils étaient amusants, comme cela, formant cette étrange esquisse, le laissant pour une fois libre de tous mouvements.

Contre champ.

D'un signe imperceptible, je fis signe au garnement de me suivre. Je me faufilais par la fenêtre de la demeure où la jeune et jolie souris venait juste d'entrer. Mes pattes appréciaient le vieux parquet patiné par ses pieds, j'y frottais d'ailleurs la commissure de mes babines pour m'imprégner rapidement de ses pas, entrevoir d'emblée la trace de son chemin. Il y avait aussi de gros rideaux souples et moelleux, j'envisageai d'y faire mes griffes en partant, toujours cette envie irrésistible chez moi, de laisser la trace de mon passage, des tableaux, des gravures et encore des tableaux... Enfin je reniflai l'artiste à pleines narines, cette sorte d'assise, vous savez sans aucun fondement, mais non ! Suis-je bête ! Vous ne savez pas... Du haut du palier, je vis la jeune femme en bas de l'escalier appréciant le tiède de son vieil atelier en pierres blanches et un canapé défraîchi en cuir terre dans un coin. L'odeur de l'huile des teintes donnait à l'endroit une ambiance colorée inattendue. Elle était de profil, face à un miroir. Elle gonflait son torse. Je crois qu'elle regardait ses seins ! C'est vrai qu'ils étaient comme il faut, pomme, poire ou cerise, je ne sais pas trop, j'ai jamais eu un grand penchant pour les fruits, les laisse aux oiseaux et me réserve d'autres mets plus fins ! Fière d'elle, elle négligea l'apparence de son corps et se dirigea vers l'assise à son dos. A peine avait-elle fait deux pas, j'entendis frapper à la porte d'entrée. Elle se retourna, ouvrit, baissa la tête, regarda le garçon, je passai en son verso pour réapparaître sur le

cuir. Devant le silence du petit cow-boy à ses pieds, polie, elle entama le dialogue :

- Oui ! C'est pour quoi ?

Elle n'avait pourtant pas vu d'indiens passer par-là ? !

Ray ne savait pas vraiment ce qu'il voulait. Ou plus précisément, il voulait tant de choses : un chien, un petit frère, apprendre à conduire, un autre prénom quand il sera grand, toucher ses nichons...

Il me vit sur le canapé. Je commençai à m'installer sur un coussin, griffes écartées, légers soubresauts, sorte de doux ronron. J'appréciais les odeurs de cire, huile et bois de cet intérieur bien ordonné. J'avais aussi repéré depuis le début un léger parfum de viande émanant de son panier posé tout près des pieds du gamin.

Il répondit à la jeune femme, comme cela, qu'il venait pour caresser son chat ! La laissa surprise par son innocente réponse et vint me rejoindre sur le divan. Il me prit dans ses bras, et à voix basse me traita de sale traîneur et la regarda. Elle me regardait.

Elle avait l'air en colère du sans gêne du chérubin pas ordinaire et de mes mauvaises manières. En bas de ses joues presque aussi rouges que ses dessous devinés, ses lèvres s'ouvrirent à nouveau :

- Eh toi ! Je ne sais pas comment t'es arrivé là ? Mais c'est pas le moment, j'ai du travail !

C'est à moi qu'elle parlait ?

Pour gagner un peu de temps, Ray lui proposa un de ses fameux compliments tout en continuant de me caresser pour me calmer :

- Il est beau cet endroit, je l'aime beaucoup !

Elle marqua un silence.

- Mon atelier ?

Mon petit maître me surprenait toujours quand par hasard il ouvrait la bouche qui habituellement restait close. Il modulait toujours entre ses lèvres un discours simple et franc. Il avait le don par ses sons de faire tomber les pans invisibles entre lui et les autres. Je l'enviais et il me tardait de savoir un jour, tout comme lui, manier l'art et la manière entre les silences.

Ray comprit qu'il était tombé chez une peintre.

Elle rangea sa mauvaise humeur et se laissa aller au prétexte d'un sourire. Elle n'était finalement pas fâchée d'avoir été si joliment complimentée.

- Tu es étrange petit bonhomme. Tu cherches quoi ?

- Demande à ton chat, il te répondra !

Mais elle ne me connaissait pas lui expliqua-t-elle !!

- Jamais vu !!!!

Ray fit la moue. Elle comprit qu'il n'était pas du tout convaincu.

- Je t'assure ! Je ne le connais pas ! Et je me demande bien comment il est arrivé là ? Il me fout des poils partout ! Et tu m'vois sérieusement parler avec un animal !

Ray, sans le moins du monde tenir compte de son désarroi perceptible, ajouta :

- Essaie ! Tu ne risques rien !

Elle lui répondit qu'elle n'avait pas de temps à perdre avec ses enfantillages.

- Il faut que tu partes !

Un artiste n'ayant plus de temps à perdre songea Ray ?!...

Il se leva, me lâcha à terre et se dirigea vers l'entrée devenue maintenant sortie. Moi, je marquais une pause. Du plat de ma patte, je remettais de l'ordre dans mes moustaches. Me fallait juste encore attendre que mon maître ouvre la porte, et là, j'accomplirai ce pourquoi j'étais là...

L'observant de dos, elle pensait avoir été peut être trop dure avec cette enfance égarée dans son quartier, quand d'un : « Reste ! » Elle l'invita à se rasseoir. Dommage ! Ma faim ne sera pas encore assouvie. Peut-être pour plus tard...

Il prit place près d'elle et moi sur les genoux de celui dont le cœur battait très fort. Mélanie, se nomma-t-elle, précisa qu'après tout elle n'était plus à cela près ! En silence, elle déposa sa question dans le trouble de mes yeux. Son visage était à un mouvement de griffes, j'avais le parfum de son souffle à mes naseaux, presque à lui répondre quand Ray ne put s'empêcher de lever un bras en l'air, celui avec sa caméra imaginaire, et dit tout bizarrement :

- Action !

La jolie créature, d'un bond se redressa et lui demanda :

- Qu'est-ce que c'est que cette nouvelle invention ? !
- Continue ! Continue ! S'il te plaît, j'emporte juste un souvenir d'ici avant de partir.

Pressentant que le jeune garçon était vraiment dérangé, elle s'approcha de lui, passa son bras autour de son cou et lui dit :

- Tu sais petit, si ce chat parlait réellement ...

Elle marqua un arrêt et lui demanda son nom.

- Pierre ! Répondit Ray.
- Je te laisserai, Pierre, me filmer comme tu l'entends, mais avant tout, dis-moi, tu crois vraiment à ce que tu racontes ?

Il avait ma queue entre son pouce et son index et me la pinça fortement. Je fis entendre un grondement rauque suivi d'un sifflement soufflé, sorte de

cri de bébé ! Elle me regarda fixement. J'étais à un coup de griffe de déchirer la face du garnement auteur de ma douleur. Lui, confiant et inconscient approchait ses yeux vers les miens. Devant le certain de mon maître, je repris un lent ronronnement somme toute assez bruyant pour éviter une nouvelle agression de mon organe dépassant. Il retourna sa tête et lui dit d'un ton assurément sûr :

- M. Lapin a parlé !

Mélanie resta surprise devant l'ingénu, en compagnie de son chat blanc, bien à l'aise dans sa bulle... Elle crut un instant se confondre avec Alice, se ravisa et lui expliqua tout en me caressant qu'il ne fallait pas toujours rêver la réalité surtout aux dépens d'autrui, en l'occurrence, moi l'animal. Dans les bras de l'enfant, je fis le dos rond.

- Ce n'est pas bien de faire souffrir les animaux !

Pour montrer mon approbation à ses dires, je lui permettais de me caresser jusqu'au bout de ma queue et intérieurement je remerciais mon petit maître des conséquences de son supplice.

Au bout d'une longue conversation où absolument rien de sérieux ne se laissait deviner dans l'esprit de Ray, la jeune femme par dépit lui proposa de le raccompagner. Car malgré tout, les aiguilles de l'horloge avançaient. Elle voulait lui faire connaître un peu mieux le village.

Plus tard, moi ballotté dans les bras de Mélanie qui semblait déjà m'avoir adopté, dans le flux de la foule, transbahutés et chahutés, nous nous dirigeons sans grande opposition vers la place de l'endroit. Je songeais à mon repas resté dans son entrée. Au milieu de cette arcade, il y avait des étalages partout, de l'abondance et de l'abondance, du poisson et de la viande. Quelquefois, je faisais la connaissance de mains poissonnières qui, prétextant me caresser, profitaient elles aussi du moelleux des seins de Mélanie ! De temps en temps, elle se baissait et, souriante, disait à l'oreille de l'enfant qu'elle commençait à aimer sa compagnie, qu'elle avait l'impression avec lui de redécouvrir un lieu oublié. Ray n'écoutait rien des sourires ponctuant les mots de la fille, il mirait les deux bonbons roses entre l'écartement de son Tee-shirt. Je dois signaler ici que Mélanie était courtement vêtue d'un morceau de coton orné d'une inscription : « I love the dream ». Elle nous entraînait vers un endroit légèrement à l'écart de la place. Il n'y avait plus ici le courant de la foule, juste une flaque inerte où croupissait un attroupement d'enfants cachant ce que le gamin supposait être un étalage et la voix grave et forte d'un homme. Je profitais du relâchement de l'étreinte de Mélanie pour rejoindre cet individu inhabituel entouré de ses petits clients et je me couchais sur son sac près d'un petit chien roupillant. Ray s'approcha et prit place parmi l'attroupement et, de coudes en épaules arriva à l'intérieur du cercle. Il me fit signe de revenir près de lui. Il mimait des lèvres un conseil insonore, sotté histoire d'un chien qui serait soi-disant méchant... Je n'en

tins pas compte et fis mes griffes sur le sac du bonhomme. Le vagabond de dos racontait une histoire face à un chapeau retourné. Ray regarda dans le fond du dit chapeau et tenta de voir quels objets extraordinaires il pouvait bien contenir : poignards, poudre magique, animaux fantastiques, incantations divines, livres éducatifs enfin des choses ressemblant au plus proche ou au plus loin à ses attentes. Mais dans le couvre-chef, il y avait juste un papier plié avec une formule de politesse. La déception de Ray était grande : ce bonhomme, mal habillé, ne vendait rien de plus qu'un mot exposé dans un vieux galurin !

L'homme était debout devant ses clients. Il s'agitait, mimait et même parfois dansait. Ridicule ! Pensa Ray de ce commerçant sans objet apparent. En fin d'une ou deux phrases, le garnement comprit que cet étonnant personnage racontait une histoire. Alors il resta sage.

C'était un conte ou plutôt une sorte de légende qui renseignait sur un lieu qui n'apparaissait sur aucune carte, dans aucun plan, où, d'après l'homme, un pays dissemblable aux autres existait. Et pour preuve : il en revenait ! La frontière entre ici et cet endroit, d'après lui, était très loin, hors de portée des yeux et à la fois si proche, tout près d'eux, plus près encore que la longueur d'un pas. Ray, comme quelques-uns des autres enfants, fit mine d'avancer et ne rencontra aucune limite tangible. Il ne comprit pas cet étranger mais ne put mettre en doute sa parole d'adulte. D'une part, ce personnage théâtral était plus grand, et d'autre part plus fort que lui. Alors, il avait forcément raison ! Ray n'en doutait pas, car malgré son jeune âge, il l'avait appris par expérience sur les bancs de l'école.

L'entrée de ce territoire, laissa entendre le conteur, ressemblait étrangement à une porte. Une porte menant à une île dominée par un curieux village. Là où lui, le saltimbanque, allait les conduire. Si toutefois ils acceptaient de s'embarquer sur ses mots bateaux. Ray, sur la pointe des pieds, chercha où était accostée l'embarcation du conteur... Il ne vit rien et mit une autre fois en doute cette histoire d'autre monde. La curiosité piquait au vif chez les autres enfants ! Mélanie resta également perplexe. Elle avait vaguement entendu parler de ce comédien qui depuis le début des vacances se donnait en spectacle sur la place de son village. Elle n'avait jamais vraiment prêté attention à ses élucubrations quant aux détours de sa course elle avait perçu sa voix dans le brouhaha. Elle avait ouï dire d'un commerçant à sa voisine qu'à chacune de ses représentations, il racontait une même et unique histoire avec aucune suite plausible. Chaque jour, il étayait son récit, le construisait, le répétait et toujours aboutissait à l'absence de toute morale...

- Y a plus de morale ma pauvre dame !

Lui décrivait les abords du passage, avec ses arbres de couleur et ses vagues de chaleur. L'homme mettait le mouvement, les parfums, les nuances, les sourires, les larmes, et les visages dans ses paroles. Le tout

enveloppé dans un fort accent, pas anglais, encore moins latin, un simple accent enfantin pour les encourager à poursuivre sans crainte sur son chemin. L'artiste ambulancier entre les enfants mimait un train. Il attendait certainement qu'ils s'embarquent par amusement sur ses pas. A son attitude simple, le gamin présagea ne rien apprendre de cet homme, mais puisque Mélanie semblait avoir maintenant tout son temps à perdre, il patienta. Plus près du chien, Ray prenait place, accroupi, position d'observation exigée, coudes sur les genoux, respectant toujours la bonne distance, celle de l'appréhension. Il regardait et écoutait attentivement cet homme différent. Il voyait un corps s'ébattre, semblable à une marionnette sans lien apparent devant son petit public. Quels fils invisibles le faisaient s'émouvoir de la sorte ? Alliant le geste au verbe, il établissait tout autour de lui d'étonnants et surprenants décors. Mimant les arbres et avec eux, d'un frémissement de doigts, les feuilles. Il semblait être le tout de son histoire, à la fois le ver dans le fruit et la bouche qui le croquait, sans concession, sans fioriture, sans se préoccuper des bruits déplacés des passants gênants dépassant l'endroit, il se racontait.
Zoom sur un coin de ciel.

D'après ses dires, la porte s'ouvrait sous un océan fluide et profond rejoignant l'endroit. Mais pourtant ici point d'eau en surface, juste des mots. Pour le gosse, entre mot et eau, il n'y avait qu'une lettre de trop. Un détail. Pourtant, il n'aurait dû le négliger. Mais l'enfance rime assurément avec simplicité et, naïf, il l'était. Pour exemple : une pensée, pour lui, ressemblait à la fleur du même nom et était forcément belle et parfumée. Grandissant, la vie étoffera son odorat...

A la manière dont l'homme était habillé, je pouvais déduire que là bas, il n'avait pas dû faire grande fortune : un vieux costume miteux en guise de ce qui aurait pu passer pour un déguisement et une guitare tout aussi désolée que le regard de son vieux chien près de moi ! Le conteur tourbillonnait autour du groupe essayant d'entrer subrepticement dans leur raison. Il atteignit à force de force et de persévérance naturellement son but, sa cible, le cœur de Mélanie. Il se rapprocha d'elle et ajouta, toujours d'après lui, le chaud, ondes et saveurs qui muiaient cette étendue de mots n'étaient pas réalité, mais pensées.

- Une gerbe de celles-ci ! Comme il le précisa en lui tendant de sa main serrée un bouquet invisible.

Fermant les yeux, pour bien jouer son rôle vis à vis des enfants, elle fit mine d'entrevoir les parfums de son imaginaire. Là, il rejoignit la vision de Ray. Puis, se tournant vers les enfants, il poursuivit.

Gros plan.

- Ce village n'est ni plus ni moins qu'une reproduction en tout petit de la terre des hommes...

Raymond, peu attentionné, aperçu à cet instant dans sa tête de tout petits lutins dans une cité miniature, grouillant comme toutes ces fourmis derrière lui. Il regarda la taille de l'homme et mit encore une fois en doute ses propos. Car à moins d'avoir une première fois rétréci, puis dans un second temps «regrossi», il ne voyait vraiment pas comment il était allé là-bas puis revenu ? Tout cela ne tenait pas debout ! Pourtant, le conteur mettait tant de convictions dans ses paroles, dans son jeu, dans ses mouvements, qu'il fut déplacé, en cette place de marché, par cette belle journée, de douter de ce type qu'avait pas l'air vraiment méchant. Alors, Ray le laissa poursuivre et persista à l'accompagner, pour voir, apercevoir, et peut-être enfin savoir ce qu'elle trouvait maintenant d'intéressant à ce bonhomme.

A l'entendre, pour rejoindre sans encombre cette destination, il fallait se laisser guider par la voix d'une personne qui ne savait se montrer autrement que telle qu'elle était réellement, un être extraordinaire !...L'assemblée, à ses paroles, resta perplexe. La majorité des gosses furent interrogateurs à l'écoute du dernier mot. Ils se regardèrent les uns les autres cherchant dans leur visage les brides du sens. Jusque là, on leur avait juste appris qu'ils étaient uniquement ordinaires. Pourtant, ils n'avaient pas l'air, eux, de se montrer autrement que tels qu'ils étaient ! Naturellement, leurs yeux se posèrent de nouveau sur le clochard revenu au centre. Il avait profité de cet instant de répit pour empoigner une bouteille dépassant de son sac me dérangeant légèrement. Il engloutit à pleine gorge une rasade d'un vert fluo (fée verte je supposais). Tête renversée, il vida le plein et reposa le vide près de ses affaires, un sac, une guitare, son chien roupillant et moi m'étirant. Se redressant, la couleur de l'espoir à l'orée des lèvres, il afficha un étrange sourire. Ray était impressionné par le «litron» vide, et envisagea plus tard d'en faire autant en moins de temps. Ah ces enfants !

Il releva son cou et me caressa avec sa barbe naissante. Sur son épaule, j'étais venu. Mélanie me regardait, je la regardais. Son regard semblait différent, éveillé, apaisé, sans plus aucun trouble, presque brillant et vivant. Dans ses yeux, plus de question, juste une attente, qu'il poursuive...

Un brin de bonne humeur à l'orée des lèvres, il regardait son petit public pour apprécier s'il était prêt à le suivre. Il semblait déjà voir des décors et des personnages imperceptibles. Ses mains se mirent à glisser sur le dos de cloisons transparentes tel le mime et fit mine d'ouvrir une porte invisible et de s'engager dans un autre endroit.

En première classe, bien calé sur son épaule, en compagnie de vos yeux, je le suivais...

Chapitre Trois La lettre

13 juillet, 8h41 et d'autres poussières...

Elle rentre chez elle.

Elle vient de passer une nuit maussade entre travail et pagaille et achève de remonter les courses de la veille oubliées au fond du coffre de l'auto. Elle travaille à l'Hôpital. Dit un bonjour sans écho à une voisine sur le trottoir (toujours aussi aimable la vieille !) et croise un moineau au coin d'un passage perdu. Elle aurait aimé échanger un ou deux mots avec la grosse dame au chien pie ou suivre le petit «voleur» vers de sa course l'aboutissement de mes crocs Elle est infirmière et aux malades souvent, après ses heures de travail, elle apporte le dernier réconfort.

Elle se sent bien ces derniers temps et aurait même, je crois, accepté de parler du temps ou encore du bruit incessant que faisait la voisine du deuxième. Ecouter l'autre s'apitoyer et dire : « Oui ma pauvre dame, je vous plains ». Un partage, même misérable, l'aurait amusée une seconde. Mais en ce monde, peu d'écho à ses sourires se faisait entendre. Pourtant, elle persistait à donner son écoute en échange de paroles futiles, cela la rassurait.

Mais un peu plus fatiguée qu'à l'accoutumée, elle ne s'attarda pas ce matin au bas de son bel immeuble.

Zoom sur ses pas.

Les idées dans sa tête s'alignent sans cesse sans qu'elle puisse en retenir une seule. Tout va vite, si vite ! Envie de repos, envie d'une autre vie, d'une belle aventure pour un futur avec moins de ratures. Tout va trop vite ! La nouvelle dans sa tête se répète et cela ne forme plus aucune phrase. Envie de le lui annoncer ! Regarder ses yeux comme cela s'envoler loin d'ici. Envie d'un ailleurs, envie de ce voyage avec lui. Envie qu'il sache qu'elle porte leur enfant. Elle passe devant sa boîte aux lettres ; elle avait presque renoncé à l'ouvrir : inutile d'espérer autre chose que pub et factures dans ce jour sans blessure ! Mais l'enveloppe était là, cachée sous le tas, invisible à ses yeux.

Contre champ.

La vieille dame à tête de sorcière accompagnée de son Kiki lui parla enfin :

- Ah ! Vous êtes là !

Surprise de ne plus être invisible, elle renouvela son :

- Bonsoir !

- Oui, bonsoir ! VOUS DIREZ A VOTRE DRÔLE D'AMI QUE J'SUIS PAS VOT' CONCIERGE !

- J'entends bien.

- Et que votre courrier ne doit pas atterrir chez moi parce que...

La jeune femme était moite de toute l'agressivité de ce genre de gens oppressants qui perdurait depuis des temps. Elle était fatiguée de sa démarche aimable au milieu des dents de toutes ces personnes. Elle écoutait, ravalant ses cris, le vieux laideron déblatérer ses allusions :

- J'ai même dû lui signer un reçu et ça ! J'aime pas beaucoup ça ! PAS Beaucoup ça...

Elle aurait aimé lui dire à voix forte : « Merde la vielle, tu m'Emmerd... donne-moi enfin ce qu'il t'a laissé ! ». Mais sa bonne éducation lui interdisait tout excès de langage. Alors, sagement, elle patienta. Aurait aimé un : « Vous allez bien ? », une direction, un chemin. Et puis au bout d'un temps incertain, deux minutes je crois, elle l'interrompit d'un doigt sur sa douce bouche :

- Merci. Je peux, s'il vous plaît Madame Ermesse, enfin savoir où est sa lettre ?

- Que... ! Mais ! Elle est dans votre boîte ! Croyez pt'êtré que j'suis une voleuse et que...

Que de que dans la bouche de la vieille femme !!

N'entendant plus les bavardages de la maîtresse de kiki, elle se dirigea vers son casier rectangulaire à la quête du pli.

Contre Champs.

Au toucher, du bout des doigts, elle distingua de suite la texture du papier qu'il utilisait. Faisant le tri, elle jeta dans la gueule de la corbeille gourmande papier glacé et papier grisé devant la surprise de sa voisine. La couverture de l'écrit écrit entre les mains, elle n'eut plus aucun doute sur l'identité de l'expéditeur. Elle le reconnut. Pas à l'écriture sur le devant, non ! A son style.

A la façon d'écrire son nom. Il était étrange mon maître. Il avait le don de tout compliquer et de ne rien faire comme les autres. Mais elle aimait sa fantaisie.

Il la nommait « Elle ».

Poursuite.

Les sacs au bout des mains, les marches quatre à quatre, elle monte l'escalier. Elle souffle. La lettre entre les dents, quatre à cinq les marches dans l'escalier, sa poitrine gonflée qui valse en rythme sous son chandail, elle faillit le «trébuchement», lâche les sacs et rattrape ses mains sur son ventre. La bouteille de lait sur le plancher se casse. Hum ! Je salive.

Elle rentre chez elle.

Elle sait, sans se le dire, derrière la porte de l'enveloppe, il sera là. Il y aura la saveur de l'inattendu.

Elle cherche la clé.

« Pas dans cette poche, pas dans l'autre non plus, ni ici et encore moins là, cherche... »

- Eh ! Vous croyez qu'ça m'amuse d'vous rapporter vos clés ? J'suis pas St Pierre. Vous finirez par perdre vot'tête ma pauvre fille à courir. Et c'est quoi tout ce bordel dans l'escalier ?

Elle l'interrompt d'un «Merci !», cette fois sincère, et saisit le trousseau. La vieille dame et son chien redescendirent et se perdirent dans un dialogue insonore entre le peu d'écho d'un décor gris et le sordide de la solitude. Elle, Thérèse, aurait peut-être aimé qu'on lui dise : « Allez, entrez l'ancienne et installez-vous. Un p'tit café ? » Puis « dites moi ce qui ne va pas, votre passé, votre histoire et tout le tralala... ».

- Allez kiki, rentrons ! ...route...ne veux...cette...petite... puis...rien...blanc...et puis...dégage satanée bête...me faut nettoyer...peut-être...en fin...et plus rien. ETC.

Plan fixe.

Barillet qui clique, la clé fait son tour dans la serrure, la porte s'ouvre, elle la retient une seconde, j'entre abandonnant le lait, puis la referme bruyamment. Elle se débarrasse du superflu et pose la lettre, bien en vue, sur le haut de son PC dépassé et se cale sur le canapé. L'objet trône, accoudé à un bibelot étrange et idiot oublié là (c'est la sculpture d'un ange, tout de noir, du bronze je crois, avec une épée, ou un bâton d'encens dans une main). Elle est assise et tente de deviner son contenu.

Zoom sur ses yeux.

Elle imagine les traits fins de son visage, ses souffles lors de leurs étreintes, ses râles qui lui parlent tout bas, l'endroit du dernier rendez-vous. Elle revit mentalement les rôles qu'il aime à lui faire jouer. Au loin, elle ressent déjà la chaleur du feu de ses jeux avec le trouble. Elle aimerait déjà être avec lui dans ce lieu qui tourne et l'enroule .

Plan de face.

Elle est «dessous genoux sur dessus genoux » ; sa jupe droite étriquée remontée jusqu'en haut de ses cuisses laisse paraître la couleur de l'étoffe de sa culotte blanche entre l'écartement de ses jambes qu'elle vient juste de décroiser. Elle est sereine de l'instant futur, de son imagination qui chemine librement vers les pensées de son aimé. Sur le feutre de sa peau, la bretelle de dentelle se fait la belle. D'un geste sûr, elle remonte sa jupe de tissu et écarte ses jambes pour prendre son aise.

- Avec lui, c'est simple. Toujours la même manière de procéder. Le chat que je croise, ici ou là, un quidam à son insu porteur d'une lettre et en fin le rendez-vous, dit-elle à voix haute.

Contre-plongée sur son image en reflet dans l'écran de son PC. Rapidement, elle se trouve con, là, comme cela ses mains sur son ventre ! « ...Merde ! T'es plus une gamine. Bouge ! Ouvre ! Et tu verras... »

Debout au milieu de son salon, elle incise d'un mouvement lent et franc le pli de l'enveloppe du revers de l'objet tranchant délogé de la main du chérubin et allume les parfums sur le bout du bâton d'encens un peu plus loin. Sa jupe sur le canapé se trouve désormais toute froissée. Du bout d'un doigt humide, elle cherche en elle le contenu. Elle fut en premier lieu déçue de constater que cette fois l'écriture n'était pas manuscrite : « Times New Roman format 10 ». Elle qui s'était habituée aux déliés de ses traits droits et aux marques de ses doigts sur le blanc ! La composition lui sembla cette fois propre, presque cliniquement morte. Pas une seule couleur. Lui qui habituellement faisait des dessins d'enfants peints ! Cette fois rien ! Juste un titre comme un adieu au bas d'une page blanche :

« Fin ».

Frustrée, elle songe. Elle ne s'attendait pas à ça. Des coups timides tintent à sa porte. Elle souffle encore.

« ReMerde !! Manquait plus que ça... »

Elle regarde par l'œil de bœuf et voit un gamin filiforme avec le revers de sa main face à sa tête énorme. A dû se tromper de chapitre, pense-t-elle. Et puis quel écho donner à une quelconque demande alors qu'elle palpe l'existence du vide entre ses mains ? Elle fait le silence et se donne la mauvaise conscience d'une réponse fausse pour se rassurer.

« Désolée, je ne suis plus là ».

D'un geste lent, elle remet de l'ordre dans sa tenue, va à la cuisine pour s'éloigner de la porte. Le gamin poli n'insiste pas et va vendre ses calendriers un peu plus loin. Elle se passe un peu d'eau sur le visage pour reprendre son calme. Entre les glissements fluides du liquide glacé transparent, elle pense qu'elle a du mal comprendre. Pourtant, le souvenir du mot lui semble encore bien sans appel.

- Fin ! Fin ! Fin ! Répète-t-elle sans cesse.

Qu'est-ce qui lui prend ? Elle l'aimait. La forme imparfaite du verbe « aimer » ainsi conjugué lui fait prendre conscience du poids écrasant du passé. Toute son histoire en quelques secondes s'efface. La chaleur de ses mains sur les siennes, son parfum féminin qu'il porte fièrement, ses petits sourires complices au milieu des autres, elle seule savait les décoder, il le lui avait appris, leurs longues conversations après l'amour, ses fins retranchements quand par maladresse elle le touche et le blesse, ses « je t'aime » dans ses yeux. Ils disaient : « Je t'aime, je t'aime je t'aime ». Ses yeux mal appris ne savaient dire que cela. Avec lui, elle avait partagé un beau moment de sa vie. Elle songe à ses longs silences. Elle relève son visage et se regarde dans la glace.

- Miroir joli miroir, dis-moi qu'il m'aime encore.

Et prend conscience devant l'absence d'écho de sa voix sur la surface plane de la réalité buée que « Blanche Neige » est définitivement morte. Mentalement, elle se laisse aller à un succinct souvenir de son image juste

pour se faire un peu plus de mal. Un portrait fin et sans grande précision, se jure-t-elle, la lumière lui faisant cruellement défaut. Ismérie repense à ses cheveux en bataille contre tout esthétisme ce qui avait le don de le rendre craquant, à son regard d'enfant perdu sur une vision contrastant fortement avec ses idées de grand. Il avait dans son cœur, juste de temps en temps, encore quelques fœtus d'éclat tombant de la surface de la réalité et traçant dans leur chute des rais d'un jaune brillant, et des battements profonds juste pour elle. Un clair-obscur entre réalité et rêve. Elle regarde sa montre, sa voix lui revient en écho : « Pas pour savoir l'heure, mon amour, je sais qu'il est l'heure ! ». Puis elle repart vers le salon sans l'atteindre. Repliée sur elle-même, elle cherche le pourquoi de son geste. Qu'a-t-elle fait ? Que n'a-t-elle pas fait ? Qu'a-t-elle dit ou pas avoué ? Le parquet agressant ses genoux, elle aimerait prier mais s'aperçoit qu'elle ne connaît aucune plainte appropriée. Elle se relève et saisit sa veste, l'enfile. Elle a froid en plein milieu de juillet. Se mire encore une fois sur le lisse froid de l'entrée pour voir si toutes les apparences se trouvent bien à leur place et me voit vauté sur son canapé ; repousse à plus tard l'idée de me retrouver et se place face à son PC. Une seconde elle laisse encore sa voix se perdre en elle : « Il n'y a qu'Elle qui nous séparera... »

D'un mouvement rapide de la souris, elle met son écran en lumière. Ce qui a pour effet de m'exciter. Je me redresse et m'étire. L'écran se glace, le portrait de mon maître en fond se place, d'une touche elle fait apparaître l'entrée de son serveur, clic, les bips, les signes s'affichent, la belle autoroute se met en route.

Le silence.

Escape. F4. CtrlC. Envoyer. Le silence.

Double clic dans la barre de tâche, ses archives se placent.

Ses doigts tapent un code ; « ;-). » Entr. Numérotation automatique qui fait des crisses. Connexion au réseau. Demande d'accès acceptée. Vérif...ETC.

Claquement de son «zippo», s'allume une autre cigarette. Elle regarde tendrement son briquet. Il le lui a offert hier. Une petite voix lui dicte qu'elle ne devrait pas faire cela : « Pense donc au bébé ! ». Elle caresse le lisse du présent, se demande où il est à présent. Elle souffle la fumée par le nez sur l'écran et l'écrase un peu plus loin, fait un tour sur leur salon pour voir s'il ne traîne pas par-là :

Salon privé

DUCON : « salut ! »

- serez plus et n'aurez jamais été d'ailleurs ! Vous resurgirez par hasard pas plus qu'un fantôme aux détours des rêves des autres, c'est tout.
- Beau programme en perspective. Pourtant, si je ne m'abuse, d'autres sont passés avant moi, et d'après leurs dires ou leurs traces en sont bien revenus.
 - Il est vrai, je vous l'accorde. J'ai par le passé manqué de vigilance, et j'avoue même avoir fermé quelquefois les yeux sur certains d'entre vous qui disaient au sortir du rêve vouloir rester muets. Mais c'est plus fort que vous ! Vous ne savez pas garder votre langue. Et cela m'a valu réprimandes et blâmes. J'ai même été menacé d'exil en votre pays ! Imaginez.
 - Je peux être très discret vous savez, et même ne verrez vous peut-être pas mon intrusion si un instant vous fermez les yeux.
 - Si je ne la vois pas, tant mieux pour vous, vous aurez réussi votre évasion. Mais ne comptez pas sur moi pour fermer ne serait-ce qu'un seul œil. Je veille, mon simple ami ! Je veille ! Allez plutôt dire cela à d'autres. Mais je vous préviens encore une fois : si je vous aperçois conscient ici...vous connaissez la sanction. Aller, un bon conseil ! Retournez de là où vous venez. Je dois vous laisser, j'ai du travail. Votre réalité emprunte en ce moment trop souvent les abords du rêve et je dois clarifier la limite qui doit rester nette et précise entre votre monde et le nôtre.
 - Où est la limite ?
 - Tout autour de vous, mon ami ! L'arène. Et votre habit blanc en son centre porte une tâche rouge. L'ignorez-vous ?
 - Un dernier renseignement, s'il vous plaît. Y-a-t-il au-delà d'ici un village particulier avec des gens dedans ?
 - Ici, il y a tout ce que vous pouvez imaginer mon ami. Alors, il y a sûrement ce que vous cherchez si toutefois vous y croyez assez. Mais je me permets d'insister encore une fois et vous le répète, prenez le chemin certain du retour, c'est garanti sans détour.

Faute d'avoir réussi du premier coup, j'y retournerai journallement, tentant parfois d'engager une jambe ou une main, mais les dires du garde étaient vrais : mes traits s'effaçaient doucement entamant d'ici mon existence. A chaque excursion, je rencontrais le garde, je lui donnais des nouvelles de notre monde avec ses travers, ses excès et aussi ses merveilles. Lui ne disait pas grand chose, toujours entre le va et vient de ses mâchoires, le même discours pré mâché : « Je vous vois toujours mon ami ! Méfiez-vous de ne pas aller trop loin... » J'entrepris alors de longues conversations pour tenter de noyer sa compréhension dans mon trouble, mais le gardien habile jamais ne s'endormait sur mes songes. Et puis je

lui demandais de me conter ses rêves... Quand je l'ai laissé couché sur l'herbe, les yeux mirant l'infini du ciel, il me racontait toi... et moi chemin faisant toujours.

Je te parlais :

Ismérie,

Je fais une pause près d'une rive entre mauve et rose pour te toucher des nuances des choses. Souvent, j'aime ainsi à te retrouver, parce que j'aime t'écrire quand tu n'es pas là. Dans mon intime présent, le futur effleurement de tes yeux passés sur mes pensées me rend heureux. Toujours tu dis : «tu es étrange». J'avoue, je suis si simple. Mais ma voix parfois à travers mes doigts outrepassa les lois et te caresse. Elle se donne et existe, inutile de te préciser que j'aime cela. Des sons pour faire deviner le contour de l'apparence. Il ne me reste plus que cela. Je dérive et m'efface, douces traces de tes yeux à ma bouche pour dire l'inutile de ton absence. En chemin pense à toi, vais de l'avant et t'embrasse tendrement.

Ton ... »

Clic sur «l'X » en haut du dossier, Ismérie referme le fichier. Elle n'est pas plus avancée avec cela, toujours ses drôles de dialogues dont il raffole. Elle se lève et se retrouve près de moi sur le canapé. Elle feint de vouloir me toucher. Peut-être une petite caresse ? Et se ravise. D'un bond je décampe ! Décidée à ne pas accepter cela comme une cloche, elle se retrouve dans l'escalier. Elle calque ses pas sur les miens vers le souvenir de la vieille Thérèse. Au passage, elle surprend le bambin en culotte courte, l'oreille collée sur la porte de la voisine du deuxième. Elle aussi perçoit les bruits émanant de l'appartement, sorte de râle de ceux qui semblent avoir trouvé...

Elle est essoufflée.

Plus bas, elle reprend ses esprits avant d'agir. Elle a envie de toute sa chemise comme d'un mouchoir et puis ses bras, les siens et pas ceux d'un autre d'ailleurs se surprend-elle à désirer.

Elle toque à la porte de dame Ermesse.

Pas de réponse.

Elle frappe de nouveau.

Elle sent en elle la colère qui monte.

D'un poing, elle réitère sa demande.

Pas plus d'écho.

Le kiki sautant sur ses jambes la ramène à la réalité du palier poli :

- Vous étiez là ?
- OUI ! Vous croyiez p'tête... ? Quoi ? Que je suis sourde ou que je dormais ? »
- Qu'a-t-il dit ?
- Qui ça ? Votre drôle d'ami ?

Elle acquiesce attendant la suite du dialogue suspendu aux lèvres de Thérèse qui reste muette ! A dû encore oublier sa réplique.

- Drôle d'ami que vous avez là ma pauvre fille. Il n'est pas gros et ses yeux ! Vous avez vu ses yeux ! Ils sont d'un...

Ne la laissant pas finir :

« Qu'est ce qu'il t'a dit, vieille emmerdeuse, tu vas parler enfin ! » songe-t-elle puis se ravise aussitôt :

- S'il vous plaît.

- Je ne sais pas si je peux vraiment vous le répéter, vous comprenez ça s'fait pas, un secret c'est sacré mon enfant.

Prendre le chien de dame Ermesse en otage aurait pu être la meilleure des solutions, mais elle adopte le silence en signe de soumission.

L'autre manipulatrice :

- Je vous taquine, il n'a rien avoué. Moi j'aurais aimé entendre sa voix. Mais rien ! Voir si elle était aussi profonde que son regard. Juste il m'a donné, c'est pas un type pour vous, votre lettre. J'ai repéré son manège avec la fille du deuxième, vous savez, belle enfant, c'est l'illusion qu'il a au fond des yeux, vous devriez vous méfier de ce type.

Tuer la vieille Thérèse aurait pu être une solution acceptable. Mais digne, elle préféra ravalier ses sanglots et sentit un premier coup au fond d'elle.

- Ça ne va pas ? Vous êtes toute pâle ma jolie...Allez. Venez ! Entrez donc, on va en parler, prendre une petite tisane et chercher une solution à tout cela... »

Chapitre quatre L'oracle

- Un, deux ou trois sucres ? Non ? Vous êtes sûre ? Vraiment pas ? Allez ma p'tite, qu'est-ce qui ne va pas ? Je vois bien que ça ne va pas bien en ce moment. Faut pas croire, elle observe la vieille Thérèse sous ses airs de ne pas avoir l'air. D'ailleurs, je n'ai plus que cela à faire. Justement à ce sujet, vous savez, la femme du boulanger, Mme Machefer !? Mais si, la boulangère du coin de la rue Précaire, y a toujours Ulysse devant ! Non ? Vraiment vous ne voyez pas ? Ulysse, un grand noir, pas l'air commode avec une tâche blanche sur son front, mais si, il est gentil, tout mignon, donne sa patte sans qu'on lui demande ! Mais mon kiki, il ne l'aime pas beaucoup, sa couleur certainement. Bon bref passons, et ben, Mme Machefer, je l'avais bien vu depuis un moment qu'elle avait une drôle de tête et pis elle se trompait tout le temps quand elle me rendait la monnaie, je croyais même qu'elle voulait me voler, pensez donc je recompte toujours, je leur fais pas confiance à ces gens là. C'est comme ma belle sœur, elle tient une épicerie rue des épines, et ben une fois elle m'a avoué... Vous êtes sûre de pas vouloir de sucre ça vous ferait du bien ? Vous pourriez même faire un p'tit canard, j'ai même d'la menthe, c'est vrai ça ! Ca vous donnera un coup de fouet. Non ? Vraiment ? Bon j'insiste pas. Et du miel vous préférez peut-être du miel ? Non ? Allons ! Allons kiki c'est pas pour toi, regardez-le comme il est tout mignon quand il fait le beau, mais oui mon kiki t'es joli, ben oui kiki, montre à la demoiselle comme tu tournes quand t'es debout. Aller c'est bien, va coucher maintenant sale clébard. J'en étais où ? Ah oui Irène, la femme à mon frère, quelle mégère celle-la, si vous l'entendiez parler de ses clients, mais bon, faut pas médire ça fait méditer, poursuivons simplement, elle se paie chaque année une soirée au moulin avec les erreurs de caisse en sa faveur, ah le Moulin ! Vous connaissez le moulin ? J'y étais meneuse de revue fin des années cinquante, c'est là que j'ai rencontré mon homme, il était beau si vous aviez vu comment il portait le vêtement, comme un gant. Je ne vous parle pas des chiffons comme aujourd'hui, non ! Non ! Que nenni, à cette époque on savait porter la mode, costumes de lins de « plastique » ou de satin. C'était un prince mon Jules, pas celui qu'on rencontre dans les romans, non un homme qu'on croise qu'une seule fois dans sa vie et que l'on ne laisse pas échapper. Il avait de la

lumière dans ses yeux, un peu comme votre drôle d'ami, si si de la lumière, ne soyez pas sceptique, je peux vous en parler en connaissance de cause de cette flamme, je suis sérieuse. Quand il est parti...Je l'ai vu disparaître comme je vous vois, ses pupilles se sont éteintes et la lumière s'est envolée avec, mes rêves aussi. Vous savez petite, je peux vous appeler petite, vous pourriez être ma petite fille, bref, c'est souvent l'absence qui fait percevoir le savoir, quand il est malheureusement trop tard... Mais je vous embête avec mes histoires, ne dites pas non, je vois bien, vous vous dites que je parle trop, mais je n'ai plus souvent l'occasion de bavarder avec la jeunesse, vous me regardez et voyez une vieille femme flétrie et aigrie face à vous. Mais je n'ai pas toujours été ainsi, j'étais comme vous, je ne vous en veux pas, je croyais moi aussi que les vieux étaient nés ainsi, mais au-delà des apparences, c'est toujours un cœur de jeune fille qui vit en moi. Oh bien sûr, l'usure l'a quelque peu endolori mais pourtant il faudrait peu de choses pour qu'à nouveau il batte comme au premier temps, juste trente ou quarante ans de moins. Vous souriez enfin, bien ! Continuons, alors où est le problème, j'suis sûre qu'il sait plus ce qu'il veut votre bonhomme, me semble être un peu perdu et alors c'est peut-être pas le bon moment de le laisser se perdre plus avant, sont tous les mêmes sous leurs airs de sûreté ils cachent bien souvent une grande émotion ! Allez allez, buvez votre tilleul, le tilleul ça aide à calmer les angoisses et la mauvaise humeur, c'est plein de vertus sincères. Pas si vite ma p'tite, mettez vos deux mains autour de la tasse, elle n'est plus très chaude et sentez son parfum grandir dans le tiède de votre peau et puis fermez les yeux et puis ne pensez plus à rien. Et écoutez juste ma voix, juste ma voix, laissez la vous guider, juste ma voix.

Nous sommes mi du mois de juin, une fin d'après midi calme et tranquille, le soleil à été généreux avec ce jour et le soir annonce le tiède salubre de la nuit, à quelques mètres il y a l'arbre d'où viennent ces effluves délicates, il est mi-vert tendre mi-jaune pâle, pas un jaune criard ! Non, un jaune doux et paille qui annonce juste le prémisse des moissons de l'autre saison loin des moussons. Aux pieds de l'arbre, sur le cru de l'herbage, il y a là un drap blanc à l'odeur de propre qu'on a pris la peine d'étendre, mais il ne sèche pas, non, il attend la récolte et à chacun de ses coins il y a des pierres sans forme régulière juste d'un poids certain pour ne pas permettre au vent turbulent de l'envoler comme une voile. Je vous parlerais bien de l'irrégularité des pierres et sur chacune de leurs facettes vous conteras un voyage, mais, là n'est pas mon propos pour l'instant nous y reviendrons tantôt. Savez-vous plutôt pourquoi on récolte ces

fleurs le soir venant ? Eh bien c'est qu'en pleine journée, il faudrait batailler contre une armée d'abeilles, elles aussi pas folles les guêpes, apprécient beaucoup la délicatesse de cette poussière. A cette heure, leur bourdonnement a presque totalement cessé laissant place aux chants des oiseaux rentrant de leur journée de chasse, ils sont nombreux et leur voix généreuse... Ecoutez ! Là ! Au loin, c'est une mésange. Entendez, elle cause à ses rejetons, doit leur dire qu'elle est fatiguée de ses va et viens incessants, de leurs becs aux mouches à miel, mais eux égoïstes, soif de grandir oblige, ne songent pas à sa peine, la vie est ainsi. Il y a aussi à mi-hauteur, assis sur une branche, un homme en tricot de corps, la chaleur du travail donne à sa sueur un éclat luisant et rend ses muscles saillants, il est charmant comme cela cueillant des bouquets gigantesques pour vos futures petites infusions jusqu'à la st Valentin. Tiens il vous a vu le rejoignant, il vous sourit, il ne dit rien mais vous savez ! Il vous l'a appris et lui aussi il sait que vous savez...

- Allez, buvez maintenant, lentement. Bon, c'est cette lettre qui vous met dans cet état ? Je m'en doutais bien. J'aurai jamais dû l'accepter. Kiki, je te l'avais bien dit. C'est ta faute kiki à lui faire la fête comme un taré, j'pouvais plus lui dire non ! Et il vous dit quoi ? Sans indiscretion bien sûr ! Non, ne dites rien, laissez-moi deviner. Qu'il vous aime mais que vous méritez mieux que lui ou encore qu'il n'est pas prêt à s'engager dans une grande histoire, ou encore que vous êtes trop bien pour lui ! Ah ne les écoutez pas ces lâches, ils ne connaissent pas ces choses là, il n'y a que nous les femmes pour percevoir ce qu'ils veulent réellement. Vous savez, on ne la fait pas à la vieille Thérèse, il vous aime encore votre bonhomme, mais l'amour parfois fait mal quand grandissant il vous dépasse, nos cœurs à nous ont l'espace suffisant pour le laisser s'épanouir sans nous détruire. Mais ! chez ces messieurs, cela est tout autre, belle enfant, il y a conflit, destruction et reconstruction, vous suffit juste de lui apprendre, j'avoue qu'avec celui-ci vous risquez d'avoir un peu plus de mal qu'avec un autre, il me semble prisonnier de quelque chose, avant de l'emmener voler avec vous mon ange, je peux vous appeler mon ange, c'est si beau les anges ? Merci, eh bien va falloir déjà lui tendre la clé de votre cœur. Mais faut pas pleurer comme ça ma p'tite ! Allons, allons ! Ça arrive à tout le monde ! Il y a autre chose que vous me cachez, c'est plus grave que je l'imagine alors. Ah ! ces bonhommes, Donnez-moi quarante ans de moins et tout de suite je repars leur apprendre à aimer à ses ch..., tiens encore ce chat sur le perron,

Je regardai la vieille femme au plus profond de ses yeux et d'un revers de patte je remettais de l'ordre dans mes moustaches. Plaisir simple de la toilette pour paraître presque sans trace.

- ...J'en étais où moi ? Ah oui le Moulin ! Si vous m'aviez vue les seins nus, si si je vous assure, tous les hommes étaient à mes pieds, et ces robes que je portais, des écrins de soie. Quoi ? Combien de mois ? Ah ! je vois, je vois...Je vois, donnez trois chiffres ou nombres entre «1 et 22 » vite et puis mettez vos mains dans les miennes. Votre homme avance difficilement dans une sorte de labyrinthe, je peux le dire sans dédire. Le 13 ! Ses bras sont écartés, il est sur un fil entre renoncement et acceptation, en regardant de plus près c'est un chemin, le sol c'est paille et éclat de caillasse, il trébuche sans cesse et pourtant se relève. Je peux encore dire sans mentir qu'il vous aime, oh Dieu ! Son amour pour vous est presque affolant, faudra ma p'tite ne pas vous tromper, surtout ne pas vous tromper, il va vous accompagner jusqu'au plus haut de votre destinée. Le dix ! Et le vingt et un. Je vois un village tout la haut qui se devine, du clocher je perçois déjà l'écho des cloches, lui n'en tient pas compte, plus le temps de se soucier des sons déplacés dans son dos, il conte en murmure et susurre des rires sorte de censure. Je ne peux tout dire. C'est sûr mon ange, je peux toujours vous appeler ainsi petite, il sait où il va. Non c'est sûr, vous ne revoulez pas de ma p'tite tisane ? Allez Youki, laissez-nous un peu cela devient sérieux, c'est sûr, plus de mon breuvage ? Dommage, excusez-moi si je poursuis et arrêtez-moi si je divague. Ah ! oui, je ne vous ai pas dit, après la danse, l'âge arrivant, j'ai dû trouver un autre numéro pour rester sous les feux de la rampe, c'est mon Jules qui m'avait dit que j'avais ce don, car c'est bien un don, ne riez pas je suis sérieuse. Vous savez mon nom de scène, peut-être même avez-vous déjà entendu parlé de moi ? La Grande Clorae ! Non jamais entendu parler ? Ah ! les choses se perdent, pourtant j'ai rencontré du beau monde, si vous saviez, mais là je ne peux pas vous en dire plus, vous seriez surprise d'apprendre...Il passe devant une première maison, c'est celle de l'ermite, il regarde le nom sur la boîte, celle aux lettres et puis la laisse car il sait que d'un simple mot il aurait débaptisé le locataire de ce lieu idiot, il veut mieux. Tiens j'aperçois des gens tout là-bas, il y a de l'animation à l'entrée de cette bourgade. Des gosses le voyant arriver fuient devant l'avance de ses pas. Pas surprenant, il vient de nulle part, sa démarche est claire et il me demande d'emprunter ma voix...Je ne sais pas si je dois... Je dois !

« C'est libre de toi que je dois retrouver l'endroit, reprendre là-bas ce à quoi un jour j'ai renoncé à partager... »

- Elle a le cancer !
- Qui ? Que ? Quoi ? Enfin vous voulez dire quoi ?
- Ben Mme Machefer, vous savez bien la boulangère, c'est le cancer du sein qu'elle a. Oh ! elle est brave, elle tient toujours la caisse malgré sa chimiothérapie, mais je vois bien qu'elle ne va pas beaucoup mieux. Quelle saloperie cette maladie. Hein !

Elle me voyait sur le rebord de sa fenêtre et ma présence l'encourageait à se montrer agréable à l'égard de cette jeune femme. Cette Thérèse, sous ces airs, m'était bien sympathique. En douce de son kiki qui lui ne m'appréciait guère, je l'accorde, elle me caressait et quelquefois me laissait même des croquettes devant sa porte. Pas plus de deux ou trois, certes les restes du toutou mais pour qui a connu la faim c'était déjà bien.

- Je pourrais avoir un mouchoir ?
- Non mais y a pas idée de pleurer pour un bonhomme ! Rien ne vaut d'être seule. Moi, je suis indépendante, plus besoin d'homme à la maison, mon kiki me tient compagnie bien mieux ! J'ai plus envie de faire la boniche, à manger, repasser ses caleçons et pis quoi encore ! Hein, mon kiki ! On n'est pas bien comme ça tous les deux ? Bon mon Ange, dis-moi ce que tu veux et je m'occupe du reste. Voilà maintenant vous me faites pleurer aussi...
- Je ne sais plus, je ne sais plus où j'en suis...
- Ah ! c'est bien les femmes ça mon kiki. Elles cherchent l'exception et quand elles la rencontrent, elles se morfondent en voulant se l'expliquer. Faut pas en faire cas, ma p'tite, soit plus simple. Mais regarde dans quel état il te met ! Thérèse va s'occuper de toi mon ange ! Mais dites-moi ! Vous n'êtes pas malade au moins ?

Chapitre Cinq Face à face

15h00

Les heures qui suivirent ne furent évidemment plus jamais les mêmes. Mon esprit semblait m'échapper, il partait dans de grandes pensées. Je voyais, Ismérie, ton sourire, il volait, flirtant dans les champs de ma vision, dissipant sur son passage toutes les dernières barrières d'un passage. Sur les fleurs de ma raison, il se posait et s'épanouissait pour plus d'une saison. Tout cela n'avait aucun sens. J'avais un mal de chien à garder plus de quelques minutes les deux pieds sur terre. Qui avait-il derrière cette porte ? Des réponses se dessinaient. Elles venaient et disparaissaient aussi vite entraînant derrière elles des gerbes d'autres questions. Je n'étais tout simplement plus à ma tâche. D'ailleurs, Jason, mécontent de me voir revenu là, entre le cliquetis des verres, les voix des clients et cette guêpe volante et m'agaçant, me le fit remarquer nombre de fois :

- Eh ! Vieux t'es où ?

Le sachant porté sur la chose, je lui répondais par dépit que j'étais sur la lune en compagnie d'une Muse me faisant de bons massages et que d'ailleurs elle lui passait le bonjour ! Jason partait dans de plus amples délires voulant savoir la taille de sa poitrine et la couleur de son string. L'ambiance bon enfant effaçait le trouble que mon absence aurait pu susciter en d'autres occasions. Moi, je ne trouvais presque plus d'intérêt aux chiffres et à leurs résultats prévisibles. Je mettais cette petite baisse de régime sur le compte de ma découverte. Je n'y prêtais pas trop d'intérêt. Cela passerait bien avec le temps. Et je crus d'ailleurs avoir adopté la bonne démarche, car les minutes défilant, ma déraison se dissipait peu à peu. Le mystère s'effaçait doucement et reprenait une place somme toute assez normale : « L'oubli ».

- Garçon ! La même chose ! me criait le chauve du fond accoudé, accompagné d'une jeune femme. Mignonne au demeurant...

- J'arrive, répondais-je machinalement.

Versant le «sky» dans le verre rose bonbon, je me surprénais regardant le bleu du ciel au-dessus de mon jardin tout vert. Les idées s'associaient et se confondaient sans former quelque chose de cohérent. Un souvenir peu à peu surgissait. Je me savais enfant et percevais près de moi un homme sans trait apparent. Dans le flou, je le voyais à genoux, menton accoudé dans le creux de sa main. Il me parlait. Je ne comprenais pas ses mots. Et puis je songeais aussi qu'il fallait planter une bonne fois pour toute cet

arbre ! Pas envie que le trou devienne par la suite sa tombe. Et encore et encore, toi, tu te baladais dans mes pensées. Je posais des baisers sans fin sur l'arrondi de tes épaules. C'est vrai, des femmes, je te l'avoue, j'en avais connu tant par le passé. Mais devant toi, j'étais simplement désarmé. Ma réalité m'échappait et cela m'agaçait de ne plus tout maîtriser, le clash en fond se devinait aisément perturbant, autant que cet insecte idiot qui par intermittence se posait sur la sueur de mon front.

- Merci, m'adressa la jeune fille avec un léger sourire coquin. Le type devait être son père, certainement.

Peu à peu, je reprenais mon inutilité dans la société. Je n'étais pas un de ces grands découvreurs, n'avais pas non plus fait de grandes inventions, ma vie n'était pas faite comme eux de rebondissements surprenants ; juste d'un certain aboutissement.

- Ça fait dix euros, s'il vous plaît !

Les affaires avant tout ! Le bruit du tiroir caisse, la monnaie qui clique, les paroles des convives qui se brisent sur mes sourires sans soucis, ambiance calme d'un début d'après midi, les basses des enceintes crachaient en sourdine un « 2Pac », un « Dog » en écho ! Dans ce rythme lent, je laissais mon âme vagabonde prendre librement son envol, je voyais images et paysages se placer, les visages peu à peu s'effaçaient et toujours toi sur les plages de mon âme qui m'invitait à m'évader.

Je me rappelle son entrée dans le bar. Devait être environ quinze heures trente, période habituellement calme. Je roupillais sur un coin du zinc subissant les éternelles remontrances de Jason :

- « Dégage ! Sale bête ! ».

Il ne m'aimait pas beaucoup mais je ne lui en voulais pas. C'était doublement réciproque ! Ses coups répétés nourrissaient ma vengeance grandissante. Je partis rejoindre mon maître ; il s'était éclipsé de la salle de travail en direction de la pièce de repos. Il était revenu, tête basse, plongé sur ses commandes, passant coup de tel à tel ou tel fournisseur en quémande de produits d'exception pour dans la foulée rappeler ses clients. Il était devenu pour eux une sorte de magicien cherchant toujours à les surprendre : liqueur jaune de fruit vert au goût exotique de la passion, force des alcools transparents à l'apparence légère de l'eau de source. Mon maître savait savamment les accrocher à son savoir fluide et liquide... Présentement, il tentait de faire patienter quelques accros encore un jour ou deux avant qu'ils n'aillent chercher ailleurs l'exceptionnel.

C'est Jason qui vint le premier exciter ses pensées :

- Mate un peu la «foufoune » au comptoir ! Exprima-t-il avec entrain.

Je vous l'accorde ! Il était très porté sur la chose et trouvant de l'écho dans les sourires complices de mon maître, il excellait dans le vocabulaire imagé. Parfois même, il alliait le geste au verbe, simulant des coïts

virtuels avec l'air pour bien lui faire ressentir l'importance de son discours. Toujours le même d'ailleurs, «vais et viens et ne retiens jamais rien ». Après un premier rire faussement étouffé, Pierre regarda son moniteur de contrôle suspendu au plafond. Un système vidéo, à leur demande, avait été installé par la direction pour une plus grande sécurité. Ils ne s'en servaient pas exactement dans cet unique but. Ils commentaient la plupart du temps les actrices, qui à leur insu, alimentaient les films nocturnes de leurs fantasmes.

Ne connaissant pas Ismérie, Jason poursuivit et exclama toute sa joie de la voir ici juste pour lui, en tout cas le croyait-il :

- « Putain ! Elle est bonne la garce ! Regarde ses hanches et son cul, je suis sûr que c'est une s... Et qu'elle s... »

Souvent, Pierre ne le laissait pas terminer ses phrases. Il était, même si fréquemment il n'en tenait pas compte, le cadre dans cette société. Et sa moralité devait, en apparence, être respectable.

Il répondit à M. Jason Blanchard, en effet, la jeune fille déjà de dos était comme il faut, mais il avait du boulot et lui aussi devait se charger d'aller faire ce pourquoi il était rémunéré et d'arrêter d'être sot ! Jason ne prit pas rigueur de sa froideur inhabituelle et de son vocabulaire châtié. Gaiement, Jason ressortit de la salle de repos pour retrouver celle qui, avec sa seule apparence, lui faisait entrevoir une suite plaisante dans sa vie de perpétuelle conquête. Machinalement, Pierre remit son front face aux dossiers sous ses mains, mais ses yeux, instinctivement, suivirent de nouveau le chemin du petit écran noir et blanc où à l'envers Ismérie logeait pour un instant et d'un revers de main il chassa à nouveau la mouche inconsciente revenue l'agacer.

Oh ! C'est vrai qu'elle était belle ! Pourtant, je ne vous dirais pas que ses jambes étaient longues à ne plus en finir et que j'aimais à y frotter plus que souvent mon flanc, même si elles l'étaient réellement, que le chemisier qu'elle portait semblait être presque transparent et que je n'envisageais aucun tissu sur le velours de ses seins. Ses cheveux étaient détachés envisageant déjà l'absence de toute retenue. Et d'un noir, noir ! Mais, je mets là un terme volontaire à une futile description ne voulant pas tomber dans les clichés épuisés et épurés de l'esthétisme et puis le goût qui est le mien n'est pas forcément le vôtre. Tenez pour exemple : moi j'aime le goût du sang ! Pas vous ? Quand fluide je le libère des veines de mes victimes, il s'écoule et trouvant sa route dessine dans sa partance de fins ruisseaux sur le dos de la terre, je trouve cela beau ! Mais j'insisterais néanmoins une dernière fois sur son apparence car déjà Ismérie placée ainsi correspondait exactement au calque de la beauté qu'il semblait reconnaître.

D'ici, il ne pouvait voir son visage. Mais je fis confiance à l'autre lascar pour son sens de la mise en scène et à sa connaissance des lieux.

- Bonjour !
- Bonjour.
- Je vous sers ?
- Un café.
- Vous l'aimez comment ?

Elle fut surprise par la seconde demande de Jason. Jamais, auparavant, on ne lui avait posé une telle question dans un tel établissement. Juste tout au plus on lui avait demandé si elle habitait encore chez ses parents...Les hommes qu'elle avait croisés jusque là ne se souciaient guère de ses désirs. Il lui rappela un court instant mon maître. Elle enchaîna :

- Fort !
- Je peux vous proposer un africain qui dégage une légère amertume en fin de bouche ou un sud américain qui a su garder toutes les saveurs perdues du soleil de là-bas, la délicatesse comme une caresse de la caféine en plus...

Elle resta sans voix, scotché à ses mots, ajoutant ensuite qu'elle lui faisait confiance. Il ouvra deux sacs, emplissant l'espace d'un doux parfum ambré, plongea ses doigts fins dans le premier. Dans sa manipulation, il laissa à la poudre d'ébène à fusion le soin d'exprimer l'illusion d'une destination, emplit le doseur jusqu'à son bord le presque débord, et de la contenance d'une petite cuillère rase sortie tout droit de l'autre sac, termina l'assemblage. Du revers de sa main, égalisa la surface la rendant définitivement plane de tout sous-entendu, et du coin de l'œil la regarda d'un regard gourmand. Sans conscience, elle se rendit compte qu'elle ne perdait pas une miette de ses gestes. Il enclencha dans un clic mécanique l'objet ainsi placé sous la gueule du percolateur en acier argenté. Il répétait habilement les gestes appris par mon maître. Ce pauvre mime ! Il reprit la conversation :

- Vous aimez Picasso ?

Elle se crut d'un seul coup transportée ailleurs et ne sut énoncer une réponse explicite et sincère. Pourquoi ce type sans grande importance venait à lui parler ici d'un artiste dont elle avait, comme tous, entendu parler mais qui pour elle restait mystérieux et étranger ?

- Je connais peu ses œuvres, pourquoi ?

- Je ne sais pas, comme ça, vous avez dans votre regard une ressemblance avec l'un de ses tableaux.

Elle resta coite ! Il enchaîna :

- « La dame aux pigeons », faut savoir voir au-delà des traits son regard paisible et perdu. Il ressemble étrangement, si vous me le permettez, au vôtre.

Elle s'entendit répondre « merci » sans vraiment comprendre le pourquoi de son approbation. Certainement parce que cet étranger la comparait au plus haut sommet de l'art !?

La tasse chaude près de ses mains se plaça ; elle apprécia les effluves émanant de la coupe en porcelaine.

- Bonne dégustation.

- Merci.

Puis, il se plaça comme je l'avais envisagé sous le regard borgne de la caméra car, désormais Ismérie semblait nous regarder. Près de sa bouche, la tasse de café vint se loger. Mon maître m'avait rejoint, s'était assis sur le devant de sa table de travail et me caressait sans perdre une miette de ses gestes. N'ayant pas le son, je devinais un mot accueillant sur ses lèvres : « Délicieux ». Il la regardait béat comme si c'était la première fois. C'est étonnant, mais souvent, quand une personne se trouve par hasard déplacée de son contexte habituel, on a l'impression de la découvrir sous un autre angle, une perception différente de son apparence familière. On se surprend à douter de l'avoir déjà perçue en d'autres occasions et à l'envisager autrement. Le désir de la découverte apparaît et l'on projette à nouveau sa conquête... Pierre hésita à la rejoindre et finit par reposer son séant près de moi. Intérieurement, il entonna ses étranges dialogues : « Putain ! Mais à quoi elle joue avec ce clown ? En plus, elle est sapée comme une reine sortie tout droit d'une nouvelle ! Elle est encore plus belle à l'abri de cet écrin de soie. Cherche quoi ? Peut-être moi ? Non je rêve ! Elle sourit à ses astuces pleines de ficelles. Après tout, elle est libre ! D'ailleurs, je l'aime comme cela sans aucune attache. C'est d'ailleurs moi qui un soir lui ai dévoilé ses ailes. N'était-ce pas pour qu'un autre jour elle ne s'envole... ? »

D'un mouvement rapide, anticipant son mouvement, mon maître saisit au creux de sa main cette idiote mouche qui depuis le début de cette scène jouait dangereusement avec sa patience ! Je piaffais d'impatience. Allait-il lui arracher les ailes et me la tendre pour que je mette en terme à ses souffrances ou au contraire lui écraser simplement la tête... Une dernière fois, bienveillant, mon maître ouvrant l'écartement de sa main, la relâchât...

- Votre collègue n'est pas là ?

Jason délogea ses yeux du bouquin qu'il avait saisi pour parfaire le portrait du garçon cultivé qu'il jouait, le déposa sur le zinc, sur la couverture de l'ouvrage un titre comme une invitation : « Voyage » et répondit :

- Qui ça ? Pierre ?

- Oui, disons Pierre, si vous vous le nommez ainsi.

Percevant son léger ton ironique, il surenchérit :

- Non, il a pris un jour de repos. Des obligations sentimentales à honorer si vous voyez ce que je veux dire...

- Oui, Je vois.

Je jouais avec le capuchon de son stylo quand Jason ouvrit à nouveau la porte de l'arrière salle. Il se dirigea sans un mot, le regard chargé d'ironie, vers son casier non loin de lui. Connaissant le carnet qu'il tenait en main, je compris qu'il avait déjà dû glaner quelques informations. Ismérie devait ce jour vraiment ne pas aller bien, être un peu perdue pour si rapidement se jeter dans les pattes de ce crétin. Mon maître resta silencieux. Je présageais le pire. Mais rien ne se produisit, il ravala sa colère et, comme abattu, semblait déçu ; pour une fois, Jason n'avait pas recours à ses conseils ! L'autre semblait lire dans ses pensées. Et comme pour bien faire entendre que tout espoir était désormais sans aboutissement, il émettait des ronflements alliés à de petits couinements simulant le porc qu'il mimait. Il passa cinq ou six pages entre ses doigts maigres et revint sur l'une d'elles, la quatrième. Je regardais, tantôt l'écran, tantôt celui qui ne m'appréciait pas beaucoup. J'étais vautré sur son gilet oublié là, déposant avec grand soin le surplus de mon pelage... Jason ! Jason ! Jason ! J'aimais par jeu me répéter comme cela son prénom qui rimait avec con ! Hi, hi hi... Non je plaisante je ne sais pas rire, vous le savez bien ! Surtout quand je songe à lui. D'ailleurs ces gloussements futiles sont le propre de l'homme, peut-être parce que vous êtes les seuls à pouvoir les engendrer ? Je vous les laisse sans regret. Je me souviens du soir où il m'a attrapé, coincé entre deux caisses vides des consignes. Je fis dans un premier temps la connaissance de ses pieds et ensuite de ses mains autour de mon cou. De ce jour, je garde un léger craquement dans la gorge m'interdisant encore aujourd'hui tout excès de parole et lui de beaux tatouages sur ses avant-bras ! Jason prit son calepin et se dirigea vers la sortie. Il lui fit un clin d'œil malicieux et demanda à mon maître si son numéro de téléphone l'intéressait. Mon maître ne répondit évidemment pas et fit mine de ne pas avoir saisi les sous-entendus de sa question. Ne pouvant cacher son émotion, il n'eut pas beaucoup de crédit. Puis, à nouveau, Pierre regarda la salle en espérant se voir aux cotés de celle sur l'écran mais un pas vers elle était devenu maintenant presque impossible. Il était stupide et désarmé, ses jambes d'une mollesse déconcertante, devant cette fille

exceptionnelle à tant d'autres. Il écoutait son cœur lui parler. Que disait son cœur déjà ? Ah oui ! Il lui disait : « Aime-la ». L'autre ressortit de la salle de repos et dans le souffle de la porte se refermant la mouche à sa suite se plaça.

- Je peux compter sur vous, vous lui ferez la commission ? Dit Ismérie.

- Je suis déjà dévoué à toutes vos demandes

Elle rougit, il lui sourit...

« Pourquoi était-elle là ? J'avais pourtant été on ne peut plus clair »

Au bout des bavardages insonores de Pierre, Ismérie partit comme elle était venue et à sa place, il restait Jason mimant face à l'objectif de la caméra ses fameux mouvements aériens, sorte de va et viens sans aucun sous-entendu ! Pour une fois, je partageais l'opinion de mon ennemi de toujours, il avait totalement raison ! Elle était belle, très belle.

Par la suite, l'autre n'arrêtait pas de parler d'elle ; Ismérie par-ci, Ismérie par-là. Pour Pierre, entendre son prénom entre les crocs de Jason était déjà comme une sensible trahison. Il se garda bien de lui avouer qu'il la connaissait. L'autre idiot se serait empressé de jouer de sa cruauté, il aurait été plus loin dans ses discours scabreux et aurait fait envisager des scènes charnelles et sans appel dans l'esprit de Pierre. Jason, malgré son physique disgracieux, était très adroit avec la gent féminine. Il avait le don de toujours trouver le bon mot, le juste ton pour leur parler et les faire se dévoiler. Il avait su développer un certain charme, dangereux à mon goût, celui qui fait entrevoir un possible tangible, un moment juste agréable sans vraiment de suite palpable. Il assumait pleinement son rôle de passage, disant sans cesse qu'avec lui, elles en avaient au moins pour leurs fesses. Souvent dans les moments calmes, de vives conversations s'engageaient entre Pierre et lui. L'un disait à l'autre qu'il n'était qu'un salaud, l'autre répondait à l'un qu'il n'était qu'un rêveur. Chacun, sûr de soi, campait sur ses positions et tous deux dans la vie restaient foncièrement seuls...

J'étais monté sur le haut de la bibliothèque, assis sur le champ des bouquins, j'égriffais une couverture d'un cuir épais, feuilletant un peu plus loin un vieux livre animalier où on montrait une drôle de bête sur deux pattes avec des cornes sur sa tête. Amusé par cette représentation d'un illustrateur certainement à cours d'imagination, je reportais mon attention sur les deux compères qui en bas philosophaient... Ils avaient beau être, eux, bien campés sur leurs deux jambes, contrairement à nous les animaux, leur discours ressemblait néanmoins aux nôtres. Dans leurs joutes verbales, je percevais quelques ressemblances avec mes combats contre mes congénères les nuits de pleine chaleur. Deux mâles dominants ! Pierre jouant le «frôle», Jason faisant face, les effluves de la croupe d'une femelle se devinant encore aisément dans leurs pensées. Mon maître, l'air de rien, laissait avancer l'autre sur le chemin d'une

histoire possible entre elle et lui. Pierre réagissait bien. Bien ! D'un seul coup, je me surpris à ressentir de la compassion pour Jason. Pauvre petite créature ! Mon maître semblait comme tourner subrepticement autour de lui. Les courbes de ses démonstrations peu à peu encerclaient l'esprit restreint de Jason. Ismérie avait eu la bonne démarche en venant parader sur son propre territoire. Un sentiment animal de tous les coins de la salle imprégnait le lieu d'effluves d'un éventuel carnage. Dans mon coin, je restais sage, me redressais, fis le dos rond et baillais. Je savais qu'il maniait la patience comme une arme...

- Ne bouge surtout pas !

Je présageais le pire ! Non Pierre pas tout de suite...

- Quoi ! Qu'est-ce qu'il y a ?

- Chuuut''''

- Pierre ! Arrête de me regarder comme ça, tu me fous la trouille.

Mon maître, lentement, se rapprochait. Je percevais aisément son appel : « We'sa ! », mais je ne bougeais pas encore.

- T'es barge ou quoi ? J'te dis d'arrêter de me regarder comme ça !

Clac !

- Désolé ! T'avais un drôle d'insecte sur ta joue.

Chapitre six Transparence

De tous les liquides, c'est de loin l'eau que je hais le plus ! A sa surface, il y a une image qui me singe et dans son fond il n'y a plus de respiration. Ceux qui un jour se sont déjà trop penchés savent de quoi je parle ! Pourtant, par jeu, quelquefois, il m'arrive encore d'y tomber ! A sa sortie, j'ai l'air d'un idiot ! Mon pelage ressemble à une serpillière mal odorante et puis par la suite je dois passer des heures et des heures à me lécher, à ravalier son goût sans saveur pour mettre un terme à ma mauvaise humeur de chat échaudé ! Mais là, à trop faire l'idiot sur le bar glissant, j'étais encore tombé dans l'évier ! J'ébouriffai mes pattes pour éviter de laisser toute trace de mon passage sur le zinc, il venait juste d'être briqué. Je cherchais mon maître pour éviter cette fois son contact franc. Dans la pénombre, je le devinais assis au fond de la salle. Je ne craignais rien. Son balai était en appui au dos d'une chaise, il regardait un carnet à la lueur d'une bougie. Je devais admettre qu'il était trop tard pour apprendre à nager, alors je laissais à mon dos ce trop plein d'eau et je le rejoignais. A pas feutrés, j'avançais sans un bruit. Le lieu était maintenant désert et propre. Des stores vénitiens, la poussière en suspension traçait des raies m'indiquant une direction, droit vers le fond. La Vie fermait ses portes pendant quelques heures avant de recevoir la clientèle de la nuit. Ondulant entre les pattes des chaises et des fauteuils, frottant à quelques endroits la commissure de ma gueule, ainsi, jamais je ne perds personne ! Toujours chez moi cet irrésistible soin de laisser l'empreinte de ma trace pour faire ressentir mon chemin. Arrivé, tapis non loin de lui, je reconnus à travers ses mains la couverture du calepin de Jason. J'étais heureux qu'il tente de réagir et qu'il retrouve un peu la raison. Je fis une pause sur la table non loin de lui.

Il était pensif, la main gauche soutenant cette pesante et pensante tête pleine de l'absence d'une réponse, «Qu'y avait-il derrière cette porte ? » et la main droite courant sur une feuille faisant quelques illustrations de ma représentation du moment : deux oreilles, quatre pattes, une queue... Fixement, je le regardais. J'aimais prendre la pose. Je sentais bien dans ses yeux que quelque chose n'allait pas. Il semblait triste et soucieux. C'était quand même pas la manœuvre d'Ismérie, vieille comme le monde, qui le mettait dans cet état ? ! Je dois signaler au passage que les maîtresses avec lui j'en avais connu plus d'une !!! A chaque fois, des papouilles et des noms d'oiseaux ! Elles étaient fatigantes à sans cesse s'entêter à m'apprendre à ne plus voler. Lui, habituellement, partageait rapidement mon opinion. Mais là, je ne le reconnaissais pas ! Il devait être

tombé amoureux ! Tomber ? ! J'ai jamais compris pourquoi vous utilisiez ce verbe pour définir cet état. L'amour élève vos âmes, vous rend comme par magie meilleur. Présentement, pour ne pas le laisser seul avec son âme vagabonde, je vins comme à mon habitude le déranger. Je lui expliquais, faisant mes griffes sur ses jeans, que j'avais encore un peu faim et qu'il faudrait me donner un peu de sa chaleur pour tenter de me sécher. Il ne me répondit pas et fit, un peu plus loin, le dessin d'une oie. Belle et bien grasse !! Il arracha la page du carnet et la lança par-dessus son épaule. Appréciant son sens de l'ironie et sa désinvolture, je partis rejoindre la boule de papier et le laissais seul songer à ce brin de jolie femme. Après tout, c'était lui l'être doué de l'intelligence supérieure !

- Je suis étonné d'te voir encore là à cette heure Pierre ? !
- Qu'est-ce que tu veux boire Jason ?
- C'est toi qui régale Pierre ?
- T'inquiète, j'ai la clé mon ami.
- Alors un cercueil ! *
- Tu fais chier, j viens juste d'nettoyer les mélangeurs et puis... j'attends quelqu'un.
- Je la connais ?
- Tu l'as déjà aperçue.
- Elle est bonne ?

Il éclata de rire et s'excusa en justifiant que c'était plus fort que lui, son imagination se logeait au plus profond de son pantalon ! Il enchaîna et parlât de sa femme, la comparant à sa voiture, elle consommait trop, il faudrait songer à la faire régler !... Pierre, n'écoutant plus ses bavardages, reporta son attention sur le petit carnet dans l'ombre de ses mains. Ecrit par son meilleur ami, il y avait, perdu au milieu d'autres adresses, son prénom, une date et l'heure d'un rendez-vous. Mais ni le lieu, ni son numéro de téléphone. Jason était un menteur doublé d'un voleur ! Mais cela il le savait déjà. Pierre avait la fâcheuse tendance à accepter de ses amis l'évidence se sachant lui aussi pas tout à fait blanc. En lui un sentiment de rage le tourmentait. Je crois, le connaissant, que s'il avait laissé déborder son humeur, la pauvre table face à vous serait passée à trépas ; ensuite les chaises, toutes les chaises, suivies de près par les moniteurs ; ensuite les lustres, les miroirs, les bouteilles, les bouquins, Jason et enfin toutes les choses l'entourant auraient de l'existence démenagé rapidement ! Puis, il serait venu, perdu, me voir et me parler comme à l'accoutumée pour se calmer... Il était ainsi mon maître, l'avait appris d'un père.

Jason eu la bonne idée de se diriger vers le bar partant toujours du même principe «si l'on veut quelque chose, autant se servir soi-même ! ». Mon maître l'ignora et se mit à méditer à ses dernières paroles suspendues dans le vide. Que voulait-il réellement ?

Vivre ! Exister ! Briller ! Être enfin visible de quelqu'un.

« J'aimerais, si je savais oser te parler, te dire combien tu as installé le trouble dans ma vie. Te raconter, te dire que je te trouve jolie et profonde, savoir si éventuellement tu aimerais également fa... »

Ses doigts pianotent sur son portable mais ne trouvent pas assez d'espace pour s'exprimer. D'une pression, il efface les cent soixante-neuf caractères et porte sa mine face à une feuille du carnet de Jason.

« - Bonjour,

- On ne se connaît pas ?

- Je ne sais pas.

- Ismérie ?

- Oui !

- Fais-moi confiance, je sais pour deux. »

Evidemment, il arracha cette page et la jeta à la gueule du sol, à ses pieds ! C'était déjà dit, gauche, trop direct, trop clair et pas assez de nuances.

« Je sais, toute chose à un sens ! Pourtant, à contre sens, j'envisage ton absence et n'y trouve aucune aisance. Au-dessus de l'âtre, je saisis l'arme. J'y insère mon âme, lisse la trame, tends l'étincelle sans ficelle, y loge ma plume pour toi. Et sans à-coup, décoche le coup ! Ma voix sans gêne traverse l'espace et sur une pensée vient se reposer : je pense à nous loin de tout. »

Ce bout de feuille rejoignit sa convive froissée sur le plancher ciré. Ce n'était pas assez. Ou trop rapide ? !

« Tu m'manques ! »

Inutile !

« J'en crève »

Futile.

Entre les murmures de l'écriture qu'il rature et les claquements des glaçons sur les parois froides du doseur en acier entre les doigts fins de Blanchard, moi, j'étais heureux d'avoir encore plus de balles pour alimenter mes jeux d'adresse entre les pattes des chaises.

« Ismérie, je dois partir ce jour...juste un mauvais destin...m'entraîne, me dépasse et m'élève d'ici, là où je ne suis pas... L'avenir en devenir me tente avant l'heure... et m'entraîne... l'aboutissement...je serais là »

Ses pensées s'alignent sans que cela veuille dire quelque chose à vos yeux. Les feuilles se froissent. Une fièvre étrange transpire de son front, il semble se battre et cette fois je suis heureux de ne pas être trop près de lui. « Violence en mon être de t'aimer pour jamais avoir à te quitter. Quelle ineptie ce sentiment qui fait percevoir le beau et aussitôt engendre les maux du défaut : « l'absence ». »

Jason, un peu ivre et mort de rire, était enchanté à la relecture des mots qu'il ramassait.

- Tu ne peux pas comprendre ces choses là, cela te dépasse !
- J'avoue oui ! Ça m'échappe ? !
- Tout ne t'échappe pourtant pas.
- Tu veux dire quoi ?
- Je me comprends.
- Précise !

Le bip de son téléphone portable tintinnabula.

Un virage mal négocié ou une boule trop rapide me fit terminer ma course sur les socquettes bon marché de mon ami de toujours... Donnant à ses chevilles un éclat rouge inattendu. Comme un fou, Jason partit à ma suite ! Plus mobile ! Plus agile ! Plus souple ! Plus rapide et moins ivre que lui, j'envisageais déjà le pire. Il jurait ! Je dois vous souligner en aparté et pour être bien clair et taire tous sous-entendus entre vous et moi, de mes futures victimes, je passe tout, sauf l'impolitesse ! Elle agresse mon écoute délicate. Dans ces situations, je me redresse et fait front. De plus, je suis très sensible aux parfums de la mort. Et celle-ci sentait l'eau de toilette ordinaire, l'odeur de la peur à l'orée de sa peau en plus !

D'une touche sur l'écran glacé de mon Nokia, je fis apparaître ton message :

« Rendez-vous ? »

« Je l'imagine amour. Non ! C'est faux, car déjà j'aperçois l'enseigne au-dessus de la terrasse où je t'attendrai, Ismérie. Un café composé de petites soucoupes blanches, en guise de table, supportant les tasses emplies de l'essence de ma vie. Le tout suspendu au-dessus de la réalité, sur un grand plateau rond. Ou rectangulaire. Ou peut-être simplement invisible. Ou peut-être pas ? Peu m'importe ! L'ensemble reposant sur l'écartement d'une main, celle d'un serveur. Un grand type avec un tablier trop blanc, vacillant entre vrai et faux, le genre d'homme itinérant, de ville en ville, de lieu en lieu, gardien de l'instant pour notre «Rendez-vous ! ». S'attardant cette fois dans les capitales d'un simple mot adressé :

« Ismérie, je vous attends »

Puis, sans consentement le garçon au tablier blanc arrivera et te dira :

- Dame Installez-vous ! Reposez-vous, là, tenez cette table près de celle-ci, oui ! Celle là ! Ce petit pupitre juste pour deux, celle avec cette fleur déposée dans la bouche d'un grand vase ébréché gueulant tous les parfums de la beauté d'une rose, ou celle-ci près des bouquets suspendus d'une glycine, entre parme et rose ou auprès de n'importe quelle autre. Ici ou bien là ! Car peu importe, il vous retrouvera, ayant le talent pour cela. Tenez ! Celle-ci avec ce roman oublié me semble idéale.

Alors, Ismérie sans un mot tu prendras ton aise.

Moi pour toi, j'aurai cessé toutes affaires cessantes, ayant perdu le goût de notre séparation. Je me serai sagement préparé, lavé, peigné, parfumé, puis habillé et enfin dénudé pour de toi être remarqué. Je serai cette fois ni trop ni pas assez, disons juste comme tu pourrais me deviner, simple et complexe, grand et petit, mince et pourquoi pas gros, enfin je serai cette image, ce portrait du trait. Juste un éclat d'un signe raillant de mes glisses les surfaces planes de ton indifférence.

Puis, Ismérie. Tu me souriras.

Ensuite, j'ajouterai qu'ici pour toi, j'ai tout fabriqué ! De la partance des branches de cet arbre de couleur face à toi, aux feuilles couchées sans retenue qui s'étalent sur ce sol illusoire, à cette chaise que j'écarte pour te recevoir, chez moi. Cette simple assise que je déplace et replace, je l'aurai sciemment voulu de bois pour que par la suite elle s'enflamme.

Et, je te demanderai si l'établissement est comme il faut, assez stable et confortable pour le fondement de ta pensée, précisant que bientôt j'ôterai le dos pour tenter de te renverser de là. Je te laisserai encore une seconde prendre ton aise, tendre ta veste au grand serveur attendant ta demande. Lui, sans le moins du monde t'avoir écoutée, te conseillera d'attacher la cingle autour de ta taille et tendra le verre de djinn.

Et Ismérie ! Tu boiras d'un trait sans plus de respiration le souffle de mes expirations. Et puis sans mauvaise intention, je retournerai l'endroit, envolant le garçon et l'habit avec pour te faire voir comme le ciel la tête en bas est si haut dans l'univers de mes pensées cachées. Plus de sol, ni d'ailleurs de mi ! Une partition vierge d'image, l'œuvre d'un fou de toi. Dans la chute tu regarderas les reflets étincelants de tes yeux déposés un peu partout. Empruntant le chemin passé de tes larmes, ta pensée deviendra courant emmenant vers ma bouche. En silence dans un premier temps, je te révélerai, à voix basse, la destination entre tes jambes où sans combat je t'invite à te rendre.

Ismérie, alors tu te pencheras.

Tu détacheras l'écrin de sûreté pour libérer ton esprit de toute retenue et partiras t'échouer sur les nombreuses couches de mon imagination.

Là, Ismérie, sur ses plaines rivages dans le vague tu m'attendras.

Je prendrai le temps de la patience. J'irai m'échouer là où tu ne m'attendais pas. Par plaisir j'irai rompre mon cœur sur les rocs des apparences pour t'en faire percevoir son éclat. Et puis, sur le lit des plages je te coucherai.

Tu ne seras pas surprise de te voir arrivée entre les draps de cette écume, juste émue. Tu me demanderas encore un autre vers pour faire plus ample connaissance autour de celui-ci, dernière barrière de cristal entre toi et moi. Je te réciterai des mots croisés au jaune du chaud volé à Rimbaud de la main de Vincent. Tu resteras à courte distance de moi, environ l'odeur de ta saveur et tu sembleras regarder tes pieds. Tu joueras, petite, avec tes orteils, ils remueront les uns après les autres formant de petites vagues de brumes aux pieds de ce rêve. Ta respiration ne sera pas assurée, presque étonnée, surprise, apeurée. Je ne comprendrai pas, moi, ton étonnement car je ne percevais déjà plus le mien. Qu'est-ce que je fais là ? Qui est-elle ? Ai-je raison ou tort ? Même le jour de ce jour pour toi je l'oublierai. Alors ta surprise me semblera légèrement déplacée et je te demanderai entre deux expirations buées si tu veux bien te donner.

Tu me répondras «oui », sans hésitation cette fois. Mais tu croiras bon d'ajouter une fin déplorable à ta phrase : « pas tout de suite ».

Tu m'expliqueras, comme pour te justifier, qu'ici sachant que tu n'es déjà plus de là, il y avait des rites, des us et coutumes qu'il nous fallait respecter avant, et faire semblant d'accepter. Puis essayer par la suite de s'apprendre, et si nous avons encore le courage, feindre la compréhension. Et après si tout cela avait suivi le droit chemin, le but fixé au préalable, nous pourrions ré envisager de...

- De quoi ? Te dirais-je.

Tu seras à nouveau surprise de ma candeur et tu renonceras à m'expliquer, sentant bien qu'avec moi il n'y a plus d'espoir. Et par dépit je crois ou par

envie, tu t'allongeras auprès de moi. Et dans une ultime respiration, une résistance, tu me demanderas encore si je t'aime.

Alors, je couvrirai ta bouche de mes lèvres pour ne pas te répondre et pour te laisser seule juge de l'hésitation de ma langue, te permettant d'apprécier le fluide et les glissements de mon silence. Puis, mes deux mains instinctivement partiront faire leur propre chemin. Toutes deux signeront de mon touché l'espace de ta peau, rencontrant dans leur cheminement des terres inconnues et changeantes.

L'une égarera son temps sur la chute de ta nuque, caressant et flânant en cet endroit pour faire naître sur son passage quelques tremblements. De là, je pourrais ressentir ton agitation intérieure, le vent palpitant des battements de ton cœur, toujours de plus en plus fort et de plus en plus vite. Dans le sord de ce rythme, j'accrocherai mon mouvement au reste de tes questions s'envolant sur les routes de mon doute.

- Est-ce elle pour moi ?

Et tu ne sauras plus donner d'échos à mes réponses.

L'autre main plus entrepreneuse et encouragée par l'aisance d'un mouvement libre prétextera une fausse lourdeur pour dans sa chute choir naturellement entre tes seins. J'apprécierai la tension de la dentelle, je la détaillerai du bout d'un de mes doigts, non par intérêt pour le tissu croisé-moi, mais pour apprécier la naissance de ton mamelon. Et lorsque je sentirai l'étouffement de celui-ci, j'écarterai la fine tapisserie pour lui faire découvrir le jour de cette nuit entre l'écoulement de mes doigts. La paume de ma main l'embrassera puis je détaillerai de fins attouchements, ce que ma bouche rêvera déjà de baiser, comme au premier jour, lorsque tu étais mienne. La caresse deviendra touché. Puis le touché deviendra fusion, et la fusion deviendra contemplation. Contemplation d'un fragment de toi par ma simple touche.

J'oublierai tout de toi, tes parents, tes amants, ton goût et aussi ton esprit. Je garderai les courbes que tes formes dessinent sous tes vêtements, les effluves de tes mouvements, les silences de tes conversations, les flexions de ton souffle, les débuts d'abandon dans tes sourires, tes gestes que je devine caresses, le souvenir d'un rêve que tu trimbales dans tes pas, et l'illusion d'un regard sur moi. Et je serai un peu ému d'apprendre tes mains, tes yeux, ta bouche, ton nez, tes jambes, tes bras, tes cheveux, ton souffle. J'entrerai ainsi dans le cercle intime de tes amis n'aboutissant ici à rien de plus qu'au triangle parfait. L'autre main se sera posée au creux de ton dos, juste avant d'entreprendre l'endroit de ton envers. Pour cette ascension périlleuse, la caresse se fera plus légère, répartissant la sensation sur chacun de mes doigts. Ils monteront un peu, puis échoueront, retomberont et recommenceront doucement et lentement devenant de plus en plus fins, intercalant entre ta peau et eux un léger frisson. Le soubresaut de tes reins raisonnera alors que le plat de ma main

sera déjà sur la convexité de ta chute. Tu envisageras le repli de l'élastique jusqu'à tes cuisses, alors que déjà tu seras nue sous le revers de tes yeux.

Ma bouche papillon se sera posée sur ta fantaisie et tentera de parler des mots à l'apogée de ton sein, profile haut devant les encouragements du second. Des mots humectés d'onctuosité, juste assez tièdes pour déclencher l'avalanche entre une autre vallée. Ma langue incomprise de toujours. Et je lécherai du bout de mes doigts le haut de ce petit caprice, point culminant d'un désir naissant.

Ismérie, tu auras les paupières closes, abandonnée presque morte, mais je n'aurai aucun doute sur ton envie d'une autre vie, je la sentirai presque maître entre mes bras. Le battement si fort de ton cœur ne sera plus sous ta poitrine, ni sous mes mains, il sera en moi et je le laisserai me guider. Je suivrai ses hochements pour marcher sur le chemin allant là d'où on ne revient pas. Ta bouche, ta nuque, tes reins, ton dos, tes cuisses, tes fesses ! Que le chemin sera long pour arriver jusqu'à toi, Ismérie ! Pourtant, je prendrai, n'en doute pas, mon temps, regardant, écoutant, appréciant, goûtant tous les fruits de ton paysage superbement vierge de toute trace. Pas une caresse ne sera passée là avant moi, juste quelques empreintes de mains peu délicates, besogneuses et rugueuses. L'endroit sera conçu pour recevoir l'hôte de tes rêves les plus secrets, il y aura même un château sur les grandes plaines de ta peine, à l'abri de toutes les désillusions de la vie. Je feindrai pour toi, de croire encore une fois à ces histoires, et pour toi je revêtirai l'habit du dit prince. Un joli tissu de mensonge. Et quand j'aurai parcouru, ainsi déguisé, tous les chemins de ton décor, je me placerai sous tes pas te priant de me laisser entrer, pour là, déposer ma réponse à l'éternelle question des demoiselles. Et dans mes yeux tu reconnaîtras le lieu. Dans cette enceinte rebondie il n'y aura plus de discours, et tes silences tu déposeras là, sentiment de bien être, accomplissant de nombreuses longueurs sans peur tu dériveras t'élevant jusqu'au vent.

- Trop long !
- T'as attrapé We'sa ?
- Il est vraiment con ton chat...
- C'est pas mon Chat, t'es déjà dit, il me suit, c'est tout.
- Il m'a fait tomber une caisse sur la tête ...

L'écoutant d'un sourire amusé, Pierre pianota une réponse plus brève sur la voie lettrée des pavés du clavier de son nokia.

- Des fois, je me demande s'il pense pas ce con ! Il s'était fourré au-dessus de moi...

« Ce soir à «la Vie » 00H00 »

- ...Près d'la porte du cellier, m'a surpris à la remontée des escaliers et là boum ! le trou noir...

Mon maître approcha le carnet près de la flamme de la bougie.

Jason fut surpris de son geste sans appel, il ferma enfin sans un mot de trop sa bouche. Puis à tâtons tenta à nouveau le dialogue :

- Tu fais quoi maintenant. Enfin par la suite, j'veux dire ?
- Franchement ! Je ne sais pas.

Moi, un peu plus loin, pissant avec soin sur la sacoche en agneau de Jason, je regardais à travers les persiennes le soleil entamant sa descente. A vue d'œil, devait être environ 19h30, il me restait encore, si mes calculs étaient justes, précisément quatre heures et trente une minutes devant moi
...

Chapitre sept. La Traque

De retour à la maison, couché dans l'herbe, j'observais mon maître au-dessus de la porte sur le sol. Je me demandais bien pourquoi il se retenait. Pourquoi ne soulevait-il pas ce simple couvercle pour ainsi agrandir les décors de sa petite existence ? Peut-être l'appréhension de l'imprévu qui souvent retient chacun et ne laisse pas à l'aventure la possibilité de s'exprimer ? Les hommes ont peur ! De quoi ? Je ne sais toujours pas ! Je crois qu'il savait pertinemment sans se l'avouer ce que cachait cette entrée : L'inconnu. Inconsciemment, Ismérie l'avait ramené là, face au choix. Avant elle, Pierre se laissait bercer sans grande opposition par les remous de la vie, et de tempêtes en éclaircies il dérivait sur les apparences de son existence. Elle avait su peu à peu, grâce à sa longue écoute, lui faire entendre dans sa «voie» les éclats d'un vieux rêve tout cassé perdu là-bas dans son passé bien rangé. Sans le vouloir, elle l'avait placé face à un clair constat : «l'échec». Mon maître descendit dans le trou, s'accroupit sur le flanc de la porte et mit son oreille contre le bois. Trouvant son attitude pour le moins étrange, je m'approchais pour moi aussi tenter de percevoir les éventuels sons en provenance du fond. Je n'entendis rien et vis simplement mon maître à terre...

Pierre pleurait.

Je vous conteraient bien le voyage de ses larmes sur ses joues à sa bouche, vous dire où elles prirent naissance mais la bienséance ne me le recommande pas. Alors par compassion je le laissais seul avec sa peine. Compassion. Quel joli mot évitant le suivant, Pitié !

L'arbre atteindrait bien encore un jour de plus... Et ma curiosité ne serait pas encore assouvie. Pas grave, avec lui j'étais habitué ! Les esprits simples sont quelquefois ainsi : imprévisibles, presque impossibles à cerner et difficiles à rejoindre. D'un peu plus loin, seul moi aussi, je repensais à cette histoire de passage et d'être extraordinaire.

Dos à la terre, ventre au ciel, je cherchais au plus loin du firmament la première étoile filante, histoire de faire un vœu pour lui. Mais la lumière encore trop présente en cette saison ne me permit d'apercevoir pas plus qu'un moustique vrombissant se baladant. Queue frémissante, je rêvassais pattes écartées, mâchant entre mes molaires les brins d'herbes près de moi. J'ondulais lentement mon échine contre la douceur du sol pour m'imprégner de toute la beauté de ce décor, le bleu noir des arbres se perdant là haut dans le rouge d'un oiseau de nuit. J'étais bien et entonnais mes légers soubresauts juste pour moi.

C'est alors qu'un animal incrédule paisiblement vint s'immiscer dans mon calme souterrain troublant mes pensées voyageuses. Il était face à moi, à l'envers de surcroît. N'était pas très grand mais pour autant de taille non négligeable. Il rampait à quelques mètres de là, m'ignorant au demeurant. Pauvre de lui ! D'habitude, ce genre de bête se rencontre dans le calme des bibliothèques plutôt que dans le trouble de la verdure. Celui-ci devait avoir certainement égaré ses pattes pour une ultime promenade. Mes pupilles se dilatèrent, mes moustaches se pointèrent vers l'avant pour détecter ses futurs mouvements.

Le rat s'immobilisa...

Quand je dis «rat », chacun peut voir paraître en soi la représentation de cet animal : deux oreilles, quatre pattes, une longue queue, enfin n'importe qui est capable de faire une rapide illustration de ce rongeur. Pourtant, celui-ci disposait d'un détail qui me semble utile d'exposer ici. Ses moustaches étaient multicolores, pas rouges ni vertes bien sûr, seulement d'un dégradé de toutes les teintes, de toutes les apparences dont cette bête est habituellement parée. Et de surcroît très infléchies de sorte qu'elles se rejoignaient presque en leurs extrémités. Un peu en forme de parenthèses. Celles la même dont je me permettrais d'user pour encadrer ma pensée du moment : (il était extraordinaire).

- ...scheiiiiii onomatopée du son d'un crachement !

En d'autres termes, je soufflais pour ne pas d'emblée lui faire entendre le certain de son destin. Qu'il détale, à la suite de son espoir de sortir vivant de notre face à face pour que la course soit belle et gagne en rapidité, qu'elle soit à ma hauteur, juste au-dessus du sol. Le prévisible se produisit. D'un bond, il s'enfuit ne s'accordant pas le temps de la réflexion. Contraint et forcé, j'interrompis ma sieste et me remis à l'endroit. Pattes vers l'avant, je m'étendis pour faire craquer les rouages de ma belle machine conçue pour la chasse. J'arquais le dos pour accroître ma taille, et griffes sorties je m'engageais à sa suite.

Proche de son ombre, je devinai une femelle, le festin n'en serait que plus tendre. Elle avait une bonne allure et de belles courbes. Plus d'une fois je faillis la perdre, mais la bête insouciant était ici sur mon territoire ! Alors, je continuais à lui laisser prendre un peu d'avance. J'entendais déjà battre son cœur si fort. Pauvre petit être...

Virage à droite, accélération, esquisse d'un renoncement se perdant dans le vent, le vert de l'herbe défilant à grande vitesse, repli de mes moustaches, poursuite de sa fuite, les feuilles se froissent sous ma course, légers bondissements, atteinte de son ombre et arrêt brusque entre mes griffes.

Je regardais ma proie.

Elle n'était pas très grosse. Ma frappe avait été un peu trop dosée, mais elle semblait encore en bon état de fonctionner. Je m'en félicitais ! Ses

yeux étaient fermés. Je doutais pour autant qu'elle ne dormit. Elle semblait plutôt assommée. J'approchais mon souffle chaud de son visage pour la réchauffer, pour tenter de calmer son cœur sous mon pouce. Elle s'apaisait. Elle ouvrit les yeux sur moi. Sans aucune forme de politesse, mais avec la finesse et la délicatesse qui me caractérise, en un regard vacillant, je lui adressais la parole :

- Tu as peur ?

Je supposais, après réflexion et une longue excursion dans ses raisonnements, qu'elle ne pouvait m'entendre. Pourtant, comme de grands acteurs, ses yeux tout ronds mimaient à la perfection ce sentiment tout de bleu...

J'aperçus dans mon champ de vision mon maître se relevant. Je n'en attendais pas moins de lui, les pleurs sont faits pour les enfants. Arque bouté au-dessus du trou, sans encore y parvenir, il essayait de soulever le panneau de bois sur le sol. Je fus rassuré, malgré la blessure sur son crâne, mon rat était encore vivant. J'aime plus que tout sentir encore ma victime se débattre sous mes crocs. J'eus un instant de pitié pour cette bestiole. Elle reprenait connaissance blottie entre mes griffes et mes coussinets. Je songeais à la croquer mais rapidement l'idée fut délaissée, j'avais envie qu'elle reparte. Qu'elle reparte vite de frayeur et que la course recommence... Pour voir ailleurs, suivre ses pas pour apercevoir où ils me mèneraient.

Mais, j'avais oublié, pauvre bête, qu'une souris n'avait pas comme moi neuf vies ! Et en guise de départ, elle fit mine de mourir. Quelle mauvaise idée ! Son souffle était lent, un peu rauque, presque à s'atténuer. En mon âme et conscience, je ne lui donnais pas plus d'une minute. Par instant, je la remettais debout sur ses pattes, la poussant légèrement pour qu'elle avance. Mais rien ne semblait utile, elle restait indéfiniment ventre à terre. Je la jetais même en l'air pour qu'elle s'envole. Mais rien n'y faisait ! Stupide rongeur, au cœur farceur, celui qui s'éteignait peu à peu sur mes velours. Alors, avant le grand départ et pour la rassurer, je lui donnais un baiser pour qu'au moins elle me pardonne. Pour lors, profitant du relâchement de mon étreinte, à l'aide d'une pirouette, la rate m'échappa ! Cet animal mal appris, confondant mon pardon avec une avance, sans ménagement reparti dans sa fugue. Je grognais et claquais des dents, battant fortement ma queue en songeant qu'elle ne m'y reprendrait plus.

La course de plus belle reprit. Par instant, je me retournais pour ne pas perdre une miette des mouvements de mon hôte, le flanc de la porte ouverte maintenant le cachait partiellement. La débâcle du rat, elle, frisait la perfection.

- Le chemin, crois-moi, sera long.

Je restais sans voix !

La bestiole, sans se retourner, usait à priori elle aussi du langage. J'étais déconcerté ! Moi qui me croyais d'exception ! En une simple phrase, elle mettait un terme à toutes mes illusions. Puis, comme si elle n'avait pas parlé, la souris s'immobilisa net ! Contraint et forcé par l'illogisme, je marquais également l'arrêt. Elle semblait avoir perçu un son imperceptible à mon oreille, regarda fixement une direction, droit vers la porte grande ouverte sur le sol et, sans explication, entreprit de nettoyer son pelage. Donnant l'illusion qu'elle avait repris sa place habituelle, celle de l'animal familier. Mais à mon goût, elle en avait déjà trop ou pas assez énoncé. De nouveau, d'un coup de croc sans appel, je pouvais avoir le dernier mot ! Je ne comptais pas en rester là ! Je tentais encore le dialogue, m'assurant que mon patron ne m'observait pas. En effet, j'étais bien conscient d'accéder à un état dont les frontières frôlaient dangereusement les territoires de l'aberration. Un chat parlant avec une souris ! Quelle ineptie ! N'est-ce pas ?

- As-tu vraiment le choix ? Poursuivit-elle.

Je mis en doute la comestibilité des graminées précédemment ingurgitées. Alors que l'animal en était au bout de ses griffes, à se les mordre, les rogner, de telle façon qu'on aurait pu croire qu'il cherchait à se les arracher, intérieurement, je songeais : « Mis à l'épreuve par une simple bestiole. Chat alors ! » Il précisa sa pensée.

- Tout n'est que choix.

Je repris mon calme, léchant le bout de mes pattes, concentrais mon regard, entonnais de nouveau mes légers soubresauts, et elle les fléchissements de son cœur.

- Qui es-tu ? Ajouta-t-elle.

Je ne pus m'empêcher de lui signaler que le prédateur ici c'était moi et elle la proie, histoire de bien lui faire envisager le point en fin de cette conversation sans destination. J'aime qu'entre moi et les autres les choses soient on ne peut plus claires.

- Crois-tu ?

Puis elle enchaîna :

- C'est pourtant toi qui me suis. D'habitude, les meneurs se placent vers l'avant...Ce n'est pas exactement ton cas ! Toi, tu es à mes pas.

Face au petit animal je n'étais pas plus qu'un livre ouvert, et le rat des champs puisait aisément dans mon don. Il savait lui aussi bien parler. Il maniait les mots, la manière, les silences, les images, jouait avec, les lançait et dans leur chute les rattrapait avant qu'ils ne s'écrasent sur le sol. Désabusé, en connaisseur, j'appréciais néanmoins sa façon. Mais irréfléchie, elle persista :

- Ton étonnement devant ma pensée est justifié, mais ne t'effraie pas d'elle, puisque tu l'entends, suis-moi simplement sans trop te poser plus de question !

Elle n'avait pas seulement nettoyé ses griffes, ce n'était pas une simple petite toilette, elle les avait juste affûtées ! J'étais étonné, moi le Chat, de n'être pas plus considéré qu'un simple oiseau sans aile. Dépité, d'un coup de patte, rapide et précis, je la remis en bonne place, histoire de lui rappeler qu'un chat retombe toujours sur ses pattes !

Fier de moi, ma proie en gueule, le pas lent et sûr, j'allais en direction de mon maître pour recevoir les félicitations d'usage. Il était debout dans l'entrée, je percevais encore le haut de son crâne. J'amenais mes pas sur le rebord de la cavité et y penchais ma tête. Je dois confesser qu'à la vue d'une multitude de scintillements rouges bleus verts jaunes blancs en reflet sous ses jambes sur le sombre du ciel, je ne sus mettre un sens à cette situation. Ma mâchoire instinctivement se desserra, et ma souris mal apprise sans un bonsoir sous ses pieds s'échappa. Était-ce l'image d'un trésor oublié là il y a bien longtemps ? Franchement, je m'interrogeais, mais trop tard pour les futiles questions, déjà mon maître à sa suite se place ...

Chapitre huit L'Antre

Dans la pénombre naissante, une dizaine de marches face à lui se devinent et puis d'autres en fin de la lumière se profilent. Mousse d'un vert très vif çà et là et toiles complexes grises et fines s'éparpillent un peu partout du plat aux contours. Son regard discerne les détours. Il respire profondément et ressent une dernière fois le tiède du ciel d'ici, regarde là-bas, s'en va dans le fond où Elle n'est pas. Dans l'affaissement, son premier pas rencontre le dur d'un escalier. Tout cela est bien réel ! Il n'a cette fois pas imaginé. L'autre pied confiant suit le premier, Pierre descend et me donne l'impression de s'élever. Son buste robuste se courbe, il s'incline, c'est vrai ! Le passage, par la petitesse de sa hauteur invite à être modeste, et à la surface, Pierre laisse sa fierté en paraître et semble disparaître.

Serait-il temps pour moi aussi de me bouger ? Je vous le demande comme un conseil ! Après tout, c'est vrai, vous avez raison, la petite bête s'est enfuie par ici. Pas l'intention de lui laisser une seule chance, et puis mon maître risque d'avoir un tant soit peu besoin de moi, alors ma sieste est définitivement morte.

La tête au-dessus du trou, mes narines hument à la fois l'odeur d'humus, le manque de certitudes, et les parfums fluides de sa croupe. Je baille et me courbe, regarde si mes griffes sont bien à leur place et vérifie d'une glisse sur le revers de la porte la précision de mon style. Rapide et précis, je signe de mes griffures des ratures en pâtures pour qu'à la surface encore certains voyants passants, perçoivent notre descente dans cette percée, sorte de piété. Si toutefois nous n'en revenions pas, quelques égarés viendraient peut-être nous rechercher, qui sait ? Je ris tout bas.

Je m'engage. Cela rythme et balance ! Précédez-moi, je vous prie et ne faites aucun bruit. Contrairement à votre vision, la mienne est adaptée à l'obscurité et mes pattes sont pourvues de coussinets bien épais. Ni vu ni entendu, je passe l'entrée avec aisance. Je marque une pause, m'étire et fait craquer mes os dans mon dos. Devant nous, au bas du palier, un couloir. Une galerie certainement creusée par de précédents visiteurs ! Cet endroit doit être une ancienne carrière, des marques perceptibles de coup de pioche se devinent. Devaient d'ici, aux regards des yeux gravés sur les parois meurtries en calcaire, extraire la pierre pour faire routes et maisons particulières.

Pierre n'est déjà plus visible. Mes moustaches hérissées perçoivent néanmoins encore dans l'espace l'écho de sa chaleur, elle est également passée par-là ! Vous, comme lui auparavant, baissez également votre tête, je vous prie ! Non par humilité, je ne me permettrais pas ! Simplement pour éviter qu'elle ne se cogne au plafond ! Je n'aimerais pas entendre

plaintes et pleurs et ainsi faire échapper ma proie. Car malgré la régularité du haut de la voûte au prime abord, le sol me semble emprunter une pente ascendante donnant l'illusion d'une éventuelle progression... Judicieux trompe-l'œil comme un piège à candides présageant certainement le rétrécissement de ce voyage. J'accélère la course pour tenter de les rejoindre ! A quatre pattes, croyez-moi, plus près de la terre, on va plus vite ! Allez ! Vous ! Restez là ! Tenez, reposez-vous sur ce tas de gravats, pas de risque derrière vous, la lumière du jour n'est plus et devant vous le noir s'invite, voyez bien ! C'est tranquille, vous êtes encore quelque part. A mon retour, je déposerai ma proie à vos pieds et pour quelques caresses je vous raccompagnerai et ferai en prime des ronrons, sorte de légers et doux soubresauts ramenant à la réalité attendue.

Promis ! Et si je mens...

Pierre songeait à Ismérie. Pour se rassurer, il lui parlait :

« Amour, je doute qu'ici tu ne m'entendes, mais cela ne m'empêche pas, encore et encore, de te parler, car désormais personne ne viendra plus faire taire ma voix, aucun risque, elle est de toute façon mal apprise et des silences a oublié la condescendance bêtise. Je vais où ? Vers là »!

Montrant une direction face à lui.

« Car quelquefois il faut savoir se perdre pour se retrouver. C'est certes une ineptie mais la vie ne l'est-elle pas un peu ?! J'y songe et en fait le vœu. J'avance au centre d'un grand hall devant moi, il est paré d'arcades formant des voûtes, délicates, elles confortent le plafond, certainement les mineurs d'un autre temps les ont laissées ainsi pour interdire à la blême surface de s'inviter inopinément. Les doigts me brûlent et l'essence de mon briquet semble arriver à sa fin, je vais allumer ma dernière bougie, après il me faudra trouver un autre combustible pour convier la lumière si j'arrive au bout du bâton de cire à ma main. Mais, tu sais, pas de danger car même dans les ténèbres, je ne te quitterai plus des yeux et même si par inadvertance ils venaient à se refermer et bien sous mes paupières, j'inviterai le feu et retrouverai le chemin ramenant au lieu «nous ». D'ailleurs, j'ai repéré des débris d'arbres et bouts de paille déposés un peu partout.

Pschute...

Voilà c'est fait, j'y vois mieux. Le scintillement donne aux courbes des parois un éclat crémeux blanc cassé inattendu, presque rassurant. Je poursuis donc plus confiant... »

Ah ! Il est là, et vous aussi je vois ! Vous ne pouviez pas vous empêcher de désobéir ! Vous ne pouviez pas rester là-bas tranquille, au sec et au presque tiède. Maintenant, étant donné la fragilité perceptible du lieu, il va me falloir être doublement prudent, apprendre à vous parler à voix basse présageant de-ci de là quelques éboulements tangibles, si par mégarde il me venait l'idée d'accentuer le ton et d'élever la voix.

Il tourne sur lui-même, doit chercher une issue. Oh ! C'est vrai ! Il y a légion de galeries emmenant vers... où ? J'avoue, je ne sais pas. Il semble calme. Je suis fier de lui. Pas de panique à l'horizon. Tiens, quelle drôle d'idée, il regarde sa montre ? Quelqu'un l'attend certainement quelque part ! Il tape sur le cadran puis le loge à son oreille. C'est drôle, je ne l'avais encore jamais vu écouter le temps qui passe ? !

Ah ! Là dans la boue une empreinte de ma proie, je vous souris.

« Le retour est encore tangible mais j'aimerais déjà être encore plus loin, là où il y a l'impossible, le défier, le saisir et à mon retour en gage de bonne foi te l'offrir. C'est drôle, tu sais, je ressens une présence ici comme si quelqu'un m'observait. Je sais ! C'est absurde ! La porte était trop bien cachée pour qu'à mon insu une autre existence que la mienne soit déjà là. En général, je ne me trompe pas, je ressens ces choses- là. On me regarde. »

Plus un geste ! Je vous avais bien dit que vous étiez trop bruyant, de m'attendre plus avant, je vous retrouverai devant. Nous sommes repérés, pas marrant !

« Drôle d'endroit que celui là ! J'avais présagé trouver, comme dans tout bon coffre, de l'or ou des diamants sous cette porte, de beaux cailloux à t'offrir en bagues ou colliers et me voilà m'égarant dans une ancienne carrière. Pas grave, il y a peut-être ici l'inattendu ? Je ne sais pas, peut être comme un simple parchemin dans une main ouverte en écrin. Qui sait ? A part moi. »

Chut ! Il vient vers nous ! Je crois que je suis cuit, il va encore me demander ce que je fais là, pourquoi je l'ai suivi, pourquoi j'ai encore désobéi, enfin son questionnement irrationnel habituel attendant ma réponse. Et moi obligé de toujours garder le silence, je vais subir sans broncher ses remontrances et si par malheur il s'aperçoit de votre présence, là, je ne réponds plus de rien ! Sa colère risque d'être terrible, je vous préviens, vous l'aurez bien cherché et moi, croyez bien, je ne dirais toujours rien. Non ! Ouf, il bifurque, semble avoir vu une chose qui m'aurait échappé, je souffle bassement...

« Je le savais bien qu'on m'observait. Un visage déposé à même la roche, sculpture d'un homme, pas de doute ! Son œil gauche est fermé et il lui manque une oreille, le droit grand ouvert semble indiquer une direction, la droite ».

Il se retourne ! Je le regarde, l'illumination de sa flamme donne à ses traits une douce confiance, il ne me perçoit pas encore...

« Un boyau me fait face. Après tout, celui là ou un autre. Je l'éclaire et lance un cri à son entrée comme un appel : « Il y a quelqu'un ? », « quelqu'un » l'écho me revient : « ...qu'un » puis s'atténue et se perd.

- Viens.

« Et puis plus rien... Il me semble profond. Je reviens face à la tête aux sourcils moisis. Je laisse derrière moi le noir s'inviter et ballade la lueur de mon petit cerge pour trouver quelques indices crédibles, m'encourageant à faire confiance à ce personnage restant de marbre face à mes interrogations insonores. Tiens, il y a de l'écriture en son dessous. Une simple phrase. Le bout de mes doigts voyage sur sa face, face à la mienne. Ce personnage est un vieux aux vues des rides tourmentées que l'artiste a gravé autour de son menton et à la commissure de ses yeux. Ce doit être la représentation d'un poilu, oui ! Je ne t'ai pas dit, j'ai trouvé des douilles et des cartouches un peu partout. Ce n'est pas surprenant, par le passé la guerre s'est invitée en cette région. Vu son âge avancé, il ne pouvait pas être un conscrit, certainement un engagé, et ce regard dur présage de lui la terre, certainement un fils de paysan ou un poète. Dommage que ses mains ne paraissent pas, j'aurais tout de suite su si elles étaient de terre ou en vers... L'artiste devait être lui plutôt jeune étant donné le peu de précision, mais l'action me semble pourtant bien présente et honnête ; il a dû travailler dans l'urgence. Peut-être la veille d'un assaut, quand les généraux tout là-haut bien au chaud dans leurs bureaux jetaient sur le papier de leurs plans les pauvres sots dans la gueule cruelle d'une perte certaine. Je crois que ces deux hommes sont sincères, l'artiste et le modèle, alors je vais faire encore une fois confiance. Je songe à tout cela, à ce qui m'a amené là. Un arbre de couleur, l'exclusion par la peur. Le sable venant certainement d'une plage, l'abandon et l'absence de tout partage. Une porte de chêne, de la haine la peine. Des escaliers, oublier. Puis un palier, ne plus penser. Le couloir, le noir comme un savoir. La salle aux vouîtes, en rivage le doute. Un visage muet et cette phrase en son dessous ».

« A l'ombre de la pierre tu trouveras la lumière »

Il s'engage dans la galerie, je bondis. Il se retourne, je me tapis, il se remet en route, je le suis, il bifurque, je trébuche, je me relève, il passe un croisement, je m'interroge, il va vite, il surgit sur ma gauche, je m'engage sur la droite, il va là-bas, je reviens d'ici. Attention ! Le rythme s'accélère, suivez sans plus de respiration, ma souris sur le haut du plafond s'engouffre par une faille, je reviens, il me perd, je me faufile dans la brèche, il réapparaît, je vais droit devant, il ne bouge pas, je ne le vois, elle est là ! Je me fige, il ne se retourne plus.

« C'est drôle, amour, mes pas semblent connaître l'endroit, comme si c'était un peu chez moi ici. Ça va vite ! Par instant, je ressens la progression et puis à d'autres l'abandon, étrange sensation, douce chute aux allures d'ascension. Mais j'avoue que cela me plaît. C'est quelque peu grisant. Dommage que tu ne sois pas là à mon bras, tu te serais plainte du manque de chaleur et de l'humidité que la roche dégage, c'est certain,

mais après coup tu aurais apprécié la ballade, quand bien au chaud nous aurions refait mentalement le chemin en bavardage de ces dédales où je m'attarde. Tu dis : oui ! Enfin je le suppose, tu n'es pas là près de moi, tu dois te préparer pour tout à l'heure, tes yeux regardent tes yeux dans un miroir et peut-être m'imagines-tu là ?

Je te l'avoue, je n'aurais jamais pu concevoir avoir cela en dessous de chez moi ! Au vu de ma course, j'ai même dû dépasser les limites de mon propre terrain, j'enfreins ainsi sans être pris les règles du dessus. J'arrive où je ne suis pas attendu, je dois être maintenant à peu près sous la propriété des voisins, tu sais ces gens fiers qui ne me disent même plus bonjour quand par hasard nos regards se croisent. Ils sont pourtant en apparence bien appris, mais des livres ont juste saisi les grandes lignes et du fil n'ont pas perçu la ligne. La conduite. Je poursuis et envisage peut-être l'issue en plein milieu de leur salon. J'imagine leurs têtes devant la mienne ressortant par la terre et se logeant dans leur bibliothèque. Je ris ! Je sais, je rêve, même s'il n'y a plus d'arrivée, juste ma mauvaise destinée d'un aventurier perdu. Bon, c'est pas le moment d'être pessimiste, je vais tenter de revenir sur mes pas pour t'assurer que je sais ce que je fais et te tranquilliser »

Bon, c'est pas tout , mais moi j'ai un peu froid et toujours aussi faim ! Je ne l'entends plus, et puis cette souris qui ne revient pas, elle a du trouver un autre couloir dans la petite faille au sommet cette petite garce ! Ah si ! Le revoilà, sa bougie est à sa moitié et son rythme rapide incline la flamme. D'où revient Pierre ? Je ne sais encore pas ! Je dois vous avouer sans pudeur qu'il semble savoir ce que j'ignore ! Il repasse et repart par un autre chemin. Dommage ! Je me retiens, je dois le laisser faire, je ne bouge pas, je me parle tout bas... D'ici, je devine encore la sortie. Ce n'est pas que j'aie peur, mais comprenez ! C'est pour vous, étant donné que je suis le responsable du retour, pas envie de vous perdre dans ces détours !

« Tu vois, je connais bien l'endroit, alors arrêtons de tourner en rond, le jeu entre toi et moi me fatigue, m'épuise, je n'ai d'ailleurs jamais respecté aucune règle, sans d'ailleurs pour cela être un tricheur. Le choix est à l'endroit. Alors d'un revers de pas, je m'insinue dans la saignée, juste là, dans ce passage étroit, mon corps en repli, je me glisse. Me voilà dans une autre galerie. Mène-t-elle à la bouche d'une arrivée ou d'une sortie ? Je sème un peu partout au détour de mes pensées ces débris inutiles que j'appelle intimement : « Poésie », des cris, la voix en soi qui me sauvera peut-être de là et me ramènera à toi... »

Tiens ? Que fait-il ? Il ne revient plus. Sans lui, je m'ennuie déjà, le temps me tarde. Où va-t-il réapparaître ? J'aurai peut-être du le suivre, avec lui au moins je m'amuse, il m'emmène toujours faire d'étranges voyages quand ma compréhension il balance dans le vent. Mon maître était ainsi

sans fondement, sorte d'ignorance qui toujours me menait vers l'infini d'une destination, mais que m'arrive-t-il ? Je parle de lui au passé comme si je présageais... Ou ai-je déjà renoncé ? Et puis normalement, les bêtes comme moi ne maîtrisent pas les verbes, juste le temps en eux raisonne comme un certain aboutissement. C'est pourtant moi qui devais le suivre et l'accompagner, bref le protéger ! Je songe et suis déçu de tant de lâcheté. Bon, j'arrête de me juger si sévèrement, cela ne me mène à rien en général, juste à l'immobilisme. Je vais me reposer un instant, après tout j'ai tout mon temps. Oui c'est ça ! Attendons-le, je me love...

« Cet endroit me plaît, les multiples corridors tout autour de moi me font présager de belles découvertes. Bon allez, j'arrête pour ce soir, faut que je rentre me préparer pour notre entrevue, j'y reviendrai plus tard, pas envie de te manquer et que tu puisses interpréter mon absence comme un abandon. J'en connais pourtant plus d'un à qui cela ferait plaisir... Tiens je n'avais pas vu cela ! Des traces de pas, on est déjà passé par là »

- Non ! non ! Mon bon ami ! Demi-tour ! N'oubliez pas qu'elle vous attend et moi je vous vois toujours, toujours...

« Tiens voilà que j'entends une voix maintenant ! Pas grave, j'en fais fi. Aller, juste quelques mètres et je reviens ».

- Alors dix bons pas et pas un de plus ! Et vous rebroussez chemin sinon il ne vous restera que le rêve au hasard d'une tête pour tenter de réapparaître.

« Dix puis neuf, huit, sept, six, tiens encore des marches, elles ne comptent pas dans mon décompte. Oh ! Cet escalier est encore plus conséquent que le premier. Je l'emprunte, j'y pressens comme une arrivée. Une autre salle aux voûtes. Pourtant, elle ressemble étrangement à la première. Bon c'est simple, bien que la logique m'indique que cela est impossible, je vais néanmoins vérifier si la sculpture est encore là ! « A l'ombre de la pierre tu trouveras la lumière ».

Merde ! Quelque chose m'échappe et cette tête inquiétante semble prendre maintenant tout son relief. Au départ, je la trouvais insolite presque sympathique, mais là son œil gauche me paraît étrange comme s'il me regardait réellement. Bon, faut que j'arrête ce mauvais trip, je sais où cela me mène habituellement : direct à la peur, puis vient la panique et après la ... Pas envie d'y retourner. Cette fois, demi-tour ! Après tout, si je suis revenu à la première salle du dessus, même si je ne sais pas encore par quel stratagème, j'y songerai d'ailleurs sur la route de notre rendez-vous. En y réfléchissant mieux, je n'ai pas besoin de me taper tous les escaliers, si ma mémoire est bonne et elle l'est, la sortie est juste là ! »

Il fait un signe de doigt, droit vers moi.

« Droit devant. La flamme de ma bougie vacille, c'est bon signe, certainement le souffle de l'extérieur qui l'agite. Mon cœur, calme-toi, pas de danger, encore quelques mètres et la lumière comme par logique va

apparaître. Bon, c'est un peu long, je ne pensais pas avoir parcouru tant de chemin, et encore ces traces sur le sol ! J'aurais dû les remarquer d'emblée à mon arrivée quand mes sens étaient bien éveillés ! Quelque chose cloche ? Elles ne sont pas dans le bon sens ! L'incertitude me guette... Et puis cette phrase qui ne veut rien dire ! Je la manipule dans tous les sens pour extraire d'elle un quelconque sens. Et soudain l'évidence paraît comme une clé : « A la lumière, tu trouveras l'ombre de la pierre ! » Il doit y avoir certainement comme un passage caché qui m'a échappé. J'y retourne, tans pis, je vais encore mettre ta patience à l'épreuve, d'ailleurs je suis déjà peut-être en retard, ma fichue montre s'est arrêtée, plus moyen de vérifier. C'est mieux ainsi je crois, tu sais le temps me ralentit, sa mesure assassine me mine et me fragilise tout simplement. Je reviens sur mes pas. Tiens, je n'avais pas vu, il y a aussi des os sur le sol à mes pieds, certainement les débris d'un ancien festin, malins renards ou stupides blaireaux, encore des acteurs tangibles pour permettre à ma raison de trouver une assise confortable. Ne plus imaginer, juste avancer, je vais sans détour et retourne à la tête de pierre.

J'y suis. Je la regarde et songe au noir derrière moi, j'entends comme une présence en écho, des bruits de pas viennent à moi ».

Tiens, ma souris réapparaît ! Elle pointe le bout de son nez, ses moustaches frétilent. Elle doit me sentir là aux aguets. Puis, elle me dévoile son corps entier, elle se rapproche. Elle doit être devenue complètement folle !

- Alors gros matou, tu rêves ? Bondis, jette-toi, rebondis, griffe, bats-toi, mords, bouge ! Tu te vois au cœur de l'ennui et tu ne réagis même plus !

Tiens, ça lui reprend de nouveau ! Elle m'invite certainement encore à la suivre mais cette fois je n'ai pas envie de m'engager dans un autre discours de sornettes. Alors, l'ignorant je songe égoïstement à moi. Je suis un lâche, j'échoue. Pierre ne reviendra pas, plus de ballades ni de croquettes, juste une vie d'évidence et de paillettes. Pauvre bête que je suis ! J'avais devant moi l'aventure et l'imprévu, et comme une méduse, je me suis laissé emporter sans résistance dans les courants du prévu. Je songe au large tout là-bas et sur les rivages dessine d'une glisse de mes griffes le souvenir du visage de mon maître dans la poussière...

- Mais tu pleures ?

« Il est là à mon dos ! Ses yeux, je les ressens sur moi ! Je ne bouge plus. Mes muscles se tétanisent. Moi qui croyais maîtriser mon pas, je m'aperçois que je suis devenu la proie de ma voie. Je ressens presque sa respiration là dans le sombre. Doit- être à quelques mètres de moi. Merde ! Il me faut fuir et vite ! Pour aller où ? Une seconde, j'y songe...puis j'oublie ! Tiens, ma lumière vacille ! Peut-être ma main qui tremble ou la fin du voyage. Il me faut réagir, vite, vite, si seulement tu

étais là ! Pour toi, je serai digne, je rassemblerai mon courage, j'oserai me retourner, je ferai face et me battraï à nouveau ! Simplement pour te protéger. Même si depuis des lustres, je ne comprends plus rien au combat. Amour, je dois t'avouer sans pudeur... Je me retourne et fais face ».

D'un bond ! Je m'engage ! Elle dégage ! Le coup de la petite larme fait toujours son effet, croyez-moi ! Comme si la plaie mélangée donnait une nuance orangée presque rassurante avant le rouge présagé...

Elle détale, surprise ! Je la suis, mes pattes glissent sans accroche. La pente est brute et rapide, plus que tangible, elle accélère. Mes griffes, j'oublie mes griffes, mes coussinets caressent l'assise, ça va vite, elle se glisse dans un couloir, je me tapis et sur le lisse glisse, la vitesse s'accélère encore, où sont mes griffes ? Les paysages des galeries sous mes yeux défilent, d'ocre et de jaune, cela va trop vite, elle bifurque à gauche, je freine, dérape et m'engouffre à droite, la lumière au bout se place, je la mate, et oublie mes pattes, je bondis à un croisement et vais là où me mène le vent, au bord d'un gouffre, je la vois immobile, j'hésite puis me jette à sa gorge. Elle quémande ! Trop tard pour les plaintes dans le vide de la chute. Je me retourne et, proie en gueule, fait face au sol quitté. Je ressens comme un sentiment étrange de bienveillance. Elle supplie ! Me détourne. Oh ! Pourvu qu'il y ait encore quelque chose, ne serait-ce qu'un petit mur bien comme il faut où je puisse sans pudeur reposer sa peur. Le vide me semble déjà presque éternel même si je sais qu'une seconde auparavant j'étais encore auprès de vous à vous titiller sans cesse. Pardonnez -moi !

Rien, tant pis ! Alors j'avoue, je prie pour elle ! Dans la chute, je me surprends à envier les volatiles idiots. Si seulement j'étais comme eux, deux ailes et une cervelle bien comme il faut, mais plus de temps pour les inutiles plaintes. Je vais indubitablement à la fin. Je doute et, par défi, relève encore une fois la tête. Oui ! L'issue est maintenant bien loin au-dessus ! Je regarde vers le bas puisque c'est là qu'apparemment sans opposition je me rends. Je me tais ! Ouf, enfin le plat salvateur comme un arrêt met fin à cette descente sans heurt ! Je reprends mes esprits et fait le tour de mes apparences pour constater que tout est bien encore à sa place. Mince ! Je suis désormais sans arme. Mais que sont ces prolongements mécaniques qui s'agitent aux bouts de mes membres ? Et mes poils ? Où sont mes poils ? Ma queue ! Elle aussi a disparu ! Quelle est donc cette diablerie ! Mes moustaches ? N'avez vous pas vu mes moustaches ? Mes yeux anguleux maintenant roulent comme des billes débiles, je n'en crois pas mes sens ? ! Je me demande si je dois mettre en doute ma vision ou ma propre raison ? Suis-je arrivé dans ma dérive aérienne sur les territoires de la folie ?

C'est une pièce toute blanche, sol et plafond compris, des mur devant tous les champs de ma vision. Etrange ? ! Je tourne sur moi-même, mais rien dans ma perception ne change, un mur de part et d'autre. Alors, je me jette sur lui me faisant face, envie indéfectible de me battre, il devient sol. Je réitère l'excès de mon mauvais caractère sur un autre de mes adversaires. Agile, je bondis, il imite le premier, rien ne sert alors, je ravale ma colère et vous regarde dans les yeux...

Une mauvaise question sans y être invitée en ma logique se place, je la refoule, la roue tourne, elle se replace, je la repousse, elle revient, ça clic en déclic, je la retiens, l'accepte et la regarde et sans aucune pitié vous la livre :

« Comment sortir de là ? »

« Dis- moi. »

Chapitre neuf

Le Pacte

Je me retourne et ignore pour un temps cette présence devant moi, met un genou à terre puis méthodiquement rassemble les débris de bois que j'ai amenés jusque là, les place en toit et au centre dépose la lettre sortie tout droit de ma poche, celle que j'avais écrite pour toi. J'approche ma flamme, dommage jamais tu ne la liras ! Je souris d'un air ironique et oublie ce qu'appelle la rime. Voilà ! Le papier s'embrase, je souffle sur la bougie m'accordant un seul essai. Pourquoi ? Parce que c'est ainsi, amour, qu'on tente d'appriivoiser le feu. La fumée naissante commence à me piquer les yeux, je les referme et écrase une sèche larme pour qu'elle s'écoule jusqu'à ta bouche, qu'en mes mots tu ressenties une ultime fois le goût du sel. Je ne rêve pas, tu sais, il est bien là devant moi. Même si je ne peux encore te le décrire. Mais patience, les flammes bientôt je vais attiser et la lumière ici convier.

Mes mains vont se baigner, la chaleur réchauffera mon toucher et de leurs mouvements en voiliers, des flammes je te parlerai d'un voyage, souvenir de mon île, des plages l'exil de mon esprit, mon âme offerte au vague. Je sais, je dis vague alors je suis la vague, gronde et ronde de fond et d'ombre pour d'un naufragé ramener de la perte l'étendard, et sur le plat le replacer... Je sais aussi que tu n'aimes pas quand je te parle par parabole, tu me dis ras le bol quand tu débordes, alors je remonte sur le fil, ce n'est pourtant pas l'envie de le couper qui me manque, mais non ! Je me retiens encore un peu à balancer ton esprit dans l'absence du mien. Il est là, je le vois mieux. Comme prévu, il est de bonne taille, il fait les cent pas comme dans une cage, ses mains de sable se rejoignent derrière son dos, il regarde la terre, je crois que je ferais mieux de me taire, mais bon, à ce stade, je ne risque plus grand chose ! L'affrontement est proche. L'instinct de la bête en moi doit venir si de l'avenir je veux envisager le revenir, et du combat présager l'équité. Tiens, il renifle, semble depuis le début m'avoir vu venir. Il n'a pas de corne sur la tête, ni de queue qui dépasse, il n'a pas l'air commode c'est tout. Je vais quand même tenter l'approche. Le souvenir d'un conseil reçu étant enfant m'indique que je ferais mieux de déguerpir à toutes jambes, mais tu me connais un peu maintenant, je n'en tiens pas compte, je suis désormais grand, les apparences de mon ombre sur le flanc de la paroi là près de moi le prouvent. Alors, sourire aux lèvres et confiant, je m'approche de mon feu et m'assoie. Il en fait autant. Tout bien considéré, il n'a pas l'air si menaçant. Ainsi, à terre, je ne pense pas que nous allons nous battre tout de suite. Il semble être fier et digne. Cela m'étonnerait qu'il s'abaisse à

cela. Comme moi, il doit envisager le combat à bonne hauteur du sol. Nous allons juste faire un peu connaissance.

Entre le flou de son image et le restant de la mienne, ma petite flambée déposée comme une offrande, presque silencieuse, me réchauffe et l'éclaire de mieux en mieux. L'obscurité restante liée à l'humidité recouvre l'ensemble des éparses flammes formant ainsi un halo de lumière jaune orangé presque palpable. Dans nos ombres, je perçois l'écho des glissements des pinceaux de Rembrandt. C'est troublant ! Dans le sombre, je ne peux te le dépeindre précisément, je me contenterai juste d'une description précaire pour cet aperçu. Le portrait sera succinct, le trait très fin et sans grande prétention, car ici, je dois te l'avouer, le soleil me manque cruellement. Il y a juste encore, de temps à autre, quelques fétus de lumière tombant toujours comme par enchantement de la surface et traçant dans leur chute des raies d'un blanc incandescent. L'espoir dans le noir, c'est ravissant. Si tu voyais ! Tiens, mon modeste brasier semble faiblir ; il me faut vite le ranimer ! Je te l'avoue, le clair-obscur me tente mais le noir m'effraye un peu surtout quand dans ce lieu nous y sommes tous deux. Je casse une branche oubliée là entre mon hôte et moi. A première vue, du charme ou de l'être, je ne sais plus trop, mais peu importe (à ce stade pardonne-moi les fausses notes de ma composition), je me contenterais même, si tu savais, d'un brin de boulot pour des chaînes de cette nuit briser l'éclat, et la jette aux flammes, elles s'en saisissent et dans un craquement sec en prennent possession ! L'assemblage en mouvements lents s'éveille. Quelle merveille ! Je ne sais pas si tu connais un peu le feu mais pour ma part il me fascine ; c'est un spectacle qui malgré la présence des mêmes acteurs est unique à chaque représentation. Quelle magie s'exerce en ses plis ! Si seulement je savais la saisir et m'en emparer. Je te construirais ainsi un nouvel avenir fait de « partir jaune » et de « revenir orange ».

Il ne dit rien. Je n'en dis pas plus. Il dandine sa tête comme s'il entendait un air enfantin, un de ceux que l'on retient bien, je tends l'oreille et n'entends rien me revenir dans le lointain.

Son logis est juste une sorte de cavité étroite, en marge de la convenance, celle-là même où je me suis engagé, avec encore une issue perceptible dans son dos. Pourtant, il me semble qu'il ne doit plus souvent se retourner, si droit et si fier, paraît même être devenu rigide et indéfectible à toute éventuelle nouvelle position vis à vis d'un quelconque horizon.

Même moi, il ne me voit pas.

- Je suis Mir le roi d'ici !

Il m'a bien vu. Il incline maintenant par instant son torse vers l'avant. J'ai l'impression qu'il calque ses mouvements sur les rythmes lents des flammes. Oui ! C'est ça, elles s'attisent. De sa gorge provient un fin

fredonnement. Il va falloir la jouer fine, il converse comme moi en chuchotements avec la chaleur.

A l'abri du monde, ce Roi, puisque c'est ainsi qu'il se nomme, roi de quoi, je me le demande, trône sur son inébranlable fondement. De ses poches, maintenant, sans se soucier de ma présence, il dépose consciencieusement près de lui ce que doivent être ses sceptres, une plume et une feuille blanche... Puis m'indique, écartant les bras, ce qu'il appelle son royaume et me convie d'un affaissement de tête à faire un choix. Je tourne la tête et apprécie l'étendue du partage face à moi. C'est vrai, ses terres semblent vastes et calmes, la paix règne sur le domaine. Il y a bien encore le ploc et le floc des gouttes à la rencontre des éparses flaques d'eau, mais ces notes discrètes accordent à l'endroit une belle harmonie, mais plus aucune voie ramenant. Quelquefois même, une gouttelette plus audacieuse que les autres tente de rejoindre les courbes d'une flamme, et là, un sifflement soufflé qui en sublimation invite au silence.

Chhuuuut !

Trop tard pour se taire. Son chant s'accroît, semble désormais une plainte agréable, me demande s'il est un brave ou un sage, il ferme les yeux, et son visage par instant de tressaillements s'agite. Ses paupières se relèvent. Et je remarque d'emblée, après avoir débroussaillé grossièrement toutes les fausses apparences, une lueur d'enfance dans ses yeux. Peut-être la faille me permettant encore de l'atteindre ? Mais cela ne dure pas longtemps, juste un court instant. Je n'aurais pas dû hésiter, son regard se durcit à nouveau, ce regard qui un jour n'a pas dû tout comprendre restait figé depuis, comme un refus d'accepter l'inacceptable. Dommage, cette lumière infantile qui logeait là contrastait imparfaitement et fortement avec ses traits masqués par les sombres ombrages des lieux. Je la trouvais belle, j'aurais dû la saisir et m'enfuir ! Je suis définitivement stupide.

L'odeur qui se dégage de lui ou de l'endroit est agréable ; elle me laisse en bouche un goût de cendre à chaque respiration. Pourtant, entre le fumet du feu et l'odeur du lieu, il va me falloir trouver mon propre souffle si je veux lui imposer ma voix et retrouver celle me ramenant à toi.

Le Roi doit être là depuis bien longtemps car il ne semble pas souffrir de la solitude. Il paraît plutôt craindre ma vision et évite soigneusement le croisement de nos regards. A-t-il peur que nos points de vue ne se confondent un court instant ? Ou peut-être la crainte de se voir dans mes yeux réellement comme il est ? Ou encore le refus de regarder dans toute autre direction. Alors, par respect, je courbe le regard et l'envisage sans le dévisager : une tête puissante pleine de cicatrices à l'impossibilité de quelconque ennemi ici, j'en déduis qu'il a dû se faire cela tout seul. Peut-être est-ce lui d'ailleurs qui a creusé l'endroit, ou peut-être encore a-t-il livré trop de combats avec les sots blaireaux ou téméraires et malins

goupils ? Ses épaules bien dessinées sont puissantes et présagent le poids du fardeau qu'il a porté jusque-là. Pourtant, il n'est pas courbé, il est plutôt droit comme un gagnant. Ses mains sont généreuses mais je n'envisage pas leur rencontre heureuse. Sur l'un de ses doigts se love un cobra, indiquant ainsi tout le venin qu'elles renferment en elle ; sur un autre plus loin une jade, les restants sont libres de toute attache. Il les balade au-dessus des flammes.

Il se redresse, je laisse tomber le restant des traits du portrait, que les débris de cette mine aillent alimenter le feu, et, j'en fais autant, je me relève car s'il doit m'atteindre se sera debout.

Il parcourt la gamme d'autres voix, elles sont par instant féminines et se perdent en écho jusqu'au grave. Est-il bon musicien ou aiguise-t-il simplement sa voix ?

Qui est ce Mir ? A l'entendre, un roi. Le seul royaume face à moi est cette impasse, enfin mis à part la galerie derrière lui qu'il m'incite à prendre. Que fait-il là ? Peut-être un gardien de rien qui s'est imaginé dans ses délires être un être d'une grande importance. Est-il vraiment réel ? Oui ! Sans aucun doute, je ne suis pas tourné maboul, fais-moi confiance amour. Et pourquoi semble-t-il si attirant ?

Tant de questions qu'il me faut éclaircir ! Il me faut rapidement passer aux mots, ils ne seront pas de trop, et d'ailleurs ils sont faits pour cela, quand du doute ils éclaircissent l'abominable route. Pas de détours, je vais droit au but, j'évince le «Bonjour» ressentant bien qu'ici le jour n'est pas très bien approprié. J'écarte également «Comment allez-vous ? » pressentant qu'il ne doit plus aller bien loin. Je lui demande d'emblée ce qu'il attend de moi. Bizarrement mes paroles me restent en bouche engendrant un douloureux écho intérieur. Je suis surpris, mes lèvres à nouveau tentent et gesticulent, mais pas plus de son. Alors, les sourcils se lèvent d'un seul homme emportant dans leur élan mes yeux vers le haut pour marquer la surprise. Lui, en guise d'ironie, comme s'il savait mon mutisme prévisible, m'affiche une énorme et insolite bonhomie. Habituellement, je n'aime pas qu'on se moque impunément de moi ! Mais dans son immense sourire safrané, j'apprécie néanmoins les rayons dorés. Ils me rappellent le soleil et m'émerveillent encore. Mais, je ne suis pas venu là pour recevoir des risettes, il va falloir qu'il soit un peu plus loquace. Alors, je tente de réitérer ma...

- Je suis Mir le roi d'ici ! Et toi, fais ton choix !

Je reste pour le moins surpris, c'est clair ! Il entend dans ma tête ce con. Il me faut être prudent, ne plus penser, juste agir, vais tenter de dire n'importe quoi, on verra bien : « Bonsoir » par exemple. Toujours pas plus d'éclat dans ma voix. D'un affaissement de tête en sa direction j'indique le sens.

- Bonsoir, j'entends bien !

Déjà, il est poli ! C'est bon signe. Sa parole, contrairement à ses chants distordus, est calme et claire. Elle est rassurante. Alors, encouragé par cette parcelle de douceur, je tente ma main. Brusquement, il se retourne et braille dans un grognement « couché les ombres ! » Je me ravise aussitôt.

- Je vois aussi !

Je me tais écoutant le silence comme une présence autour de nous. Impressionné, je suis néanmoins bien heureux d'apprendre que mon interlocuteur est riche d'œil, d'oreille et j'attends la suite de son savoir, peut être me dira-t-il qu'il me sent aussi et qu'il a également de grands crocs et tout le tralala. Je le regarde attentivement. Il me fait face de nouveau. Il a repris son sourire juste abandonné, puis il précise :

- Alors, je te sais !

Mon interlocuteur, c'est sûr, double sens en mains assimile bien, bien ! Je suis content pour lui mais pas plus avancé. Je le regarde attentivement pour tenter de mieux le saisir. Il est bien stable sur ses deux pieds et moi j'ai tendance à vaciller quelque peu, ivre des fumerolles du brasier, lui semble avoir trouvé ici un bon équilibre. Puis, sans un autre mot de ma part, il me dit :

- Je t'attendais !

Je suis surpris d'obtenir une réponse aussi forte sans aucune demande. Répond-il ainsi à toutes mes futures attentes ? Ou ai-je imaginé quelque chose à mon insu ? Alors, dans un élan fougueux, pressentant que son savoir doit être grand, j'enchaîne une multitude de questions idiotes. Que puis-je faire pour vous ? Voulez-vous que je ... Et je rencontre à nouveau dans ses intonations sonnantes les affirmations du dessus :

- J'ai vu ! J'ai entendu ! Je te sais ! Alors, fais ton choix !

Entendant et sentant clairement que je n'obtiendrai rien de lui par le biais des interrogations, j'adopte l'ignorance comme un silence et vais me contenter d'attendre, histoire d'entendre l'histoire, son histoire, et qui sait, vais-je ainsi trouver ce qui m'amène ici ? De plus, je me rends bien compte avoir l'air d'un idiot à m'agiter ainsi face à lui, si ! Si ! Je sais aussi sous mon air sot ce que tu ignores, fais-moi toujours confiance. Alors, avec le peu de dignité qu'il me reste, je ferme les yeux. On verra bien, je n'ai d'ailleurs pas besoin d'eux pour l'écouter.

Ainsi, le temps passe entre sa présence et mon absence s'étalant et se répandant mollement sur la surface de l'antre. Je prends ainsi dans cette attente un peu plus d'assise. Et enfin, après un temps incertain, des secondes, des minutes ou des siècles, je ne sais plus, temps arrêté oblige, il comble mon mutisme de sa parole :

- C'est Elle qui t'envoie ?

« Je... »

- Je sais, c'est Elle !

M'indiquant maintenant clairement, qu'ici c'est lui le maître de la conversation et qu'il dispose de tous les dialogues, je ne tenterai par la suite plus aucun signe sans y être fermement invité auparavant. Je me demande intérieurement : et s'il me parle de toi ? Non ! Impossible, il ne peut te connaître Ismérie. Sentant mon interrogation grandissante pour cette «Elle », il me parle évidemment de lui. Esprit de contradiction, je suppose.

De son souffle, j'appris rapidement que les routes toutes tracées, il les avait fuies par refus ou simplement par opposition à cette «elle ». Trop exiguës pour ses pensées démesurées. Et qu'aujourd'hui il était riche de son absence, mais, que son manque ici avait une dimension incommensurable, quelque chose d'ineffable. Evidemment, je trouvais ses propos complexes et décousus. Pourtant, il persistait à ponctuer toujours ses phrases de :

- J'ai vu ! J'ai entendu ! Je sais !

J'appris ensuite, sans toujours rien demander, qu'il vivait là, caché d'elle, naviguant intérieurement dans les extrêmes de ses pensées. Bientôt, exceptionnels ou petits, quelquefois simples ou exagérés, il savait alterner et étaler comédie et démesure à qui prenait le temps de l'écouter, en l'occurrence, moi. M'étant habitué tout à fait à mon obscurité intérieure, je rouvrais les yeux et ainsi commençais à le distinguer un peu mieux. Le visage était surmonté d'un chapeau déposé en couvercle sur ses pensées. Un monarque d'un nouveau temps, oui c'est bien cela, avec cette vieille couverture reposée sur ses épaules en guise de cape et allant jusqu'à ses pieds ; il me fit songer à un de ces grands combattants. Pourtant, je ne percevais aucune arme apparente. Mais, difficile de faire des supputations, ses traits sombres ne m'y aidaient pas vraiment. Il continua de se décrire et employait de plus en plus l'avenir pour parler de faits. Je l'écoutais en restant néanmoins à bonne distance car le souffle de ses mouvements me semblait proche et pour le moins dangereux et il me mettait tant de visions dans ses dires que j'avais un peu peur de me confondre dans son trouble.

Néanmoins, son don de narrateur me fit voyager sur les grandes pellicules hautes en couleurs qu'il déroula devant mon regard impatient. Mes yeux, eux, n'arrivaient même plus à loger la grandeur de mes pupilles tant les apparences étaient grandes : films presque parfaits où lui le héros bataillait contre le monde entier. Les imbéciles, les nantis, les intellectuels, les durs, les tendres, les bons, les riches et les pauvres, tous, il pouvait les rencontrer, et de son vide en faire une simple bouchée. Tous le connaissaient et le redoutaient. Car, lui, le grand et fort guerrier du vide d'elle, ressortait toujours vainqueur de chaque combat, quelques égratignures sur son armure pour me prouver le bien fondé de ses dires.

Quel savoir pouvait-il bien détenir ?

Chapitre Dix La pièce blanche

Revenu de la surprise passée de mon état animal oublié, j'étais donc comme vous «homme» pour un instant. Ma colère, elle aussi, m'avait abandonné et plus paisible, j'observais le décor m'encerclant. Elle était là ! Ma souris ! Devenue femme ! Elle n'était pas plus couverte que moi. Je ne sus que faire. Aucune envie d'un carnage ni d'un quelconque partage. Je ressassais sans cesse ma question sans écho, personne ne pouvait plus m'atteindre. Alors, je me repliais sur moi-même, dans un coin, et tentais d'échafauder un plan pour sortir de là. Après tout, si j'étais arrivé, je devais bien pouvoir en toute logique en revenir...

Elle, toujours sans se soucier le moins du monde de moi, travaillait maintenant sur les murs de ce piètre ouvrage. Elle s'appliquait pour qu'aucune trace ne se devine plus. Elle plaquait le profil de son visage fatal sur le plat des pans pour mesurer la précision de son travail. Elle ponçait sans cesse et semblait ne pas penser. La rudesse des papiers abrasifs qu'elle employait emplissait la pièce d'un bruit rauque et constant. J'écoutais, sans vraiment les comprendre, les cris des grains sous ses mains, sorte de murmures qui disaient : « Chreeee ! Chreeee ! Chrerhee ! Cherche ! ». Ils envahirent peu à peu ma pensée dissipant toutes certitudes. Elle avait revêtu une combinaison de travail, un simple bleu d'ouvrier. Pourtant ici, le bleu était blanc et sans aucune tâche d'aucune matière. J'en déduisais qu'il devait s'agir d'une travailleuse courageuse n'ayant plus d'emploi. Elle était concentrée sur son occupation et, apparemment ne me voyait plus, là, perdue devant ses pas. Je la regardais, puisque là, il n'y a rien d'autre à observer. Je fis rapidement le tour de ses apparences pour trouver le jugement le plus juste. C'est une prolétaire, au mieux une artisanne qui travaille sans grande prétention sur un ouvrage auquel je n'aurais même pas prêté attention en d'autre occasion. Un espace plein d'absence de rêve, le Vide d'envie.

Elle n'était désormais pas plus qu'une candide pas crédible sur ma route, un silence dans une conversation, un blanc sur une feuille blanche. Et alors que j'allais l'oublier, puis la laisser tomber dans les oubliettes de mon inconscient pour tenter plus avant de trouver l'issue me ramenant à mon maître, sans se retourner, à nouveau elle m'adressa la parole :

- Je t'attendais ! Tu es un peu en avance. Je n'ai pas tout à fait terminé.

Mais puisque tu es là, tu vas m'aider !

Je ne lui répondais même pas. Elle était le fruit de mon imagination. Je tournais en rond. Elle, négligeant mon ignorance, d'un mouvement de main, m'indiqua un emplacement. Il y avait là un pot de peinture fermé, un pinceau sur le couvercle et une combinaison par terre. Poussé par ma

grande curiosité, j'allais vers l'endroit, traînant en moi une nouvelle question :

- Quelle couleur pouvait-il bien y avoir dans ce pot tout blanc ?

Eh bien... Du blanc !

Je revêtais l'uniforme et me mis comme elle au travail. J'avais auparavant remarqué le sens de son mouvement et la direction de sa façon. Perfectionniste dans l'âme, je me plaçais à l'opposé de tout cela pour que la matière fluide de mon pot ne vienne pas de suite au contact des papiers de verre qu'elle utilisait. J'aime plus que tout les choses bien faites. Car faire et refaire, à tout dire, me fatigue. Consciencieusement, je recouvrais lentement, à l'instinct, n'observant aucune différence, le mur face à moi. De temps à autre, je touchais le dur de la paroi pour repérer l'éventuel avancement de mon travail : absence de coulure de la matière sur mes doigts. Sans me déconcerter, je repassais sur l'endroit. Du blanc sur le revers de mes mains, de touche en touche, je continuais plus loin. Entachant mon habit, je poursuivais cette progression invisible.

Chacun de son côté évoluait dans cet ouvrage, l'un vers l'autre et sans jamais se rencontrer. Je peignais les cloisons préparées, elle préparait les cloisons à peindre. Nous tournions en rond dans un espace grand comme un carré. Je ne disais toujours rien et elle ne disait pas plus. Nous n'avions peut-être plus rien à nous dire, juste quelque chose à faire ? Plus je l'observais et plus mon regard s'habitua à sa présence, et plus elle semblait s'effacer de ma conscience. Elle était de plus en plus grise. Ses cheveux qui au départ laissaient encore deviner une chevelure de toutes les couleurs étaient devenus blanchâtres, recouverts un peu plus à chacun de ses efforts, de l'usure de la matière. Elle vieillissait magiquement à vue d'œil. Pour moi, ce n'était pas mieux ! A force de toucher pour mesurer la précision de mon action, mes mains étaient devenues totalement blanches et j'en étais déjà au bout de mon nez. Je ne commençais déjà plus qu'à distinguer la limite entre mon pinceau et ce qui le tenait. Nous travaillions sans un repos qui d'ailleurs n'aurait pas eu sa place en ce lieu, la pause aurait été de trop sur cette partition immaculée. Ainsi, rapidement, je ne distinguais plus que le mouvement de mon toucher parcourant les pans de cette maison, mes gestes n'étant plus visibles. Cependant, je me savais peignant. Alors, je fis rapidement le tour de mes apparences pour trouver le jugement le plus juste. Il devait s'agir d'un peintre en illusions dans un endroit sans horizon.

Je me retournais et, à sa place, il n'y avait plus grand chose de visible. Juste encore perceptible, un mouvement de volute de poussière, une direction que je persistais à suivre sans la comprendre. Je m'ennuyais à mourir, si vous saviez, alors avec mon pinceau je faisais de grands mouvements aériens, de spirales et de dédales. De temps à autre, je me retournais encore, face au décor, j'entendais vers elle plus que le

crissement du vent de ses feuilles aux mille éclats. Je me concentrais sur mon geste oubliant peu à peu la gêne de sa présence. Je faisais des portraits invisibles, les imaginant beau : des oiseaux, des souris, des bateaux rêvant toujours d'évade et de vagues.

A bout de force, juste à la limite de la disparition, elle décida de nous arrêter. Je m'assis épuisé au centre de la pièce et sentis dans mon dos par son appui délicat qu'elle m'avait rejoint. Nous étions l'un contre l'autre, au centre de nul part, nous devinant clairement sans un regard. J'étais devenu entièrement flou de mes touches. Elle était devenue totalement poussière de ses gestes. Une opposition dans un partage. Je la devinais, elle me voyait. Elle et moi, sans aucune concertation, faisons le même geste, précis. Nous devinions et cherchions, chacun à notre manière, les parcelles du mur encore visibles à nos sens. Puis nous lissions les apparences pour que plus rien ne se présage. Nous dérivions dans l'infiniment caché, raccrochant encore, par instant, nos esprits à une parcelle de réalité encore tangible. Une trace, elle rectifiait. Un creux, je comblais. Une ombre, nous nous effacions. Et puis, plus rien. Nous étions maintenant revenus debout au centre du vide. Elle inclina sa tête de bas en haut et de droite à gauche laissant percevoir un léger craquement de ses vertèbres. J'en fis autant pour prendre mon aise. Je lui fis entendre mes mains toutes neuves jointes retournées vers l'avant. Elle fit de petits mouvements, roulements d'épaules et déploya ses bras. Elle me demanda d'en faire autant. Je m'exécutais. Elle me mima. Pas légers de son cœur en mon cœur, souffle court, danse d'artiste, sorcier en veine, à ma grande candeur, je sentis en mon esprit craquer le goût de cette pâle blancheur. Elle continua, m'excitant et m'incitant à continuer également sans plus me poser aucune question, allant à droite, vers la gauche aussi, en haut et en bas également, tout autour d'elle. Elle prenait, sans conflit, possession de mon vide tangible et moi de ses mouvements vers l'avant. Et plus elle avançait dans ce sens, plus moi, je la suivais, pressentant néanmoins le danger d'une telle progression. Le plaisir de l'ascension mêlé à celui de la chute. Plus elle me conviait, plus je sentais son « dansé », un instant j'aperçus la pièce se mettre en mouvement et une première couleur, un violet très sombre dont plus que la vision je ressentis la chaleur, puis le plat dissonant s'enroula dessinant dans sa partance un cercle comme un passage tangible. Je me retournais et la vis derrière moi. J'accélérais le pas. J'entrais la tête dans le cercle, les images en bavardages se mirent à me parler, je les écoutais. C'est elle qui, d'une seconde phrase, coupa court à ses prémices :

- Il est temps de dormir. Tu n'es pas encore prêt. Demain sera dur. Je crois que nous avons assez travaillé pour aujourd'hui. Va et repose-toi !

Je remis les pattes sur terre, euh non, mes pieds, puisqu'elle m'y avait si joliment invité.

Avant de me laisser glisser dans ce que je présageais être une nuit totalement blanche, j'appréciais le souvenir de mon envol avec elle. J'aimais déjà les prémices de ce rythme lent. Je fermais les yeux pour tenter d'apercevoir mon maître chemin faisant à la main des pensées d'Ismérie.

Chapitre Onze

Les sens

« Cinq Le goût n'est plus »

Je pensais à cela comme ça amour, comme j'aurais imaginé n'importe quoi ou peut-être parce qu'à cet instant le goût de vivre me quittait doucement. Mais c'est vrai ! J'avais face à moi mon feu peu à peu s'étouffant ; Je me demandais bien comment j'avais réussi à faire cela. C'était impossible ! J'illusionnais comme à mon habitude. Pourtant, le roi de sa voix arrêta la mienne toujours silencieuse.

- Pas de doute, c'est bien Elle !

Dédaigneux, il regarda le feu, s'en approcha, cracha dessus, ce qui eut pour effet de le ranimer. Il se mit à danser à la manière de grands chefs indiens. Le pas lourd et le rythme sourd, il tournait autour de la moitié du feu évitant soigneusement toute approche vers moi et laissait à nouveau entendre dans son ventre à sa gorge ses petites plaintes plaisantes. Le sol quelquefois sous ses pas tremblait. J'étais impressionné par sa corpulence imposante. La tête du roi par instant se relevait et nos regards maintenant se croisaient sans soucis de se voler. Ils étaient toujours à bonne distance, celle d'un geste de main. Une douce ambiance régnait en cette attente.

Il me félicita en m'appelant «petit » et m'invita à poursuivre. Quoi ? Je l'ignorais. Alors déçu par mon insuffisance évidente, il continua à se décrire. Il m'avoua qu'à chacune de ses rencontres avec autrui il avait su les écouter et qu'il n'avait rien oublié. Il avait classé et rangé les fragments de leur vérité car d'après lui aucun homme ne détenait la totalité. Puis à l'écart, il avait démonté, assemblé, les bouts de parcelles et avait construit une passerelle, un simple point ne menant vers rien et de là s'était envolé tout au loin, loin, loin d'elle. Le roi ajouta que depuis nul part, il aimait à mirer les hommes comme moi avec aucun but en soi, porteurs d'un début et d'une fin, et entre les deux une vie obligée. Dénué de sens ! A l'écouter, ses esclaves, comme il les nomma, étaient des coquilles de noix flottantes bon gré mal gré sur des cours d'eau imaginaires et sans issue. Certains se prenant pour de grands navires, d'autres essayant d'écoper leur vide pour simplement ne pas sombrer. Il avait trouvé là, apparemment, un coin calme à l'abri des vents et des remous. Séant, il attendait paisiblement et passivement les naufragés posant le pied sur son île pour leur faire tâter un peu de son vide tout en observant avec mépris le passage des grandes embarcations, le faciès d'elle en étendard, mépris de les voir s'agiter et se détruire, pour avancer les unes devant les autres vers nul part. Ces pauvres gens si riches d'elle.

A sa vue, je n'étais pas grand chose, ni plus ni moins que n'importe quel autre crétin de passage. J'étais au mieux le reflet des actes qu'il n'avait

pas déniés accomplir. Quelquefois, il me portait attention lorsque je soulignais d'un applaudissement ses exploits. Et il continuait ses pas de danses lents, courbant son dos et moovant ses larges épaules. J'avais l'impression qu'il s'échauffait et le feu entre nous brillait de mille éclats sans aucun ajout de part et d'autre. Dans l'écartement de sa couverture, j'aperçus un objet aux facettes brillantes, mais je ne pus de suite le définir. A l'écouter, toutes les quêtes reposaient sur une seule richesse, le vide d'elle et, désormais, il en était le maître sans conteste. Le roi prétendait tout savoir sur le néant et paradoxalement par ses grands mouvements rythmant ses monologues, il m'emmenait lentement vers quelque chose de tangible, le brillant de l'objet entre sa ceinture et son ventre.

Il me prit directement à partie :

- D'ailleurs, toi, si tu es encore là à m'écouter, c'est bien que comme les autres avant toi tu es à la recherche de quelque chose !

Ne me laissant pas le temps d'approuver, d'un signe de tête, il poursuivit considérant que c'était entendu.

- Et regarde-toi ! As-tu l'impression d'avoir dirigé le pas de tes yeux ? Ne me laissant pas... Il exprima son toucher juste d'un rire de damné s'étouffant dans un grondement rauque. Il clama l'excès de sa raillerie sur le feu, ce qui eu pour effet d'enfanter une fumée suffocante et de la rendre cette fois difficilement supportable.

« Quatre l'odorat n'est plus »

J'avais face à moi, mouvement entrelacement cheminement précision et air pur à mes narines. Le roi applaudit à nouveau...

Chapitre douze

La leçon

Au matin, je la retrouvais éveillée avant moi. Au centre de la pièce, elle avait installé une tablette, pas très grande, environ un mètre sur deux. Le plateau reposait sur deux tréteaux bon marché achetés certainement chez casto ou brico. Dessus, une multitude d'objets : des engins pour les couleurs, pinceaux, fusains, crayons, huile de «Camille» et bout de machin, et beaucoup d'autres outils que seul le souvenir de leur énumération me fatigue tant leur complexité me semblait grande. Je vous en ferai donc grâce ! Mon étonnement dissipé, je la regardais debout face au mur. Ses hanches, douces et arrondies, j'envisageais, avec le lisse du revers d'un pinceau d'y loger une glisse pour à jamais graver en moi la chute de cette courbe parfaite. Au lieu de cela, j'allais à son dos et la pris dans mes bras. Sur l'une de ses épaules, je reposais ma tête et à son cou je fis sentir mon souffle. Mes mains s'étaient posées sur son ventre et je laissais à mes paumes le soin de calquer les va et viens de sa respiration. Nous regardions dans une même direction et je profitais de sa surprise pour en caresse lui parler. Je lui avouais avoir encore faim de cette expérience de la veille. Elle ôta mes bras d'autour de sa taille et les laissa retomber, je les croisais.

- Tu vois quoi ?

Dans mon silence.

Un seul mot bien sûr : Du blanc...

Demi-Silence.

Elle sembla interpellée d'une telle réponse et poursuivit :

- Sais-tu peindre ?

Dans mon re-silence.

D'une manière générale, je n'étais pas doué pour les choses de l'art ! Je n'avais pas appris, vous comprenez, la chasse avant tout ! Si elle venait à me demander une interprétation sur le travail de la veille, en toute franchise, je n'aurais su lui répondre. Et plus que tout, je n'avais pas envie qu'elle me demande les contours d'un mouton ou de toute autre bête à faible discours. Alors honnêtement, je lui dis non de la tête !

La conversation aurait dû être close, d'une négation ferme, le dialogue habituellement trouvant sa limite ici. Mais, cette fois, elle semblait s'ouvrir sur autre chose : un acte ! Elle se dirigea vers la table, ouvrit un pot de peinture, y trempa un pinceau proche d'un autre pot et lança un éclair de couleur sur le pan du mur ! Une trace projetée et écrasée sur un support plus totalement d'une seule et unique non-couleur !

Rouge sur Blanc.

Pendant un instant, je mis en doute sa raison. Avoir tant travaillé tantôt et d'un geste mettre fin à cet ouvrage, certes illusoire et presque invisible ! Toutefois, je ressentais la réalité de la fatigue encore dans mes épaules, dans mes bras, dans ces mains.

Mes mains...

Un travail pourtant si bien fait, proche de la perfection. Mais elle n'avait pas l'air d'une folle ! Pas du tout ! Quelques grains tout au plus, de minuscules tâches écarlates laissées par son précédent élan de peinture. Des traits sur un visage que je voyais maintenant, il y avait bien quelqu'une ici. Des grains de peau, mais pas ceux de la folie. Non, pas folle du tout, un peu originale c'est tout. Elle persista :

- Et là ! Toi tu vois quoi ?

Grand silence de ma part, au souvenir de chute et d'ascension. Un étrange silence où ma voix intérieure rencontra l'écho des couleurs de ses voyelles. Pas grand chose, juste quelques mots pour une phrase, une première phrase comme une fin d'histoire que mes lèvres cette fois dirent sans vraiment le penser :

- Il était une fois.

Surpris ! Je me retournais pour voir d'où parvenaient ces sons ! Toujours personne ! Il me fallut admettre que j'étais bien le porteur de ces bruits différents. J'étais fier de moi ! Alors, je répétais cherchant le bon ton :

- Il ! Etait ! une fois

Puis j'inversais :

- Une fois. Il était

Et je modulais :

- Il, une fois ! était

Douce présence, variations d'émotion, je commençais à vous envier, avoir à jamais ce don d'évocation, être un instant comme vous, avoir le droit moi aussi de dire n'importe quoi.

Elle ne me laissa pas le temps de discourir plus amplement.

- « Il était une fois ? » Répéta-t-elle !

Dans un soupir.

J'hésitais à poursuivre. Je ne voulais pas être complice, à son insu, de la destruction de notre œuvre chimérique. Il n'y avait encore qu'une seule trace sur le mur, quelques années de travail à deux pour pouvoir l'effacer totalement. Mais, ce n'était pas grave ! J'avais désormais tout mon temps. Mais si au bout de ce trait, maintenant sur le mur, je n'avais plus rien à dire, que ferait-elle ? Si l'idée de poursuivre lui venait, elle continuerait à entacher la paroi, et lorsque celle-ci serait totalement salie, elle s'attaquerait à la suivante et ainsi de suite. Et toute la blancheur originelle du lieu serait recouverte !

Sentant mon hésitation, elle m'encouragea. Elle alla, sans un mot, clarifier d'un coup de fusain le haut de la courbe sur le mur. Je continuais. Après

tout ! C'était elle qui m'avait amené jusque là et comme il n'y avait qu'elle ici, j'étais certainement chez elle ! Et si elle était la maîtresse des lieux, je devais en être l'élève ! Je m'ordonnais sans plus aucun état d'âme et j'ajoutais des mots sans retenue :

- Il était une fois, une route, sur laquelle un homme s'était perdu.

Elle fit, de quelques bouts de traits et d'un rond, un simple bonhomme sans visage et sous ses pieds un autre cercle gros comme un ballon. Elle partit chercher d'autres couleurs et, sur la boule en dessous du croquis de l'homme, ajouta océan, terre, forêt, ciel et désert.

J'étais resté debout à la regarder se battre contre le vide, plutôt perplexe de tant d'agilité. Au petit personnage central, avec le glissé des soies des pinceaux, elle avait réussi à me faire percevoir l'illusion d'un mouvement. Lui, semblait désormais marcher comme sur une grosse balle de cirque et mon imagination faisait le reste du chemin. Je le voyais toujours revenir au même endroit. Impossible de se perdre sur un tel endroit...

Elle me regarda et d'un geste habile, précisa une courbe au bas du visage, un fin trait de bonne humeur et me demanda de nouveau ce que je voyais. Je poursuivis donc la description :

- Le jour vient de se lever sur un désert inondé d'orangers, une pluie d'étoiles s'écoule des racines des arbres, et sous les eaux, là-bas ! Près d'une source, on aperçoit aisément un vaisseau qui gonfle ses voiles. Je ressens déjà le vent.

Avec un pinceau, mais pas celui dont j'avais eu l'occasion de me servir, un outil d'artiste spécifique et précis, découpant le blanc de ses mouvements, elle fit jaillir sur ma droite une plage d'un pur blanc crémeux.

Je continuais sans peur :

- Devant l'une des dunes, j'aperçois un étrange personnage qui marche différemment, il porte sur ses épaules un enfant, le gamin a les bras grands écartés et fait mine de voler.

D'un doigt, elle atténua le trait pour ralentir ma progression et cela fit l'effet inverse : La précisant, l'affinant, me permettant une description plus pointue.

- Le gamin rit aux éclats ! Il tape sur les flancs de sa monture pour l'encourager à aller plus vite en direction du voilier ! C'est vrai ! Le blanc du vent tend les voiles presque à les déchirer et le cordage semble proche de céder...

La peintre étrange, près de la table aux peintures, du plat d'un pied poussa la jambe d'un tréteau, basculant l'horizontal de l'assise aux outils et dans une belle cacophonie répandit sur le sol un mélange inattendu de couleurs. Elle prit ses doigts comme des branches, observa un instant ma surprise, les écarta et entama le mélange des substances. Dans ses gestes, une infinité de couleurs naissaient et disparaissaient aussi vite donnant encore

d'autres couleurs. Elle se rapprocha d'un autre mur et dessina un envol de tâches multicolores. Tournant son visage vers moi, elle me demanda, un sourire coquin logé au coin de ses lèvres, si je savais en dire autant !

Chapitre treize

La suite

Difficile de décrire ce qui suivit. Une cascade de teintes emportée par des sons. Avec derrière, le bruit d'un torrent grondant et emportant tout le blanc sur son passage. L'écho de mon histoire heurtait les murs de sa maison consentant des dessins à chaque collision. Je ne sais plus si les mots guidaient les traits ou l'inverse ? Elle donnait vie aux impressions et formes aux personnages, et moi j'ajoutais du vécu et des sentiments à ses portraits. Chacun complétant de soi la vision de l'autre. Je projetais mes pensées sur son tableau et elle en faisait le contour. Elle posait ses émotions devant mes yeux et j'ajoutais le son tout autour. Cette fois je racontais. Entre les mots déferlants, j'éclaboussais les phrases emportant en moi expiration et ponctuation là où il n'y a plus de respiration et sur le blanc de ses murs j'étais mon imagination : l'homme à l'enfant se trouve les pieds dans la plage, face au grondement de l'océan, la terre à son dos le retient et l'appelle, une tempête de sable au loin se devine nourricière, il hésite et regarde l'espace tel un vulgaire coquillage scellé aux racines d'un rocher, il ne bouge pas, je doute que l'embarcation non loin de lui l'attende encore longtemps, le bois du mât craque et l'attache siffle, il regarde les vagues, le sans cesse va et vient agréable de leur vie. La mort de l'une donnant force à la suivante. Il se sent comme elle. Il regarde au plus loin, à la genèse de sa vision, pour l'apercevoir, elle, la vague à qui il va emprunter son envie d'atteindre le large. Ça y est ! Il fait enfin son choix, la sienne, celle qu'il devine forte.

Ses dessins couraient dans tous les sens à la poursuite de mes paroles. Quelquefois, c'est elle qui prenait les devants et maintenant c'est moi qui tentais de la rejoindre. Un bel équilibre entre texte et couleur, une encre pour le peindre et un ton pour le dire. J'étais à bout de force. Elle me pria encore de poursuivre, elle discernait encore du blanc sur mon habit. Alors pour elle, moi qui étais resté sage jusque là, je repris mon récit et, aux fonds des mers, j'arrachais à pleines dents les diamants d'une fête et les chuchotais à ses oreilles.

Chapitre Quatorze
Elle

Le roi, d'un signe d'index, m'invita à voir, entendre, apprendre, savoir et conclure.

Que de qualités pour un seul homme....

Trois : l'ouïe n'est plus.

Peut-être, à ce stade, je ne veux plus, mon amour, que tu entendes. Les non dits sont les plus beaux secrets ! Crois-moi sur parole, je te les réserve les soirs de doute où tu ne pourras trouver le repos ; à ta pensée, ils apporteront l'illusion comme une destination.

Deux : la vision n'est plus.

- We'sa ! Je vais à Elle ! Reviens à moi !

Chapitre Quinze L'Atelier de Papier

Après le passage des heures, nous avons face à nous une sorte de fresque totalement incompréhensible d'autrui. Au milieu d'un désert bleu, un océan rouge prenait naissance logeant un voilier transparent et à ses commandes un homme une femme des enfants et des gens. Des visages se devinaient dans les voiles. Les soleils éclairaient furtivement les soupçons d'un nouvel horizon que nous devinions. Alors, nous inversions les rôles sans complexe et sans peur de faux pas. Elle dictait. Je dessinais. Je montrais. Elle racontait. J'étais, et elle était, pour un instant, un écrivain peignant ou une peintre écrivant. Nous n'avions tous deux aucune appréhension du regard de l'autre puisque nous étions un, mais juste dans un ordre différent : « Nu. »

Epuisés, plus tout à fait très blancs, et pas vraiment noirs, nous étions de nouveau dos à dos au centre de la pièce cette fois multicolore. Son outillage rangé dans un coin, les tréteaux repliés et la table adossée au mur, donnant l'illusion d'une autre porte... Nous regardions avec attention les images nous entourant. Chacun précisant ses pensées d'un terme, d'une ligne ou d'un point. Nous étions artisans d'une simple œuvre uniquement visible de nos yeux. Elle me confia : pour elle, toute personne savait peindre, mais beaucoup l'avaient simplement oublié. Et les couleurs avaient beaucoup plus de nuances qu'elles ne le laissaient paraître. Il y avait évidemment les teintes, mais il y avait aussi les sons, et il y avait les mots, il y avait la pierre, le bois, le verre, la chair et surtout une sensation commune : « Le Partage ». Chacun possédait une sorte de lumière, quelque chose à mettre à jour, une évidence à expliquer. Certains prenaient les mots, d'autres les couleurs, le cuisinier les aliments, le menuisier le bois, les fleurs pour le jardinier et la névrose pour les tristes. Il y avait tant de choses pour le dire, chacun à son niveau, son matériau. Le principal était de rendre accessible aux autres les sentiments qui nous animent, notre vision. Matérialiser la gourmandise, l'imaginaire, les chants et tout ce qu'on peut apercevoir de chez soi ou en soi. Sans aucun doute, mon maître était un grand artiste. Il fallait seulement, moi son ange, le lui rappeler car la vie l'avait poussé dans un retranchement presque infranchissable pour tout homme. Elle m'expliqua aussi, par le passé, il l'avait fuie ; il l'avait enfermée ici par peur et lassitude des bouches assassines porteuses du « Ment ». Elle m'apprit encore qu'elle ne lui en voulait pas et, en échange de son pardon, elle lui redonnerait son don.

Puis, Dame inspiration dans un sourire ajouta :

- Bien ! Maintenant va et sors-le de là, il s'est perdu !

Je ne savais pas vraiment où j'allais retrouver mon maître ! Dans quel pétrin s'était-il encore fourré ? Je rangeais les conseils qu'elle m'avait judicieusement énoncés pour ne pas les oublier. Je n'avais pas tout compris, il fallait que j'en parle à mon maître ! Lui, l'éternel penseur, saurait m'expliquer les ficelles et les flous.

Quand je suis parti, elle travaillait sur les quatre murs de l'ouvrage s'appliquant pour qu'aucune trace ne se devine plus. Elle plaquait le profil de son visage fatal sur le plat des cloisons pour mesurer la précision de son action. Elle ponçait sans cesse et semblait toujours ne pas penser effaçant l'image de notre rencontre et laissant au passage encore quelques mots sur l'esquisse d'une plage, une phrase à l'apparence d'une réponse pour les suivants :

(Ouvrez simplement les yeux pour apercevoir le rêve par lequel vous êtes entrés ici, et, avec un peu de folie, juste un brin, il prendra vie)

Chapitre Seize

L'Eclat

J'ouvrais mes yeux ! Les émanations de cette destination se dissipant peu à peu de ma raison, je me relevais et m'étirais, mes griffes étaient de nouveau à leur place. Ah, c'est bon de revenir en soi ! Un peu plus loin, je perçus la voix de mon maître qui m'appelait. D'un bond, je dégageais de cette impasse où j'avais trouvé un peu le repos ! Guidé par ses silences bruyants, j'allais me replacer auprès de lui. Je fis mes griffes sur son jean. Mon maître et le roi Mir, immobiles, étaient face à face enfermés dans cette sorte de grotte depuis déjà bien trop de temps. Dans l'urgence, je lui fis rapidement mon rapport, lui parlais de cette muse, de dessins, sans oublier de lui décrire également les siens, je le savais sensible à ce genre de détails. Je lui expliquais aussi qu'ici il était souvent assis, courbé ou au mieux à genoux, sa taille ne lui permettait pas d'être entièrement debout. Ainsi, je voulais qu'il comprenne, il avait seulement l'impression d'une certaine grandeur. Mais on ne peut être grand que lorsqu'on est à terre ! Il ne bougeait toujours pas et semblait pourtant m'entendre. Je rajoutais aussi qu'il devait emprunter la galerie face à lui comme le roi le lui avait fait percevoir auparavant. Se tromper et rebrousser chemin permet quelquefois d'avancer. Toujours pas de réponse. Je relus son dossier pour m'assurer que je ne m'étais pas trompé. Non ! Rien de tout cela, pas de trace de surdité latente, juste la raison inversée. Alors, en tant que connaisseur, j'appréciais plus librement son jeu.

Le roi Mir leva lourdement son regard, le fixa sans aucune expression, entrouvrit sa pèlerine, découvrant l'écrin d'une lame effilée. A cet instant, le visage des pensées de mon maître s'effondra en lambeau laissant apparaître la chair de ses sentiments. Toutes les plaies pleuraient les larmes rouge noir d'un chemin «sans». Pierre allait devoir affronter la mort alors qu'il avait entrevu un autre chemin, pas le vôtre, ni le leur, mais peut-être le sien.

Le roi, amour, sortit le bel objet du fourreau précieux, c'était une dague ! L'extrême de sa désinence en ma direction, à quelques centimètres de la cible qui n'était pas plus que mon propre cœur. Le manche et la lame étaient faits du même métal, certainement de l'or. Le lent mouvement de l'ensemble guidé de sa main ferme était calme ; je ressentis déjà en moi la lourdeur du geste à venir et toute la force du coup à recevoir. Je m'imprégnais calmement de la douleur inévitable.

- Mais, que fais-tu, enfin ? Tu te vois devoir mourir et tu es en train de décrire l'objet du forfait ! Dit plutôt : coupant, tranchant, acéré, pointu, précis, fin, vif, rapide, agile, brutal, endiablé ! Bouge enfin !

Bon Dieu de bon Dieu ! Bouge, sors de là ! Ne reste pas près de moi !
Sauve-toi, sauve la, sauve-moi !

Mon maître ne comprenait pas les dires du roi ! Que voulait-il lui exprimer exactement ? Ses yeux étaient gorgés de l'arme comme un fruit trop mûr d'avoir trop attendu. Je ne savais plus trop... Mir persistât :

- Soit. « Mouvement ». « Insaisissable ». « Les couleurs ». Pas de fatalité, pas de destinée, pas de hasard, plus de peur. Juste un choix. Cale bien cette arme entre tes doigts, de ta main oublie le retiens, craque les images au creux du trait et de ton poing regarde l'essence glisser sur ta peau. Contemple bien ce qu'il y a maintenant, là où toi tu avais présagé la totale absence des nuances. Il n'y a plus qu'un fin mélange, un peu d'encre et de vie, l'huile et le fluide à tes yeux. Ne cherche plus le sujet, trouve-le ! Accule le contre la marge de tes toiles et sers-toi du geste pour le retenir, le restant des mouvements sera à ton service. Jaune, bleu, rouge, violet, ambre, terre, ciel, mer, désert et homme sont des renforts à ton service. Oublie un peu les apparences et déshabille les modèles, tu les considéreras enfin dans tes yeux. Et quand toi aussi tu seras à poil, entre ta verve dans leurs âmes, prends possession du vide de l'écho de ta voix dans leurs esprits. Et d'un cri, explose-moi tout ça de l'intérieur. Tu es ici au cœur des ennuis, alors au lieu de te mirer dans l'illusion de la perfection du rien faire, étale ton cœur sur ta planche de travail et avec ça ! (Le roi montra fermement l'objet), fait pisser la lumière de tes sentiments. Inonde le blanc de cet éclat de voie et tu trouveras la tienne. Mets enfin jour à la nuit, toi seul peut le faire. Sens en toi et oublie aussi vite le cri des victimes et le rire des bourreaux puis épure l'odeur de leur pensées, découvre ta vérité et dans un dernier craquement au creux des doigts frappe ! Frappe, frappe la douceur des battements de ton cœur, pour adresser tes images et étendre l'idée de ta sincérité sur le papier qu'elle se repose enfin et point.

Puis le roi ramassa à terre la feuille et la plume et jeta le pacte dans le feu. D'un mouvement rapide du poignet, il retourna la dague et dans le même temps son sens. Et il la tendit à mon maître comme un présent et lui dit pour conclure :

- Tiens petit, sers-toi de ce « stylet » et écris moi lorsque tu arrives !
Pierre avança sa bouche près de celle du roi Mir ; peut-être un petit baiser pour la route ? Non ! Mon maître éveillé souffla à sa face. A vos yeux il fit naître dans la buée la réalité désormais visible sur le « Miroir ».
Maintenant lui aussi sans «elle », reprit du bout d'un doigt possession de l'ultime sens oublié là il y a bien longtemps...

« Ismérie mon toucher est ! »

Chapitre 17 Rendez-vous

Note du plat du doigt en haut à gauche de la psyché :
(Scène au format 16/9. Noir et blanc. Champ ouvert du regard au grand angle.
Rythmé d'un zoom avant très très lent jusqu'au noir partiel. Reprise rapide en
couleur subliminale. Une seule coupure. (Cinq caméras, en regard.)

23:21:30

Caméra 1

Mon maître, face à vous, du plat de la main rend à la glace son apparence sans nuance, épingle son badge : « R.Pierre » en place sur son cœur pour ne plus se confondre dans vos têtes, et dans le fond du miroir face à lui entend : « Action ! » en écho lui revenir.

Caméra 2

Mon amour.

Un soir donnant jour à une nuit où comme à l'accoutumée, envie de rien et envie de tout, affalé dans mes pensées, j'écoute la musique de l'existence. D'emblée, ça groove et ça se balance, éclats de voix se brisant sur les parois d'une loi qui dit «tu ne tueras pas». Dehors le tonnerre gronde. Le scintillement intempestif du néon de l'horloge marque les coups d'éclair. Je songe n'avoir plus rien à perdre, juste quelque chose à faire. Les flops sur la verrière rythment en mesure encore pour un court instant les silences de ton absence. Je suis bien. 1/3 de Gin, 1/3 d'eau de vie, 1/3 de glace, parfum fraise vanille ou pistache selon les goûts, peu importe, il faudra qu'elle se casse en ne laissant aucune trace. Shaker, cogne et cogne encore ton son entre mes mains pour qu'il soit bon et rond, au juste ton pour toi. Un verre ballon ! Pour t'envoler loin d'ici. Cristal ! Pour le reflet de tes lèvres sur les contours du petit bocal. Jambe ébréchée ! Pour une ressemblance et ne surtout pas oublier le pétale d'une rose bleu indigo. Le plateau qui va bien sur le plat de ma main et c'est parti pour la table où tu m'attends...

Camera 3 en retrait

Sur les vitres, la pluie dessine d'étranges ombres en transparence, elles dansent et valsent, se pâment et le regardent. Que lui disent les ombres ? Leurs bouches s'ouvrent : Elles disent «bouge », disent «envoie ta vie en l'air », disent «regarde maintenant ce qu'il y a là où toi tu avais présagé la terre », elles disent encore «brise le silence en facette et du doute fais toucher les éclats d'un caillou en partance vers ta planète », disent «vis ! Vie ! Mais au grand jamais, ne renonce plus jamais ! Jamais ».

Une vieille symphonie d'un fou, mouvement un, en fond tamise les bruits du même nom : « Renverser l'envers et t'enivrer la tête loin de l'endroit

... Envoler l'habit du garçon et te faire voir avec comme c'est beau la chute vue d'en haut »

- Et que t'a-t-il répondu ?
- Il ne va vraiment pas bien en...
- C'est sur chaussure.
- Tu connais la dernière ?
- Non
- Tu m'emmerdes, je ne comprends pas tout.
- Eh bien il...
- Je sais, je sais, fais-moi toujours confiance !
- ...

Camera 2 en poursuite.

Je glane les paroles au détour de ma démarche entre les tables. Bien appris, docile, je souris aux jolies filles sur mon passage et aux gars qui les accompagnent. Je n'ai d'ailleurs jamais compris pourquoi elles me regardent comme un félin frôlant leur destin ! We'sa certainement, encore lui ! Elles doivent le percevoir, ses signes agiles en pâture sur la devanture de mon âme. Mon ange, calme-toi ! Patience. Ce soir, le rideau va se lever et tu vas t'exprimer à jamais. Tiens, la deux avec ce grand type qui a l'air un peu con, elle est pas mal aussi !

- S'il vous plaît ! Garçon ! Vous nous remettrez la mêm'chose !

Tiens en voilà un qui est au moins poli avec les larbins !

- De suite Monsieur.

Il me sourit lui aussi. Je ramasse ses billets sur le froid du marbre de la table et au passage glisse un regard dans le décolleté de sa compagne : doit faire un petit quatre vingt dix C et trois ou quatre ans dans sa tête. Pauvre enfant ! Si tu savais ! Mon âme n'est plus à prendre. Mes yeux reviennent lui rendre la monnaie de sa bienveillance. Il rougit. La fille place une cigarette à sa bouche. Je lui tends par instinct la flamme d'une allumette et, au passage, j'aspire ses parfums et prolonge entre ses seins mon regard de glace, qu'il fonde et fonde jusqu'à l'antre de ses reins... Elle envisage, mes mains voyagent jusqu'à ses dessous le satin... Je me reprends et coupe court à ma dérive :

- Je peux, si vous me permettez, proposer à Monsieur la carte des cocktails.

Elle dit oui sans attendre. Je la lui remets et m'excuse leur indiquant du menton le plateau sur le plat de ma main. Ouf ! D'un léger signe de tête, le type me donne congé. Tiens, la musique s'est arrêtée. Certainement l'orage ! Au passage, je glane l'heure du moment sur un poignet : **23h58**. J'aime l'exactitude, détiens cela d'un roi. Voilà ! Ca reprend au hasard dans le juke-box, le lecteur CD repart sur la cinq, cela rythme et se lance « vive le vide des apparences » gueule la voix en partance. Je l'aime beaucoup cette chanson ; dans le jeu du batteur, je perçois des images,

elles tabassent en saccades et paradent comme des phrases. Personne ici ne semble les voir. Pas grave ! Je garde cela pour toi mon amour, t'apprendrai un autre soir à les percevoir.

Ismérie, tu es attablée à notre table ! Un flottement m'envahit. Je suis toujours ému quand je te vois ainsi. La logique fatale s'efface de mes pensées et je voyage. T'es si belle ! Je sais, je manque cruellement de vocabulaire. Pourtant, je n'en vois pas de mieux approprié. Tu es simplement belle dans ce monde, tu dénotes comme une étincelle sans ficelle et ne le sais même pas. Tu enflames mon quotidien et effaces les liens qui m'emprisonnent à cette vie de «retiens ». Avec toi, je suis bien, ai juste l'impression d'être comme tout le monde, un peu d'ici. Tiens le rythme s'accélère ! Intérieurement, je pousse le volume. Le silence intimement se place, je vois toute cette assemblée autour de moi, muette, mimant de leurs lèvres toujours les mêmes discours sans écho, je ferme les yeux et m'évade au loin d'eux. Non, il ne faut pas ! Je les ouvre à nouveau, je dois séjourner encore un instant en cet endroit pour te dire, te faire savoir, car là-bas, je sais que toi aussi tu n'es plus. Restez à la réalité mes pieds, au plus bas, là, sages...

Camera 1 en équilibre

Sur le sol, ses pas trouvent la mesure. Bien, bien, il revient et devient. Il bombe son torse pour du fil rompre l'ultime limite entre elle et lui. Il va confiant où le vent le mène, passe devant la table six, le bien être en bannière dans sa tête pour paraître devant elle. Pierre est face à la belle Ismérie et moi, comme à mon habitude, un peu plus haut sur le flanc d'une étagère. Je roupille...

Il lui semble être devenu inaccessible, si insensible que déjà, sans pouvoir se l'empêcher, elle se l'imagine encore dans son lit...

Lui se trouve un peu con planté comme cela avec ce verre rose sur son plateau rectangulaire. Aurait voulu lui offrir une scène finale plus grandiose, un bateau sous les eaux, une terrasse en extase vue sur Venus, une cascade en évade sur le bord d'une escale, des plaintes de violons en fond. Déjà poliment, il l'aborde :

- Bonsoir

Elle ne lui répond pas.

Il songe qu'elle n'a pas dû entendre ! Il réitère son salut. Pas plus de réaction. Il lit dans ses gestes nerveux comme un aveu : elle lui en veut ! Pourquoi ? Sincèrement, il ne voit pas ! L'écho d'un conseil donné lui revient en tête à la vitesse d'un flash :

- « Vous réapparaîtrez uniquement au détour d'un rêve mon ami ! Je vous avais pourtant assurément prévenu ! »

Non, c'est impossible, il se sait retrouvé tout entier devant elle ! Il n'est pas devenu illusion. Pierre s'approche et à son cou loge un bisou. Il la sait sensible à ce genre de détail. Elle reste impassible. Mais lui perçoit qu'elle

n'est pas indifférente, il a senti son pouls sous sa langue battre la mesure. Il y a des choses que le corps exprime au-delà de l'esprit et qui ne trompent pas. Alors, il se retourne et regarde la jeune fille de la huit, seule devant son verre de Pepsi goût acide, yeux pétillants, lui sourit, elle rougit. Non ! Non ! Aucun doute, il est toujours bien présent !

Il pense qu'Ismérie n'a pas dû, plus simplement, apprécier les écarts de ses pas sur le chemin menant jusque chez elle. Après tout, il s'est juste trompé d'un étage dans ses calculs ridicules, mauvaise interprétation de sa boussole sur sa route sans balise. Peut-être même ne lui pardonnera-t-elle jamais d'avoir soulevé cette grosse pierre aux formes généreuses cachant le logement de son imaginaire... Que faire ? Se jeter pitoyablement à ses pieds et implorer son pardon ? Non ! Non ! Pas son style. Il est fier et elle le sait, c'est d'ailleurs pour cela qu'elle l'aime. Non par mépris, il le lui a déjà dit, tout bas, c'est son ultime protection vis à vis d'une quelconque nouvelle agression. C'est la vie qui l'a façonné ainsi, depuis il fait avec ce qu'il est devenu, sans remords ni regret, aucun.

Il dépose le verre et lui demande si elle a un peu de temps pour en parler. Qu'elle lui énonce clairement sa décision !

Elle ne répond toujours pas. N'a-t-elle plus de mots ou la rancœur l'a-t-elle définitivement piégée ?

Rapidement, il poursuit :

- C'est p'tête pas vraiment l'endroit pour te dire...

Elle l'ignore et regarde en transparence du bout des yeux son collègue un peu con. Il doute et songe tout bas :

« C'est pourtant elle qui m'a convié à être encore ici à cette heure avancée... »

Camera 3 en rotation lente

Malgré son indifférence, Ismérie sue du haut de son front une fièvre étrange, commençant depuis deux mois un travail sans force apparente. Lui, Pierre le héros, jardinier amoureux des fleurs à ses heures, sert encore ce soir des verres à «La Vie», il est de service. Alors, se retournant, il la néglige et se dirige vers une autre femme toute de noir vêtue à la table neuf.

La Vie est un étrange endroit, une bibliothèque cyber café, toute de pans boisés griffés, tentures violettes à toutes les fenêtres grandes ouvertes, où les femmes et les hommes viennent achever leurs journées et user leurs nuits sur des écrans glacés à la recherche de je ne sais quoi ? La musique y est forte, les gens parlent à voix haute de bas discours, toiles de maîtres inconnus sur les murs et les parfums du meurtre des heures se devinent un peu partout. Chacun ici s'adonne à ce qu'il est.

En elle, un sentiment de haine la tourmente. En lui un sentiment d'envie le chahute. Elle résiste au mieux pour ne pas laisser cette sensation disgracieuse transpirer par les pores de son maquillage et prendre le

dessus sur sa raison, ses yeux voyagent d'un paysage sur une toile à un tag mis en forme de phrase : «Mouvements en voiliers, des flammes je te parlerai d'un voyage». Lui, cet inconscient, joue encore avec elle comme avec un feu et innocemment d'un peu plus loin, expire un sourire avec cette envie folle de la dévorer. Elle se jure de lui faire payer une énorme rançon en échange d'un quelconque pardon. Elle regarde Jason, là-bas, au fond avec un bandage sur la tête et une plaie sur la joue... Elle perçoit sa voix qui demande à un groupe de filles, table dix, si elles connaissent «Les Demoiselles d'Avignon » du maître Picasso.

Camera 1 obturateur grand ouvert

Pfhh ! Moi qui pensais lui avoir remis les idées d'aplomb avec cette caisse sur son front, je conclus qu'à jamais il resterait définitivement une tête de c... Quant à mon hôte, je croyais lui avoir indiqué la bonne direction avec cet arbre imaginaire sous ses pas, je devais admettre qu'il s'éternisait un peu trop à mon goût dans le «je ne sais toujours pas ».

Reprise sur la trois

Pierre était exactement à l'endroit prévu, les pieds bien stables sur le fil entre terre et imaginaire, et je ne pus m'empêcher encore un instant de le regarder. D'un peu plus loin, innocemment, sous la lumière d'un spot rouge, j'affichais un léger enchantement à l'orée de mes lèvres, plus simplement je souriais. Il avait encore cet air assuré que j'affectionne tant, tellement sûr au beau milieu d'elles, mais plus pour longtemps ! Enfin, je le souhaitais si toutefois tout fonctionnait comme je l'avais imaginé. Bientôt j'allais actionner, machinalement, ce point particulier au bout de son interrogation intemporelle mise en forme de demande imparfaite. Et sous son entendement, loin de la convenance, il s'envolerait rejoindre l'endroit. Je portais ma tasse à ma bouche et pris une ultime gorgée d'eau de là, pétillante et glacée à souhait, et sur le lisse du bar reposait le breuvage.

La une en plan principal, vision de la deux projetée sur l'écran géant au-dessus du bar, la trois en image fixe toutes les trente secondes

J'avais, je l'avoue, savamment mené cette mission : rendre à ce garçon égaré sa confiance en échange d'un rien. Moi, ce soir, j'avais pris un peu de hauteur, âge obligeant. Plus envie de faire l'ultime course avec mon ami Jason. J'étais venu m'installer maintenant tout en haut, sur une poutre métallique, et sur la verrière, je regardais fièrement le reflet de mon image. J'étais encore pas mal pour mon âge malgré mes vingt années de service ! Quelques égratignures sur mon naseau renseignaient sur la grandeur de tous mes combats gagnés avec tous les préjugés ! C'est vrai, mon œil crevé dénotait fortement, je vous l'accorde. Mais cela me permettait ainsi d'avoir une image assez simple sur le sujet. Tranquillement, j'attendais que mon élève prenne la bonne voie, qu'Ismérie prenne enfin la relève, qu'elle l'accompagne vers son nouveau

destin. Elle hésitait, je la comprenais aisément. Après tout, elle lui avait confié sa confiance et en chemin il l'avait perdue. Mais elle ne savait pas tout. Je me fis un clin d'œil.

Entre nous, vous devez encore savoir : les endroits, les décors et les acteurs, je les avais tous rencontrés. J'étais d'ailleurs payé et honoré pour cela. Lors de mon apprentissage, j'avais suivi de nombreux cours. J'avais parcouru le cours limpide de l'eau, le cours sage du soleil et aussi la course perdue de la lune. J'avais abordé les cours cristallines des rois et suivi avec eux d'ailleurs de nombreuses chasses à courre. J'étais passé par les cours de récréation et m'étais accordé également un détour à la cour des miracles. Enfin, des basses-cours mais aussi des hautes, j'avais ressorti des leçons et des notes que j'avais pris soin de consigner sur mon carnet de bord pour, le moment venu, tenter de m'en servir. Ainsi, je n'étais pas vraiment à cours d'idée. Mais, là j'avoue qu'il m'énervait ! Que faisait-il à sautiller d'une table à l'autre alors que l'évidence était face à lui : Ismérie ! ? Le choix était pourtant simple ! S'engager avec elle et vivre une nouvelle vie à deux, trois quatre ou cinq, peu m'importe les chiffres... Dépité, je regardais ses oreilles. Je me demandais à quoi pouvaient-elles bien encore lui servir ? Depuis un bon moment, il ne m'écoutait plus vraiment. Pas grave ! Mes bavardages ce soir, j'allais les abandonner. Pourtant, je ressentais l'écho d'une dernière leçon logée au fond de mon œil clos. Je tentais de la lui faire entendre pour lui rafraîchir la mémoire.

L'Admirable Amiral.

C'est l'histoire d'un capitaine aux commandes d'une barque. Je vais vous la conter. Il n'arrivait plus à faire le tour de sa petite barge. Il s'était alors imaginé qu'elle était un grand bateau ! Seul maître à son bord, il était tantôt le mousse, tantôt le capitaine. Son beau galion dérivait sur les semblants de la vie. L'équipage invisible protégeait contre tous une cargaison toute aussi illusoire. Il voguait aux abords des ports, n'ayant plus de voile pour accéder au large. Le moindre vent, une petite houle agréable, devenait pour lui une grande tempête. Alors, il lui livrait bataille, et à chaque fois l'embarcation subissait ses propres assauts. Il sortait de plus en plus meurtri de ses combats contre lui-même. Et quand un autre petit bateau aimable, par hasard, accostait au sien pour partager un peu de repos, et bien, il partait à l'abordage d'un autre petit navire pour s'emparer du vide de ses soutes. Il ressortait toujours encore plus riche de rien. Ce grand, beau et fort pirate sillonnait un océan à sa mesure, infiniment petit. Il n'existait pas de carte assez précise, aucun plan pour loger ce minuscule endroit. A tel point que l'embarcation se figea en un point fixe et immuable. Le fier admirable amiral resta là, se croyant à

jamais perdu sur cette île ronde et noire, à la fin d'une histoire qu'il n'avait même pas encore commencée à vivre.

Pierre, en bas, l'air de rien, joue de son air sot. Il est beau et quelquefois cela excuse bien des défauts ! Mais là, il me contrariait. Moi qui sentais l'heure du départ arriver. Revenant à sa table, elle lui parle enfin ! Elle veut le rejoindre au calme du bar. Rassuré, qu'elle le voit encore, ce pauvre candide lui dit «c'est pour moi ! ». Elle repose son sac puis à nouveau le ramasse, se lève, fait cul sec au verre et le garde par le pied bien calé entre deux doigts. Elle le suit. Entre les tables, il s'arrête à la demande, prend les commandes au passage, encaisse les retardataires, fait signe d'un geste acquis à la onze qu'il renouvelle leurs consommations. Pierre s'abreuve d'images, dérivant dans les chants, les flottements et les chevauchées de son esprit sans limite. De lui se devine aisément un ennui dangereusement grandissant. Je suis étonné d'ailleurs qu'il ne vienne pas, comme par le passé, une seconde me rejoindre sur les hauteurs de l'endroit pour avoir une vue d'ensemble ? Certainement pas si à l'aise que cela vis à vis d'Ismérie. Elle vacille et commence à chavirer sur les vagues de l'ivresse de son cocktail. Il la trouve désirable comme cela perdue au beau milieu de son champ de bataille et l'observe du coin de l'œil. Ses yeux. Il aime ses yeux soulignés d'un fin coup de crayon noir qui en disent plus long qu'elle ne veut laisser voir. Elle lui cache quelque chose et il le sait, je lui ai appris dès son plus jeune âge à voir au-delà des apparences...

Toutes illusions perdues, elle songe à celui qui n'est plus et se demande bien pourquoi elle se trouve ici avec un brin d'espoir ? Comment a-t-il pu interrompre leur histoire ? Ils étaient si bien ensemble, ils laissaient libre cours à leur imagination. Plus rien ne comptait ! Une intimité et une complicité qu'elle n'aurait jamais pu espérer connaître un jour. Il y avait bien longtemps qu'elle ne croyait plus au prince charmant et s'était fait une idée plus sombre des hommes. Pierre innocemment l'avait réconciliée avec la gent masculine et puis sans explication l'avait précipitée dans le vide. Des éclaircissements au moins ! C'est la moindre des choses dans ces cas là. Elle doit être forte, ne rien laisser transparaître, apprendre à raisonner autrement, ne plus penser à son ancien amant qui lui a offert un bout de route très agréable. Elle se surprend ! Seulement agréable ? Plus que ça, évidemment ! Elle sait, au fond de ses tripes, elle sait que c'est lui. Elle l'a vu elle aussi comme la vieille Thérèse, au fond de son cœur, cette lumière juste pour elle.

L'endroit est une ancienne gare d'environ mille cinq cent mètres au carré dans un espace tout de courbes. Il n'est pas desservi et mal indiqué, et si par hasard vous veniez à questionner sur ce lieu les passants vous dépassant, c'est le silence que vous rencontrerez, car ils savent qu'il ne faut pas prononcer les directions visibles de n'être pas dites. L'espace au

sol est divisé en boxes où chacun peut se laisser enfermer le temps d'une étape. Les habitués de l'établissement ont tous un point en commun : une nuit ou un jour, un soir ou un matin, ils se sont égarés en dehors d'un courant chemin. De détours en contours, ils ont trouvé dans cette impasse un éclairage divergent. Les haut-parleurs annoncent le départ d'un train via une planète mystère à mille années lumière.

Son deuxième verre entre les mains, assise sur le bord de sa solitude à l'apparence de cette assise cylindrique toute de cuir noir sous son souple fessier, Ismérie caresse du bout des lèvres ce cocktail servi appelé «désespoir», saveur suave et délicate de la faiblesse en sa bouche. Que ce brin de femme est jolie ! Elle fait par provocation une ultime fois un clin d'œil à ce ténébreux serveur de l'autre côté du zinc, pour qu'il l'incite, l'invite, la guide. Et enfin la reprenne ! Elle pense même aux parfums de ses draps... Son corps se manifeste, ça glisse sur le lisse. Du bout des doigts, elle déloge le second pétale sur l'extrémité de sa langue et lèche le bout d'un autre. Ses poumons se gonflent en appel, l'élastique sous la dentelle l'emprisonne, elle souffle le parfum à la fraise. L'endroit autour d'elle commence à se mettre en route, il tourne et l'enroule. Les gravures tableaux poésies affichées sur les murs se mélangent et s'assemblent donnant une profondeur infinie à ce drôle de manège.

Lui, un torchon entre les mains, ignorant au demeurant, astique les verres lavés pour qu'ils brillent et brillent encore juste avant d'être affichés sur la petite étagère vitrée face à elle.

Ironiquement, elle lui cause :

- T'as perdu ta langue mon chat ?

Apparence d'une nuit étoilée dans ce lieu plein d'éclats.

Il semble ne pas l'entendre et songe doucement :

« ...Le chant de ma plume glissante au matin de ta gorge jusqu'au haut de tes seins et puis mes mains caressant le chemin fluide de ton envie. Et ta signature au bas d'un parchemin gris écrivain en retour de mon âme... ».

Voilà, tout était en place pour la scène finale telle que j'avais pu l'envisager. Mon Pierrot, en bas, bien droit devant elle ; il ne lui restait plus que quelques excuses à lui formuler, le charme de son esprit agirait sur Ismérie. Intelligente, elle accepterait car personne n'est infaillible, et puis au fond, même si son orgueil la titille, tout ce qu'elle souhaite, c'est retrouver cet homme si étrange avec son esprit rêveur et qu'il l'évade encore loin de la routine. Et ainsi, le petit dans son ventre naîtrait et serait élevé au milieu d'un sentiment amoureux, le plus beau à mon œil unique. Je me félicitais encore une fois. J'avais réussi à mener rondement cette mission à son terme sans aucune effusion de sang moi qui pourtant en raffole tant. Certes, le rouge par instant avait un tant soit peu coulé. Mais rien de bien grave !! Juste quelques gouttes, petites égratignures ça et là. Je suis ainsi, l'odeur de cette couleur me rassure. Tiens, le doigt de mon

maître s'agite, il me fait discrètement signe de venir le rejoindre, cette fois je viens...

Note en marge griffonnée quelque part sur une feuille aux extrémités légèrement consumées : « Effet stroboscopique. Respiration en médium. Départ sur un plan d'ensemble. Zoom avant très rapide (les tables, les chaises, les gens les brides de leurs dialogues, tout doit disparaître et faire place nette). Arrivée rapide vers le dos d'Ismérie. Passage accéléré au-dessus de son épaule et chute sur l'étagère aux verres face à elle. Dans le miroir, en retrait, se devine un homme racontant qui n'a rien à faire là dedans ? ! Puis zoom avant soudain jusqu'au flou (illusion d'un ciel étoilé en reflet). Et s'ouvre l'autre scène sur le fond des yeux verts de Ray, (retour à l'autre dimension) calligraphie en incrustation bleue d'une phrase sur son iris vert : « Suis-moi ». Puis travelling arrière jusqu'à l'enfance...

Camera 4

Le Conteur ouvrit de nouveau la porte, tourna sa tête et se caressa le visage sur le pelage de mon chat. Sur son autre épaule, M. Lapin était revenu. Mélanie toujours le regardait. Je la regardais. Son regard était fascinant presque brillant, différent, éveillé, apaisé, avec plus aucun trouble, juste une petite flamme vacillante et vivante tout au bout, au profond de son être. Peut-être l'espoir. Dans ses yeux, plus de question, juste une attente : Qu'il poursuive encore et encore ! Ce qu'il fit s'agenouillant près d'un de mes semblables à tête blonde !

- A la suite d'une étonnante mésaventure, les habitants de cette minuscule cité ont hérité d'une particularité : Ils ne savent se montrer ni se voir autrement que tels qu'ils sont réellement, un peu comme toi petit ! Le mensonge a simplement déserté ce lieu le jour de la fête annuelle. Depuis ce temps, «le temps», comme s'il ne pouvait poursuivre sans tous ses composants, s'est arrêté en cette fin de soirée, sur un ciel plus tout à fait bleu ni tout à fait noir. Une presque lumière, tu sais, existe seulement en cette cité miniature. Si ma mémoire est sincère, sous cette lueur, la vérité se montre sans aucune ombre à qui sait la regarder.

L'homme précisa qu'il avait su conserver de là-bas cette vision. Il mimait un regard clairvoyant. Son œil gauche projetait une forte réminiscence et le droit en saisissait tous les contours revenants. A cet instant, quelques-uns des petits personnages composant cette réunion intemporelle, sans comprendre le pourquoi de leur attitude, essayèrent de cacher (entre lui et eux) quelque chose d'imperceptible. Mélanie sentit, plus que les autres, le pourpre de la gêne prendre naissance sur ses joues.

Il lui sourit. Elle lui sourit !

Se relevant, il fit signe à son chien qu'il appela «gamin» de venir le rejoindre. Bien dressé, sur deux pattes, il fit de quelques petits sautilllements deux trois pas de danse. Mélanie ne put s'empêcher de rire en toute franchise. L'animal tournait sur lui-même en suivant les gestes bien appris de son dresseur pour le plus grand plaisir de l'assistance. Je songeais, dès mon retour, à apprendre cela à M. Lapin ! Le maître claqua des doigts et Gamin à son ordre s'assit attendant la suite de son récit.

- La coutume voulait qu'au matin de la fête annuelle, chacun et chacune viennent déposer sous la gargouille crapaud du lieu son masque dans les eaux réputées pures de la fontaine. Oh ! Ils n'étaient pas très nombreux ! Juste une petite centaine. Il y avait le masque du grand juge, celui d'un idiot, d'un artisan, d'un messenger, d'un paysan, du garde champêtre, du curé, du sage, même celui du maire, du riche et du pauvre aussi, sans oublier l'enfant, l'enseignant, l'artiste, le poète et beaucoup d'autres encore. Tous laissaient là leur déguisement et repartaient le visage nu vers le village. Ainsi, au cours de cette journée et uniquement celle-la, ils pouvaient voir les autres et se deviner aussi tels qu'ils étaient réellement, sans aucun maquillage.

Il marqua un court silence pour laisser à ses mots le temps de faire naître en nous les images. L'homme joignit ses mains et étendit ses doigts vers l'avant laissant ainsi percevoir le craquement de ses articulations et reprit :

- La nudité d'une différence en apparence.

Ray retenu uniquement «nudité» et vit clairement maintenant ses lutins imaginés précédemment culs nus luisants sous un clair-obscur !

Autour des enfants, la ruée vers l'or battait son plein. Les étrangers en forme de touristes surgissaient parfois furtivement, penchant leurs énormes têtes pour tenter de percevoir l'invisible et repartaient déçus de n'avoir ici rien trouvé de monnayable. Certains reprenaient quelquefois au passage leur bien le plus précieux : Un rejeton aux airs de ressemblance et de descendance, avec un début d'histoire simple dans la tête qui restera en jachère sur un petit bout de terrain appelé l'enfance. Histoire grandissante ou disparaissante selon l'enfant.

Le conteur plongea sa face dans son sac. J'en profitais pour dans ma chute rejoindre le chaud des bras de Mélanie. Et m'y lovais à nouveau...

Qu'avait-il à cacher ? Avait-il honte ? Mais non ! Comme un ressort, sa tête surgit de son sac avec une farce en son devant. Sur le verre d'un masque, un large sourire rose peint autour d'un trou blanc laissait apercevoir le rouge de ses lèvres. En un éclair, un rire brusque vint rendre à l'homme sous ce cache (une précaire représentation d'un clown), la bienveillance perdue quelques instants auparavant. Tout cela n'était que mise en scène, grande maîtrise du jeu d'acteur ! Les rires des autres gosses rejoignirent l'écho du sien. Il faisait le drôle de son rôle pour gagner leur confiance.

Il s'adressa à mon actrice :

Plan fixe.

- Dame, vous êtes si belle...

Ses yeux dans les siens, il me caressait... Je ronronnais !

Remarquant le troublant calme qu'il avait judicieusement installé dans le cœur de Mélanie, le conteur poursuivit et expliqua au groupe, sans la quitter des yeux :

- Alors le temps de la fête pouvait commencer ! Tranquillement dans la vasque de la fontaine, les vagues et remous perpétuels de l'eau accomplissaient la magie de l'inattendu rendant à un seul masque l'innocence de la transparence.

Calmement, il ressortit de je ne sais où un paquet de mots qu'il balança, à la surprise générale, au-dessus des petits spectateurs, les laissant en saisir quelques-uns au vol :

- Au plaisir d'être sans paraître et sans pareil pour naître le temps d'une fête et paraître sans être pour le plaisir de naître pareil au temps de la fête, au plaisir d'être !

Les sonorités de sa guitare venue en son devant percutaient les mots renvoyant les lettres les unes dans les autres : « n'être » ou « naître » était à mes pieds, je les filmais rapidement.

La main araignée sur le manche de l'instrument, de riffs en contre temps, les sons construisaient une étoffe aux fils invisibles, fine toile à attraper psyché...être être être être être puis il étouffa les cordes pour naître à nouveau un court silence et reprit !

- La journée de la fête là-bas, comme cela, l'air de rien poursuivait son cours, et on pouvait voir de curieuses réunions s'organiser un peu partout, tout au long de ce jour.

Les cloches sonnèrent et Mélanie réalisa qu'il était déjà une heure. Elle avait perdu tout son temps désormais avec mes enfantillages ! Intérieurement, je riais de plus belle.

- Au milieu de la rue principale, l'orgueilleux se pavanait devant une armée d'envieux.

Paradant, il bomba son torse en roulant grossièrement des épaules pour donner du relief à ses dires.

- A l'ombre d'une impasse, les ignorants venaient écouter un savant.

Sa voix se fit plus basse comme pour insérer le mystère d'une cachette.

- A l'abri des regards, les perdants singeaient un vainqueur.

Il fit mine de se loger une couronne sur la tête et de paraître tel un roi.

- En aparté, les prêcheurs tentaient de convaincre les impies.

Il resta silencieux.

- Les laids se reposaient dans les plis des yeux de la beauté, les voleurs innocemment détroussaient les riches, le vice se mêlait à la vertu,

chacun donnait et recevait son dû, et au centre de l'endroit les enfants espiègles venaient écouter le conteur qui lui...

Je frottais mes babines à la commissure de ses oreilles pour qu'elle ne saisisse pas de suite toute l'étendue de son discours.

- Ainsi les hommes et femmes vivaient pleinement ces instants emplis de rencontres. Personne n'était ni ne pouvait tromper ses semblables. Car il suffisait juste de regarder autour de soi, et on remarquait instantanément le personnage souhaité, sans aucun souci d'être abusé, celui correspondant exactement aux attentes du moment. Chacun avait l'image qui lui convenait parfaitement. Ainsi, pas de méprise possible. Si l'un voulait être amusé, il allait trouver l'amuseur et si l'une voulait être aimée et bien elle allait rencontrer son aimé... Une logique étrange régnait en maîtresse ! Etrange non ?

Le conteur abandonna son regard et alla se replacer au centre de notre groupe :

- Cette journée semblait bien longue pour certains mais tous jouaient sérieusement leur rôle. Chacun attendait patiemment la venue du soir. Car au crépuscule de la fête, entre jour et nuit, les habitants venaient repêcher dans les eaux de la fontaine un masque souvent différent de celui déposé au matin, une qualité, sorte de cache généralement dissemblable. De ce fait, chaque quidam repartait avec un nouveau visage, pour un an durant, dans une autre direction. Ainsi les moins chanceux, de nouveau parés d'un nouveau déguisement, repartaient pour vivre l'année à venir. Même s'ils n'avaient pas acquis cette fois le masque transparent, ils gardaient bon espoir d'avoir l'année suivante, eux aussi, le droit de paraître sans contrainte tels qu'ils étaient réellement.

Au cœur d'un silencieux instant qu'il avait réussi à faire apparaître à l'insu de l'incessante cohue des gens, des passants, des parents, le groupe se trouvait désormais entouré par des atmosphères toutes neuves. Certains enfants incrédules partirent rejoindre le courant de la foule. La majorité restée, les miettes de cette énorme gourmandise de débauche du bien pour le rien, était, tout comme cet homme maintenant, assis à même le sol sur le contour de cette place de marché aux allures de grande assiette débordante. Magicien des mots, le conteur avait fait apparaître dans nos têtes un possible tangible, étroit chemin où colombes et lapins avaient totalement disparu... L'homme appréciait déjà le résultat de son travail initial et s'imprégnait calmement d'une certaine sérénité. Il me rappelait ces grands sportifs qui, comme à la télé le dimanche après midi, avant chaque épreuve, essaient de ne plus rien afficher et laissent en eux le vide s'installer pour de lui faire naître l'exploit. Sa respiration était calme, presque palpable.

Moi, je ne perdais pas une miette des gestes d'une petite fille près de moi qui mangeais une figurine en pain d'épice, le miel à ses lèvres faisait briller les miennes.

Travelling avant !

Reprise soudaine sur la trois.

Alors, Ismérie, par respect pour le dérèglement deviné du sombre garçon, du haut de son tabouret, les pieds battant dans le vide de ce noir cohérent, fluide et étincelant, courbe son regard et l'envisage sans le dévisager...

Ses épaules, en guise de cintre suspendu à sa tête, supportent une longue veste noir profond qui descend le long de sa stature et se croise dans sa chute à l'encolure de son buste laissant deviner la couleur de sa peau (il doit être torse nu). Puis, le tissu emprunte un angle obtus en suivant les contours de sa taille et rejoint le sol presque à s'y confondre. « Diable que ce garçon est chic » pense-t-elle entre les effluves des flacons qu'il manipule comme des flocons. Il dépose une troisième consommation, à son compte, s'excuse pour son geste imbécile, sa déplorable « fin » au mauvais endroit.

La une.

Ah, enfin ! Parfait ! Il revient. C'est pas que je n'aime pas ses détours via sa planète mystère, mais bon ! Je suis fatigué, les minutes me sont comptées, plus trop de temps pour les échos du passé.

Le présent passe vers l'avenir, il bosse. Elle ! Insouciance, une fois de trop, relève ses yeux et voit l'arme dans l'écartement de la toile sur son ventre. Elle croit avoir mal distingué, et moi aussi d'ailleurs ! Où a-t-il été encore chercher cette nouvelle invention ? Est-ce ce petit revolver de plastique du second chapitre ou ai-je sous-estimé sa petite histoire ? Le pire se dessine dans ses pensées ? ...Non ! Bon Dieu, Pierre, tout cela ne serait qu'une mauvaise chute. Trop tard !

La trois.

Le noir par instant s'invite, donnant à l'endroit des touches de rouge, de bleu et de jaune. Il interrompt là la tangible panique d'Ismérie :

- Mauvais temps pour les bedeaux la tête en haut regardant les feux d'artifices en présageant d'eux les étoiles, tu ne crois pas...

Et d'ajouter :

- En parlant du temps Ismérie, as-tu l'heure ?

Instinctivement, elle fit un léger signe de tête en direction de l'horloge peinte au plafond de l'établissement :

- C'est l'heure !

La peinture du temps était l'œuvre d'un Artiste «art New Déco » mort depuis peu, et très en vogue comme il se peut... C'est drôle votre goût malsain pour l'incertain. Vous trouvez du beau et du talent à l'absence absolue ! Quand les artistes de vos sociétés empilent leurs œuvres dans le noir des placards loin des regards. Enfin bref, passons ! Cette toile

ressemble à une pendule tournant à l'envers sur la face d'un petit personnage jaune «aimable» et tout cela avec des aiguilles fixes. Le créateur en avait fait cadeau à l'établissement il y a déjà cinq ans en paiement de ses nombreuses dettes. Pierre n'insista pas sentant bien qu'en ce cadran permanent une heure devait bien correspondre à la sienne.

- Tu saignes ?

Voyait-elle son être ou faisait-elle référence à la blessure sur sa tête ?

Machinalement, d'un revers de main, Pierre mit fin au dégoulinement de lui et ce qui aurait du être rouge cette fois lui sembla bien propre et transparent. Elle le percevait au-delà.

- Rien ! Juste une histoire d'enfant qui, ici, ne ferait pas un bon film. Ce n'est pas grave.

- C'est peut-être à moi d'en juger.

Flash back !

Le conteur poursuivit :

- Le hasard donnait souvent d'insolites constructions. Tenez ! Par exemple : une fois, le haineux piocha le masque de la bêtise. Cela lui allait à ravir ! Une autre fois, le boulanger du village acquit le goût de la connaissance ; alors dans les livres, on se mit à ressentir la saveur rassurant du pain chaud ! Une autre année, c'est Jo, le fou de l'endroit, qui obtint la parure de l'autorité ; il fit siéger le conseil municipal avec tous ses pages tout en haut d'un arbre ! J'avoue que cette année fut assez inconfortable pour les autres conseillers ! Il eut néanmoins, même si ses lois votées n'amènèrent guère de changements, le mérite de faire rire les enfants ! Et tenez, quand il y a dix ans, le raciste du village logea sur sa face le masque tout noir, j'aimerais vous faire deviner son expression !!

Le conteur prit un air tout con !

- Pendant le restant du temps, son discours intransigeant sembla aux autres pour le moins incongru. Et plus encore ! Quand par mégarde, le silencieux piocha la parure du bavard... Pendant une année, ses semblables apprirent à écouter ses silences ! Et ils apprirent beaucoup !! Je vous l'assure et le signe sur facture. Personne ne se tracassait du rôle présent, appréciant tout autant ce qu'il quittait et ce qu'il retrouvait. La routine du déjà fait ou déjà vécu n'existait pas en ce village pas banal.

Il compléta en leur disant qu'un bel équilibre y régnait tout au long des années qui n'étaient jamais les mêmes. Comme pour renforcer ce climat

sans souffle, sans aucun nuage et sans bruit, il délogea un mouchoir de sa poche et essuya son masque sur son visage ; Ce dernier devint encore plus réfléchissant. Il se mit à rire en indiquant que son histoire était seulement faite pour les transporter et leur faire un peu oublier la routine de la vie.

Ralenti.

Ray dans sa bulle me parlait. Je lui répondais qu'il se contente de bien ouvrir les yeux et de continuer à filmer !

Tous intérieurement, comme elle, cherchaient à enrichir leur modeste monde de leur propre construction. Le conteur leur fit dire, pour les entendre, leurs exceptions.

Ray, méfiant, ne répondit rien et ajouta mentalement l'instruction, l'idiotie et le rêve. Peut-être rêvait-il déjà qu'on lui enseigne autre chose que des idioties ?

Sans crainte, les autres enfants échangeaient leurs points de vue en argumentant d'exemples parlants. Ils disaient sans complaisance à l'oreille de l'homme élevé leur originalité. Au bout de son écoute, le conteur conclut leurs bavardages en leur faisant constater, qu'ici, il y avait beaucoup de gens extraordinaires. Les gosses, interloqués, se regardèrent autrement ! ?

Ils n'étaient plus très nombreux, un nombre suffisant pour exclure le doute de toute mauvaise intention de la part de ce géant différent. De plus, la majorité ne l'écoutait déjà plus, hors d'atteinte de ses phrases et de ses frasques. Ainsi, de leurs bavardages et de leurs jeux incessants, les enfants affichaient aux passants déambulant loin du fil de son histoire la tranquillité d'un jour férié sur une place de marché.

Le conteur persévéra nonchalamment sur la route éclaircie auparavant, se retournant par instant comme pour voir lequel des petits garnements aurait le plus de courage pour le suivre.

Entre les enfants partis et les nouveaux arrivants, l'équilibre du nombre redevenait néanmoins parfait. Mais il portait une complice et particulière attention aux plus anciens du groupe, les plus ardues des petits nonchalants. Il fouillait dans le "je" d'une et d'un, piochant les ingrédients nécessaires à la poursuite de son histoire constituée maintenant de morceaux d'eux. Il décrivit le ciel avec le bleu des yeux de la voisine de Ray ; pour le vert des pâturages, il se servit de la couleur de l'espoir du gamin (non pas son chien, un autre gamin quelconque), de le voir donner une solution rapide et toute faite et, bien évidemment, pour la lumière, il prit une touche du henné de la chevelure de cette jeune fille téméraire me caressant à rebrousse poils.

Hum, quelle sensation agréable !

Rejoignant une seconde le regard illuminé de Ray par ses pensées dévergondées, il énonça encore quelques rencontres acceptables pendant le temps de cette fête patronale, alliant habilement les mots et leur

résonance, usant des rimes pour mélanger judicieusement le sens. Ainsi, de soleil et merveilles, il ressortit le jaune et le chaud. De la couleur et de la chaleur, il fit le fond d'une scène où il posa les acteurs. Il y avait elle, il y avait lui.

Raymond, comme les autres, regardait le visage du conteur souvent proche de celui de Mélanie. Il stoppa net ses avances, coupant le son de sa voix d'un coup de silence, tranchant définitivement le reste des amarres la rattachant encore à la place du marché !

- L'équilibre reposait sur le seul masque transparent.

Et puis le comédien revenu debout déploya ses bras et tourna autour du cercle. Je crois qu'il semblait réellement voler. Ray me demanda quoi ? Je lui demandais de se taire et de se laisser faire !

Brusquement, il s'immobilisa :

- Imaginez ! Non n' imaginez plus ! Réalisez ! Une année toute entière sans aucun souci de paraître. Simplement être ! Et les autres vous saluant respectueusement sur votre passage conscients de votre victoire sur le hasard. C'est pour cela que tous restaient en cette cité, en quête de la suprême parure.

Raymond ingénu réalisa son souhait puisqu'il y était si gentiment invité. Il vit maintenant ses lutins forniquant tout le temps dans tous les sens ! Il était hilare à cette pensée !! Pauvre enfant.

Le conteur poursuivit :

- Tout cela aurait pu, je crois, continuer jusqu'à l'éternité et les années de là-bas auraient ressemblé étrangement au temps d'ici et moi je ne serais pas là à vous conter cette histoire. Mais à la dernière fête, là où le temps s'est figé, celui qui jamais ne se mêlait à de tels enfantillages, car il avait renoncé à toutes les règles, celui que les autres avaient oublié, celui qu'on nommait par moquerie « polo » le simple d'esprit du lieu, celui sur qui aucun masque ne pouvait tenir tant sa tête était difforme, vint tremper son visage dans la fontaine. Avait-il simplement soif ? Ou savait-il réellement ce qu'il faisait ? Je préfère le taire !

Le conteur était étrangement calme comme s'il n'était plus d'ici. J'essayais en vain de voir dans ses yeux ce qu'il voyait. Encouragé par les rythmes lents du cœur de Mélanie, je laissais tomber mes doubles paupières pour adapter ma vue à la sienne. J'y parvins tant et si bien que ma vision alla trop loin et se logea dans les yeux de son personnage.

« A l'écart de la liesse et des extravagances, des bruits qui ne veulent plus rien dire, dans le flou de l'eau de la fontaine, moi l'exclu de vos mémoires, toujours en quête d'expériences nouvelles, j'ouvris de nouveau les yeux. Là, j'étais sûr que plus personne ne viendrait troubler mon point de vue dissemblable sur la réalité... »

Je n'insistais pas et mes paupières mimant la surprise d'un seul homme se relevèrent, l'endroit me semblait trop instable, peur de m'égarer dans un égaré. Je sais ! Vous pouvez interpréter cela encore comme un manque évident de courage. Mais, ce n'était pourtant pas le cas cette fois. Je faisais simplement confiance à l'homme auteur de l'histoire. Lui saurait ajouter à cette âme déchue les contours et les détours la rendant accessible à autrui. Le conteur faisait de petits pas de danse remuant sa tête comme une clochette. Etait-il devenu complètement insensé ? Je regardais les gosses observant leur réaction. Sur leur visage, je vis leur bienveillance habituelle, alors je restais sage et libre je le laissais poursuivre :

- Polo vit toutes les faces sans vie dans le fond qui l'observaient. Il semblait flatté. Pour une fois, ses congénères le regardaient sans aucune moquerie. Rassuré, il se laissa même aller au prétexte d'un premier sourire. Il leur trouva, pour la première fois, une ressemblance comme une appartenance. Il était heureux mais ne comprit pas alors pourquoi ses figures l'avaient exclu du village. Il était quelque peu idiot. Par exemple, souvent il disait innocemment : « Je ne comprends pas tout, simplement ». Il disait aussi allant tout nu : « Je ne sais pas jouer de grands rôles et vos costumes sont trop amples pour moi ». Il clamait encore : « Je vous aime ». Qu'il était bête ce polo ! Quelquefois même, on le trouvait se baladant, conversant en long discours avec les silences du vent. Le simple d'esprit était bien là sous la surface des convenances et il envisagea de ne plus relever la tête. Il appréciait le sourd secret des gloussements de l'onde transparente.

Caméra 1

J'ai un peu froid. Qu'est-ce qui lui prend ? Il ne revient pas ! Je ne sens plus très bien mes coussinets. Mais je suis bien installé, avec lui, d'habitude je ne crains rien. Je m'apprête à rejoindre ma septième vie. D'après les consignes reçues, c'est cette fois une gamine que je dois accompagner. Mon maître timidement lui sourit. Il affiche, sans compromis en guise de dissemblance, ses propres problèmes en étendage sur son visage, souvenir de larmes à peine séchées aux rivages de ses yeux. En lui, une vision semble le tourmenter. Que se passe-t-il ? J'ajuste l'iris de mon œil. Peut-être est-il temps de porter un monocle ? ! Quelque chose m'aurait échappé ? ... En lui, face à Ismérie, la mauvaise idée ondoyante trouve à nouveau son chemin ! Je gronde ! De son toucher, elle reprend possession, sa main sur la crosse se rend. Plus beaucoup de temps pour vous faire la causette, il me faut agir ! Je dois faire un effort «suranimal », mes muscles se sont endoloris se préparant au «partir ». Il saisit l'objet.

Je me redresse tant bien que mal ! Moi qui pensais mener tranquillement à son terme ma dernière petite sieste. Je tends mes pattes avant puisqu'il faut encore une fois y aller, les rouages de ma belle machine faite pour la chasse avec classe craquent et se placent, son esprit me guide !

Il place le canon sur sa tempe, regarde Ismérie une ultime fois dans le profond des yeux (c'est encore moi qui lui ai appris, j'ai des regrets) espérant emporter avec lui une dernière image aimable.

Réagir. Vite !

Je me balance dans le vide et retombe à trois ou quatre mètres plus bas sur le haut d'une autre étagère. Sur la tranche des bouquins, mes coussinets flirtent avec le cuir mais plus le temps d'apprendre à lire, je resterai définitivement inculte !

Il arme.

Dans le noir, je surviens et, sur la table douze, atterris sans y être invité. Au passage, je renverse les verres, une fille se redresse, pousse un cri aigu, comme si elle percevait du diable la personne, ajoutant à cette situation un son presque joyeux ! Elle est pas mal aussi, mais plus le moment pour les présentations !

La culasse se place et se replace.

La quatre.

Raymond n'écoutait plus rien, stupide enfant ! Les passants, les gens, le conteur, Mélanie, le sol, tout autour de lui semblait comme figé. Ray se baladait aux pays de ses songes, toujours sa camera imaginaire à la main, filmant ses piètres lutins dans toutes les postures !

Moi, le chat comme le reste de l'assemblée, je continuais à l'écouter.

- L'exclu du village, celui que les autres mettaient à toutes les fêtes sur la place avec un drôle de couvre chef sur sa tête et à qui ils balançaient gentiment leurs compliments déplacés, celui-là, à la fontaine, offrit tous les océans de ses rires jalousement gardés. La surface de l'eau s'agita, se troubla presque à faire de petites vagues. Peut-être, au fond, l'exclusion a une saveur de tempête immuable. Ce pauvre bougre, maintenant à bout de respiration, vit en reflet les traits du masque transparent en faire autant, et lui sourire. Alors, il rit de plus belle !

L'hilarité épique du conteur comme un virus se propageait à vitesse folle dans les bouches ouvertes des enfants. Des curieux intrigués se rapprochèrent pour partager cet élan de joie inattendue. Moi chahuté par les petits gloussements de Mélanie, je restais songeur : Son message n'était pourtant pas drôle ! Enfin je mettais cela sur ma condition d'animal, mon sens de l'humour ne ressemblant pas exactement au vôtre. Je ne pouvais pas, comme vous, saisir toutes les nuances de ses paroles. Le mien est plus cru ! Tenez ! Jugez par vous-même : pour moi, un

volatile sans tête qui tente encore de prendre son envol et se débat entre mes griffes m'amuse beaucoup ! Ha, ha !

Mes griffes se dessinent et de la nappe déchirent l'assise. Je surgis sur le sol de l'établissement La Vie.

La balle en la gueule de l'engin détenteur de la fin se loge.

Ses lèvres s'ouvrent pour ne pas dire. Je souffle, sifflement aigu pour que personne ne perçoive son mal.

Devine ?

Je rampe et chuchote dans le trouble. Mes pattes se tendent, mes primes paupières se ferment, je passe et déchire le voile entre réalité et imaginaire.

Puis définitivement sa bouche se referme. Mais ses doigts, êtes-vous bêtes ! Sur la gâchette l'un d'eux se jette. Ses paupières à lui aussi se ferment.

Détonation tragique où l'imagination ne raisonne plus.

J'arque mon dos.

A lui la balle vient.

Le conteur bougeait le plat de ses deux mains sur le côté de sa tête d'avant en arrière ce qui eut pour effet de permettre à ce gros type avec son bob idiot de rejoindre la bonne humeur contagieuse... Le touriste au visage rubicond faisait des «hi » et des «han » pour exprimer qu'il saisissait bien dans son esprit restreint lui aussi le personnage mimé. Ravi, le conteur reprit :

- La fête battait son plein ! On assistait maintenant à presque n'importe quoi ! Un groupe d'haineux s'était mis en quête de retrouver le simplet pour s'amuser encore un peu avant la fin de la journée. Je vous avoue qu'il était temps que le soir apporte à nouveau les caches sur les apparences de toutes ses grandes personnes bien comme il faut pour que le lieu retrouve le calme serein du mensonge.

J'observais le conteur et je commençais à mettre en doute ses bonnes intentions et ses simples paroles. Il dut saisir mon inquiétude. Son ricanement s'affaissa. Il étouffa encore juste un chat dans sa gorge :

- Le temps de la fête touchait à sa fin. Dans le mélange fluide en agitation, entre eau magique et hilarité, l'alchimie lentement poursuivait son enchantement. Les masques inertes s'agitaient, s'entrechoquaient ! Celui du juge se brisa le premier contre celui de l'assassin suivi de près par celui de l'autorité et, de bouge en éclats, tous les autres en miettes se retrouvèrent. Les grimaces du simplet se

mirent à se confondre et à déteindre sur la suprême parure. Polo, à bout de joie ou d'inspiration, ressortit sa tête du bocal. Après tout, ce n'était pas un poisson ! Il prit une grande expiration et ramassa entre les morceaux des autres la suprême parure. Et puis ce drôle de bonhomme, tête hors de l'eau, cheveux plaqués, l'air bêta, à la vue de ses bourreaux descendant des sentes vint se réfugier derrière votre humble narrateur ! Ils étaient pour le moins plus que moi... Je songeais à leur livrer le gamin. Encore une fois ne rien tenter, renoncer, laisser cette enfance à sa mauvaise destinée avortée, et puis partir de là sans me retourner. Après tout, je n'étais qu'un conteur, un type sans grande importance allant de village en village et, celui-ci ou un autre, cela m'importait peu. Moi, des points je connaissais juste le reviens à la ligne mais pas ceux dans leurs mains. Alors j'eus une simple idée. Je leur racontais que cet idiot avait volé tous les masques, je l'avais vu faire, à l'exception d'un seul, je vous laisse deviner lequel et je me moquais de lui pour donner du poids à mes dires... Leurs yeux vitreux se mirent à briller de mille feux, ceux de la convoitise, et avant même que nous ayons, Polo et moi, tourné au coin de la rue, je les aperçus se battre pour passer les uns devant les autres à la quête de la transparence sous les eaux. Et courant avec l'enfant vers l'embarcation, mon voilier blanc m'attendant près de la plage, j'imaginai leur surprise quand ils se couperaient les doigts au fond de l'endroit.

« La Vie ».

Le projectile acier de la douille s'évade et sans billet voyage en bonne place. Dans le canon, elle cherche l'issue et du fil connaît la déchirure. La vitesse dans le tube s'accélère comme prévu. La balle caresse de ses flancs le brûlant des parois. Sous le viseur, elle passe l'embouchure, les flammes masquent sa déchirure. Vers sa planète, elle va à l'issue.

Arrêt sur image.

Je tente une ultime fois de lui parler, une vieille comptine que je lui récitais quand il était enfant les soirs où il ne pouvait pas s'endormir.

« Bonjour petite pierre ! Tu es là sur la terre et tu n'en as rien à faire. Tiens ! Regarde petite pierre, je vais te mettre un peu dans ma poche et avec moi, tu vas faire un p'tit voyage ! J'te raconterai des histoires les soirs quand tu ne pourras pas dormir ! J'te parlerai d'un p'tit garçon devenu pas plus que le vent ! J'te chanterai même les chansons des grands ! Et j't'emmènerai aussi voir le déclin du jour au-delà des mires ! De temps en temps, petite pierre, dans ma chaussure, je te prendrai dans ma main pour te réchauffer ! Je lisserai les éclats des gros cailloux qui t'ont fait mal sur la route. Et, avec toi, j'allumerai le feu pour que tu n'aies plus froid. Et quand je t'aurai fait rêver, petite pierre, quand tu sauras où

est caché l'espoir, jolie pierre, quand tu n'auras plus peur des simples prières, «Pierre», enfin tu sentiras en toi battre ton cœur ! Alors ! Je te lancerai au loin. Tu partiras pour un instant rejoindre le vent. Je sais, petite pierre, que tu n'as pas d'aile. Mais tu verras ! Qu'entre ici et là ! Comme c'est beau la vie vue d'en haut ! »

Il ne sourcilla même pas. Peut-être les mots simples n'ont-ils plus cours dans la réalité du moment ? J'ai échoué. Moi qui avais rêvé changer sa mauvaise destinée ! Je ne peux plus rien pour lui, il est devenu grand et les petites voix, elles aussi n'ont plus cours dans son existence, je ne suis qu'un vieil ange fatigué et devant son absence de rêve, il me faut simplement m'effacer.

Reprise rapide.

Devinant, la balle assassine arrive en sa tête, presque sifflante. A son sang, voler l'instant du battement. Dans son espace, elle déchire ses rêves en traîtresse, bouts de caresses, morceaux d'ivresse, sale prêtresse. Dans sa tête, elle voyage en première classe. A son cœur, apprendre l'accent du silence. A chaque escale déchire ses paysages de dédales et d'évade, trace d'un passage, déviant son devenir comme le pire.

Quand Ray revint sur la place du marché, le conteur retourné au centre de ses spectateurs était replié sur ses genoux sans force, comme s'il avait tout donné. Mélanie semblait contempler ses dernières paroles. Dans l'écho de sa voix, le garnement perçut encore une dernière phrase comme une morale :

« Désormais Polo ne m'a plus jamais quitté »

L'acteur se releva et salua sa modeste assemblée. Une première fois et une seconde. Sous quelques applaudissements, le type rassemblait ses affaires exposées un peu partout et remballé les décors, un village avec des gens dedans. Ray comprit que la fin du récit lui avait échappé. Du regard, il chercha dans les yeux de Mélanie une réponse. A sa mine enjouée, il supposa que la fin fut heureuse, un peu comme dans sa propre vision des choses... vécurent heureux avec beaucoup d'essais d'enfants...etc.

Un gosse près d'elle regardant son voisin conclut que le conteur avait omis d'indiquer le nom du dit village. Ce dernier continuait de ramasser ses bagages éparpillés ça et là et alla jusqu'à son chapeau venu se loger sur la tête de mon maître. Il le remit sur sa tête, demanda son prénom au garnement :

- Raymond

Il tenta d'expliquer à Ray qui lui tendait sa pièce en argent, qu'il n'était pas à vendre. Il était juste là pour recevoir les éventuels dons des passants. Cet accessoire faisait partie des décors de son histoire, un peu comme son masque et son costume.

- Tu comprends p'tit bonhomme ? Tout cela n'est qu'une histoire, un spectacle.

Ray acquiesça :

- Moi aussi quand je serai grand, j'irai faire un tour derrière la porte pour ramener le masque et vivre sans cache !

Sentant clairement l'inutile de tout argument face à l'enfant turbulent, l'homme crut trouver un peu plus de réalité en lui parlant de moi à ses pieds. Dommage ! Il lui dit que j'étais beau et qu'il fallait prendre soin des animaux. Ray, d'un signe de tête, indiquant Mélanie, la soulignant, la précisant d'un regard condescendant, expliqua que je n'étais pas à lui, j'étais aussi une sorte d'accessoire parant l'une de ses actrices, un peu comme son propre chapeau, qu'il était en vérité un réalisateur incognito en vacances. Elle, timidement, s'était rapprochée du comédien et avait engagé la conversation. Enfin ! Depuis plus de deux mois il attendait qu'elle le remarque au-delà des convenances et qu'elle daigne lui adresser la parole. Elle le remerciait, lui disant qu'elle avait beaucoup aimé son interprétation, même si elle n'avait pas vraiment tout saisi, elle aimerait qu'il revienne sur certains détails. Elle lui murmurait qu'il ne fallait pas écouter Pierre, et que Monsieur Lapin n'était pas à elle ! Pour le moins, l'homme trouva son discours étrangement incongru, et que le garçon était un peu «toc-toc», un doigt tapotant sur sa tempe pour donner du relief à ses dires. Le conteur sensible, depuis longtemps, aux charmes de la beauté près de lui et connaissant le prix exceptionnel d'une âme d'enfant dit à Mélanie qu'il allait faire entendre raison au gamin et la pria de l'attendre un instant, il souhaitait qu'elle lui parle plus longuement de ses traces de couleurs sur ses mains.

Il se rapprocha de Ray, mit un genou à terre et sur sa tête déposa son chapeau. Il lui dit :

- Tu sais garçon ! Les idées c'est les fringues de l'esprit ! Ne prends pas les miennes, tu risques de t'y sentir à l'étroit ou au contraire de t'y perdre. Trouve ta propre étincelle, ainsi tu seras toujours élégant dans l'existence, et un costume taillé dans un éclat, crois-moi, ça fait toujours classe dans la vie ! Crois-moi...

L'enfant ne saisit pas toute l'étendue de son discours mais heureux d'avoir acquis ce qu'il souhaitait de plus cher, ramassa la formule de politesse tombée à ses pieds, sorte de p'tit papier replié et le tendit simplement à ce bonhomme différent :

« Merci ».

Ecran de fin.

Dans son âme, ultime sursaut, mes cris en bataille contre l'évidence de sa mauvaise intention, destination magique. C'est l'ange d'Ismérie qui m'entend, une jolie petite chatte toute noire, mais trop tard pour les présentations, elle réagit et à sa maîtresse adresse les bons mots ! Dans

l'absence de Pierre, Ismérie aux airs naïfs, a la bonne idée de tenter l'ultime confession pour le ramener définitivement à la réalité loin de sa mauvaise intention :

- Tu sais Ray, je t'aime simplement.

Mes doubles paupières à jamais se referment. Je pars. Il est temps. Adieu. Et le masque de Pierre, en vers, dans ma partance, je brise en lumière. Et sur sa terre meurtrie laisse l'éclat animal de ma voix dans sa bouche comme la trace d'un chemin en étendard.

- Pardon...

Caméra cinq.

Fondu au brillant.

Chapitre dix-huit Le rêve

Trois ans plus tard.

J'étais affublé d'une brassière d'un rose doux bonbon qui jurait avec mon pelage maintenant noir et blanc. Elle avait logé sur ma tête un petit bonnet en laine. Et jusqu'à mon cou, une couverture emprisonnait mes moustaches, mais désormais patient, je l'acceptais plus volontiers, sachant que le ridicule ne tue pas. Au moins là, j'avais chaud ! Mais je me demandais pourquoi, en cette saison avancée, ma petite maîtresse m'avait ainsi fagoté ?

Elle me baladait dans un landau branlant et sans cesse en chantant me parlait. Elle me racontait de belles histoires, des sortes de comptines, ravissantes histoires de prince et de princesse. Je l'écoutais ! Ses paroles me faisaient du bien et j'étais, en effet, avec elle simplement bien. Bouledoudouce, c'est ainsi qu'elle se nommait loin des oreilles des grands, me trimballait dans son jardin. Je regardais les décors en ombres chinoises qu'elle me faisait ainsi deviner à chaque détour.

Ses yeux ! Si seulement j'arrivais à vous faire percevoir l'écho en l'éclat de ses pupilles ! Enfin bref passons, je rêve encore et toujours. Elle me parlait, à moi qui ne pouvais toujours dire mot. De temps en temps, elle me découvrait et, me reposant par terre, me donnait de pleines soucoupes de lait ; je lapais et avec de légers soubresauts de mon ventre à ma gorge la remerciais.

Puis, très naturellement, elle me remettait dans mon carrosse de dentelles et de coussins et me disait qu'elle voulait me faire percevoir une chose étrange. Si des fois si j'avais une explication...

Au loin du jardin, je reste poli à l'égard du dit jardinier, il y avait un homme debout, certainement son père, il était torse nu devant un modèle, une femme, nue, certainement sa mère, entre elle et lui, une toile ! Un arbre d'une couleur inattendue.

Ma petite maîtresse approcha son oreille près de mon ventre et écouta ma réponse.